

Jambville Atelier d'écriture

Travaux 2012



Membres 2012

Marie-Thérèse Leroy

100 chemin du Bout-Guyou
01 34 75 32 01
06 10 67 52 27
mthleroy@yahoo.fr

Guy et Paulette Teindas

95 chemin du Hazay
Guy.teindas@wanadoo.fr

Christiane Rosset

38 Chemin du Hazay
01 34 75 40 64
christiane.rosset@wanadoo.fr

Eric Rondeau

99 route de la Bernon
01 34 75 71 82
eric.rondeau@astrium.eads.net

Alain Huré

50 rue du Moustier
01 34 75 39 81
alain-ewa.hure@wanadoo.fr

Anne-Marie Marchay

21 chemin des Noquets
01.34.75.41.64
anne-marie.marchay@wanadoo.fr

Patrick Futtersack

01.34.75.33.79
82 chemin du Hazay
futtersack.patrick@wanadoo.fr

Régine Loubière

loub.reg@laposte.net

Dominique Pelegrin

dpelegrin@free.fr

Rozenn Lefort

lefortrozenn4@gmail.com

Annie Maugard

louisannie@wanadoo.fr

2 Janvier 2012

Marie-Thérèse Leroy, Anne-Marie Marchay, Guy Teindas,
Alain Huré, Paulette Teindas, Patrick Futtersack, Christiane
Rosset

.....
Homonymes et Proverbes (sont sur un bateau...)

.....
Marie-Thérèse Leroy

Avec 3 fois rien, on n'a plus grand-chose, disait ma mère, dans les années 50. Moi, j'allais à l'épicerie du coin de la rue en flânant, ravie d'y faire ma promenade quotidienne. Le premier supermarché n'a ouvert qu'en 1958 à Rueil-Malmaison, bien loin du village. Alors c'est madame Morel, l'épicière qui prévoyait les stocks susceptibles de convenir à tout le quartier. J'achetais une bouteille de vittelloise, une demie -livre de beurre, du fromage râpé, ou autre produit nécessaire au bon déroulement de la journée. Pas de légumes ni de fruits à ramener, nous avions tout cela dans le jardin potager bio par-dessus le marché mais nous ne le savions pas. Pas grand-chose en somme à acheter! Ma mère me donnait rarement l'appoint. Il restait toujours quelques pièces qu'elle m'autorisait à garder dans un bocal à conserves que je fermais avec précaution. Le niveau montait, montait. Mais je ne me souviens plus du dénouement. Qu'ai-je donc fait de toutes ces pièces ?

.....
Alain Huré

Qui paye Odette s'enrichit. Elle ramassa mon argent et sortit de son sac un parfum avec lequel elle m'aspergea. **Qui paye ses dettes sent Ricci.** Je lui rappelai notre rendez-vous, à elle qui confond tout, et je l'ai foutue dehors. **Qui perd ses dates sort ici.** Puis sérieusement, je mangeais des fruits secs que je coupais au préalable avant de passer aux toilettes. **Qui raye ses dattes sans rire chie.**

Le mousse à la barre songe à la mousse qu'il prendra au bar tandis que le bar qu'il a péché mousse.

Attention, les murs ont des orteils, c'est ce qu'on appelle le pied du mur, là où on voit le maçon et pas le paysan qui, comme ses pareils idiots, fait des sillons sur la terre proche. **Attention, labour et des sots rayent.** Ils détruisent les buissons et les fruits qui y poussent malgré les objurgations. **Attention, les mûres et des airelles.** Puis il rentre retrouver sa belle dans leur grand lit douillet. **Attention, l'amour et des oreillers**

L'aisance des sens est l'essence et laisse Hans qui descend de Sens...

.....
Paulette Teindas

Pour commencer l'année il faut bien se dire que les ours se suivent mais ne se ressemblent pas.

Donc, c'était la soirée de Noël et nous étions affamés jusqu'aux orteils. Nous attendions autour de Noël, notre vieux sapin, assis

en tailleur, quand notre invité principal, le tailleur, qui taillait une bavette à Odette, s'est soudain taillé avec Taille-fine, notre petite nièce.

Nous étions tous consternés et avons tenté de les rattraper dans la nuit, cette nuit si noire que tous les chats sont au lit. Mais ensuite, comme nous étions tenus à l'impossible nous avons battu le frère pendant qu'il était chaud, et cerise sur échafaud, nous les avons retrouvés tous les deux adossés au pied du mur de la maison, ce fameux mur qui a des orteils. On pouvait entendre lui susurrer : je ne suis pas celui que vous pensez, l'abbaye ne fait pas le moine mais l'oignon qui fait la farce.

Elle le regardait éberluée, c'était un soir de pleine prune, elle le fixa de ses grands yeux et lui dit: tout n'explique pas tout et inversement; ils s'embrassèrent, elle en perdit sa brassière. Ça semblait trop beau pour être vrai; ça l'était probablement!!!!

.....
Patrick Futtersack

Quand l'avocat n'est pas cru, c'est l'accusé qui est cuit ! : Quel sot a dit cela ? Celui qui d'un saut fit tomber le sceau de la justice pour le récupérer dans son seau ? Quelle Sottise que tout cela ! Vraiment SAUgrelu !

Le maître déroulant sa litanie baveuse bavant sur son bavoir pour, en finale, peut-être trois fois rien de résultat, sachant que trois fois rien c'est quand même plus que rien , bref , trois fois plus quand même , non ? Donc il bavait sur son bavoir pour quelque chose, c'est clair ?

C'est pourquoi l'accusé qui met un terme au Maître
Risque rapidement de se voir reconnaître
Avoir assassiné le mari de Marie,
Comme Marat dans son bain marie, pardi !
Et tout ça pour sa Maîtresse que bientôt il marie.

C'est ainsi que, à nez mal né, le malheur n'attend pas le nombre des années. Alors aujourd'hui pensons plutôt à René (Le Cloïc de Languedec) et à sa bonne à nez, pour son nouvel âne né hier (âne de Bretagne, bien sûr).

Et buvons sans modération car qui a bu aboiera,
Et qui aboiera tissera (large).
Et qui tissera mina Grobis.
Ça va de soi.

C.q.f.d. (ce qu'il faut décrypter).

.....
.....
16 janvier 2012

Marie-Thérèse Leroy, Anne-Marie Marchay, Guy Teindas,
Alain Huré, Paulette Teindas, Patrick Futtersack, Eric
Rondeau, Régine Loubière, Christiane Rosset

.....
Première et dernière phrase d'un livre

.....
Marie-Thérèse Leroy

Elles étaient un peu amoureuses.

Il poussait la porte de la classe et elles se transformaient, aussitôt attentives, un peu rêveuses avec un brin de mélancolie stratégique. Certaines fusillaient du regard les garçons qui tar-

daient à se convertir au silence. Le prof de maths était là, bien présent. Il s'amusait de cette situation qu'il percevait très bien, en sachant aussi l'utiliser.

Si seulement quelques unes pouvaient continuer des études de mathématiques ! Il faut y croire, se disait-il, mais c'est toujours pareil, au lycée, c'est l'orientation littéraire qui devient la priorité pour les filles. Elles ont peur des matières scientifiques, alors qu'elles sont aussi douées que les garçons, si ce n'est plus ! Il eut un pincement au cœur en pensant à cette gamine rencontrée samedi dernier à la caisse de Carrefour. Elle a fait semblant de ne pas le reconnaître lorsqu'il a prononcé son prénom «Delphine ?», sa meilleure élève de l'an dernier ! Mais elle prenait déjà les courses de la main gauche tout en tapant son clavier de la main droite. Il ne s'en est pas remis !

J'ai passé les épreuves pratiques.

J'allais devenir magicienne, faire la pluie et le beau temps, à ma guise, voyager partout, enfin !

Quand elle se planta devant moi, elle, fée ou sorcière, bref l'animatrice du groupe de formation aux magies de demain. « Reste-là où tu es pour l'heure, laisse les lieux lointains venir à toi », dit-elle avant de disparaître de ma vue.

Régine Loubière

Depuis la fin de la guerre, j'étais plongé dans un sommeil continu. Ça m'arrangeait bien, je n'avais pas envie de retrouver cette famille de dégénérés. Une mère névrosée, qui pleurait son psy juif déporté, alors que son mari, mon père donc, qui venait de mourir sur le front, n'avait en rien altéré sa petite vie morne. Une sœur qui était plus préoccupée par la couleur du caleçon des soldats allemands que du drapeau français en berne, en face, près de la mairie. Mon état ? On appelle ça le coma. Finalement, j'étais bien là, je ne souffrais pas. Savaient-elles où j'étais ? Les avaient-elles prévenues ? Je pouvais les voir, les imaginer.

Ils ne voient jamais les taupes, faut dire que pépé et mémé sont myopes tout comme elles. Pas facile, quand on va leur rendre visite le dimanche avec les parents. En plus, pour ne rien arranger, pépé est sourd comme un pot. Et c'est toujours la même rengaine, ses souvenirs qui, d'un dimanche à l'autre, se modifient, nous transportent soixante-dix ans en arrière, lorsqu'il a rencontré mémé ; un coup, c'était au bal du 14 Juillet 1942, vu qu'il a eu la polio petit, il n'est pas parti à la guerre, un autre jour, c'était au pré pendant un pique-nique organisé par la femme du maire qui, lui, bien sur, était parti. A cette époque, il ne restait plus beaucoup d'hommes au village. Finalement, mémé n'a pas eu l'embarras du choix. Et la dernière en date, il rentrait de la ferme du vieux Marcel, il faisait un boucan d'enfer, son tracteur, mémé ne pouvait pas le loucher. Il a bien failli l'écraser, secouant sa charge de gravats, la carriole cahotait le long de la route.

Son enfance on la subit, sa jeunesse, on la décide. Et la vieillesse, on en fait quoi ? **Mon père a trouvé la mort, un vendredi soir, il avait 36 ans.**

Eric Rondeau

Ils ne voient jamais les taupes.

Les adultes sont bien trop grands pour se faufiler dans leurs galeries. Mais moi j'étais encore petit à l'époque et je parcourais

régulièrement le réseau souterrain de mes deux copines. Mes yeux ne s'adaptaient jamais totalement à l'obscurité de leur labyrinthe, mais lorsque des formes se déplaçaient devant moi je savais que c'étaient elles.

Je pouvais les voir, les imaginer.

Ils ne voient jamais les taupes.

Ils ont beau utiliser les techniques les plus modernes, jamais ils n'arrivent à les démasquer. Zézé le Bouffon les a bernés toute sa vie et ils n'ont jamais pu le liquider.

Eklzéard Boufflier est mort paisiblement en 1347 à l'hôpital de Banon.

Ils ne voient jamais les taupes.

Ils ont tout décidé dans leurs hautes sphères qu'il devrait désormais y avoir autant de filles que de garçons, y compris dans notre filière technologique, sans savoir quelles seraient les conséquences de leur directive. La plupart des jeunes femmes qui étaient avec nous avaient donc été enrôlées de force. Mais nos beaux costumes et nos cheveux gominés leur fournissaient un moyen de combattre l'ennui.

Elles étaient un peu amoureuses.

Alain Huré

-Son enfance, on la subit, sa jeunesse, on la décide.

Maurice reposa son verre de pastis brutalement sur le comptoir. Il leur assénait ce genre de phrases aux environs du quatrième apéro. Après, il attendait que le sens pénètre dans les cerveaux des autres. Paulo fronça les sourcils qu'il avait broussailleux, on voyait qu'il essayait de se rappeler de sa jeunesse à travers la brume alcoolisée de sa mémoire, Mimile secoua la tête comme le chien qu'il avait sur la plage arrière de sa bagnole, c'était signe de... en fait, personne ne savait de quoi ça pouvait bien être le signe, Mimile ne parlait jamais sauf pour commander à boire. Robert, lui, reprit une lampée de pastis avant de déclarer :

-Et après ce que tu dis, une fois la jeunesse finie, on fait quoi, on subit ou on décide ?

-Ca dépend du mariage que t'as fait, répliqua le Maurice, t'as des femmes que... et t'as des femmes qui...

Derrière lui, sans qu'il ne l'ait vue arriver, et c'est pas nous qu'on allait lui dire, tu parles, sa bergère était entrée dans le café, son plein cabas à la main, elle s'arrêta quand Maurice déclara en éclatant de rire :

-La mienne, c'est elle qui subit et c'est pas prêt de finir !

Simone, la sienne, sortit alors du cabas une bouteille de vin.

-Ah, la raclure, gueula-t-elle.

Elle prenait déjà les courses de la main gauche et tapait sans regarder de la main droite.

Mon, père a trouvé la mort, un vendredi soir, il avait 36 ans.

Voir mourir son père dans un café sous les coups de sa propre mère, ça forme. Moi, petit bonhomme de dix ans. J'étais derrière maman, j'ai rien perdu de la scène, la bouteille qui éclate, le sang qui se mêle au vin, leurs odeurs mélangées à celle du pastis, les cris de papa, les hurlements de maman, la sirène de la police, tous mes sens accumulaient cette expérience esthétique qui allait me suivre pendant toute ma vie.

Après la confusion habituelle à ce genre de fait divers, personne ne s'était soucié de moi. Ma mère était partie menottée et hystérique, je ne devais plus la revoir de si tôt, je compris vite que la vie m'avait fait un immense cadeau. Je me dirigeais vers la sortie.

Accueillir sur le pas de sa porte la beauté du monde, libre et

sans entrave, l'insouciance d'un instant...

Elkzéard Bouffier est mort paisiblement en 1347 à l'hôpital de Banon. Je recopiais sur mon cahier les dates et les lieux. Qu'est-ce que j'en avais à faire de cet Elkzéar, mort en Haute Provence, il y a six cents ans... mais j'avais choisi de faire des études d'histoire, alors, j'assumais. En fait, je préférais les morts violentes aux morts paisibles, c'est ça l'enfance, ça vous marque, j'envisageais la suite de mes études en faisant une spécialisation sur les sérial killers comme vous dites maintenant. Ceux-là travaillent sur le long terme, avec un but dans la vie, les étudier devrait être passionnant. **Pour que le caractère d'un être humain dévoile des qualités vraiment exceptionnelles, il faut avoir la bonne fortune de pouvoir observer son action pendant de longues années.**

.....
Anne-Marie Marchay

Secouant sa charge de gravats, la carriole cahotait le long de la route agricole, brinquebalant un cocher à moitié assoupi. Je fixai cette carriole que j'apercevais du haut de la colline dominant les champs alentours. Peut être emportait-elle une partie de mes souvenirs! J'étais revenu, en effet, dans mon pays natal à la recherche de mon enfance. Malgré mon acharnement je n'avais pas trouvé la moindre pierre, le moindre bout de bois qui me relie à ces années. Du village où j'avais passé ma jeunesse, il ne restait plus rien; les broussailles et le sable amené par le vent avaient recouvert les dernières traces des maisons. Seul le puits avait résisté et témoignait encore qu'il y avait eu ici, un jour une vie faite de rires, de chants et aussi de douleurs et de larmes. Je pouvais les voir et les imaginer, tous ces gens. Je dévalai la pente et rattrapai la carriole, j'arrêtai le conducteur, bredouillant qu'il emportait avec lui mon passé! Mais, après avoir escaladé les montants qui tremblèrent sous mon poids, farfouillant fiévreusement dans cet amas de gravats, je ne vis rien qui pouvait me permettre de retisser mon histoire.

Comme je descendais déçu, le cocher me dit d'un air à la fois furieux et goguenard: vous voyez bien que je ne vous ai rien volé, pas même vos souvenirs; ces gravats viennent d'un immeuble de la ville qui vient d'être détruit. Vous êtes tous les mêmes, vous les jeunes, vous partez, laissant le chaos derrière vous, vous revenez et vous voulez que rien n'ait changé! Vous vous raccrochez à un passé dont certainement vos parents n'arrêtaient pas de parler, mais il n'existe plus.

Penaud, je remontai la pente et rejoignis ma compagne que j'avais laissée seule au milieu de ce désert. Sans un mot, nous reprîmes la voiture et nous dirigeâmes vers la mer. Quand nous sortîmes, face à cette immensité où s'agitaient quelques bateaux de pêcheurs, elle me prît la main tendrement, la vie, la mer, enfin la mer soupira-t-elle!

.....
Patrick Futersack

Ils ne voient jamais les taupes, disait-il en parlant de nous, de ma femme et de moi, ce qui était tout à fait exact. Tout ce que l'on voyait en arrivant chaque vendredi soir dans notre maison de Normandie, c'était ces horribles monticules de terre fraîche, nombreux, bien alignés, nous narguant comme pour nous faire comprendre que notre absence de la semaine leur avait été profitable.

Et, à chaque fois, quel plaisir quelque peu dissimulé, il faut bien l'avouer, d'écraser des monticules, soigneusement, non sans avoir au préalable récupéré ces terres si fines pour alimenter nos plantes d'intérieur et non sans avoir, au préalable aussi,

pénétré les galeries avec un bâton pointu et y avoir introduit, tantôt des tessons de bouteilles tantôt des granulés empoisonnés. En vain tout cela car, chaque semaine, tout était à recommencer, jusqu'au jour où l'on nous a présenté un patriarche, ancien du village, connu de tous, de nous pas encore, noble aux cheveux blancs et au pas lourd, réputé pour son habileté à combattre les taupes au point que tous l'avaient surnommé " le Père Taupier ». Bien nous en a donc pris de faire appel à ses services, appréhendant tout de même qu'il n'accepte pas, ce qui ne fut pas le cas. C'est ainsi qu'il nous fit une démonstration étonnante, à nous « rats des villes », en arpentant pas à pas, pied devant pied, un mystérieux sillon invisible, sinueux, long, étendu. Nous le regardions faire de loin, silencieux, interrogatifs, lorsque, muni de sa fourche à trois dents, il la planta violemment en terre, sans que l'on sache exactement pourquoi.

Puis, il s'agenouilla et dégagea l'endroit qu'il avait investi, creusa un peu de ses mains rugueuses et en retira une pauvre très belle taupe, morte, ensanglantée.

Il nous rapporta son trophée, le posa par terre près de la porte d'entrée de la maison, nous regarda avec un gentil sourire satisfait, visiblement content de nous avoir ainsi bluffés.

Bien sûr, on l'invita à prendre un café, et c'est ainsi qu'il nous expliquait sa capacité à sentir, à déceler et à suivre les galeries creusées par les taupes, jusqu'à ressentir, le cas échéant, où se trouvait tapie une ou plusieurs de ces bestioles destructrices. Dès lors, marché fut conclu : On lui donnait entrée libre chez nous en notre absence, et il s'investissait librement et à son gré sur ce nouveau terrain de chasse pour nous débarrasser de ces hôtes indésirables, à 5 francs la bête.... une affaire ! Un cadeau. Et c'est ainsi que chaque semaine, quand nous arrivions chez nous à la campagne, le Maître Taupier nous avait disposé deux, trois, quatre ou plus taupes, mortes, bien disposées devant notre porte d'entrée en guise de comité d'accueil et que, chaque semaine, avant de repartir le dimanche après-midi, nous le rencontrions pour lui donner ses quinze, vingt, vingt-cinq francs ou plus devant un bon café chaud agrémenté d'un p'tit calva en l'écoutant nous raconter son parcours du combattant et ses prouesses de la semaine écoulée.

Merci à toi, Ô Grand Maître Taupier d'utilité publique et privée, au caractère modeste et d'exception bien trempé, que l'on a pu connaître de plus en plus au fil des ans et apprécier de mieux en mieux pendant de longues années.

Tant il est vrai que pour que le caractère d'un être humain dévoile des qualités exceptionnelles, il faut avoir la bonne fortune de pouvoir observer son action pendant de longues années.

.....
Paulette Teindas

Pour que le caractère d'un être humain dévoile des qualités vraiment exceptionnelles, il faut avoir la bonne fortune de pouvoir observer son action pendant de longues années.

C'est ainsi que notre personnage que tous appelaient l'homme aux taupes était plongé dans un sommeil profond depuis que mon père l'avait trouvé un vendredi soir, dans son jardin, et l'avait transporté à l'hôpital de Banon où il est finalement décédé, paisiblement en 1347; il n'avait que trente six ans. Sa vie c'était les taupes. Elles obsédaient jours et nuits. Il ne les voyait pas mais pouvait les imaginer travaillant sans cesse en sous-sol, repoussant inlassablement la terre de leurs petites pattes, donnant un aspect désastreux à son jardin qu'il soignait avec amour.

Un beau jour il décida d'y mettre fin; il prit un chiffon imbibé d'essence qu'il enfonça dans la taupinière et y mit le feu; À

chaque trou il recommença l'opération. Il s'imaginait avec délectation affolement des petites bêtes quand soudain une explosion le renversa et sa tête alla cogner contre une grosse pierre. Il rentra dans un demi coma où des dizaines de petits museaux pointus, d'énormes moustaches, et de petits yeux ronds le regardaient fixement.

L'une d'elles s'approcha souriante: Reste là où tu es pour l'heure, laisse les lieux lointains venir à toi, dit-elle avant de disparaître de ma vue.

.....
.....
30 janvier 2012

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Patrick Futersack, Régine Loubière, Christiane Rosset, Eric Rondeau

.....
Philippe Delerm, ma grand-mère avait les mêmes et autres titres au choix

.....
Eric Rondeau

Il a refait sa vie

Après trois longues années passées seul sur son île il ne pouvait naturellement pas revivre chez nous. d'autant plus que, après une délicate mais courte période de privations et de survie, il avait pris goût à cette existence au lendemain incertain mais ô combien passionnante. Vivre dans la nature, et mieux de la nature, était la voie qu'il avait toujours recherchée sans jamais se l'avouer, celle de la pleine conscience d'exister.

Son retour parmi nous a été très bref. Au bout d'une semaine seulement il a pris l'avion pour un coin perdu du globe pour trouver le bon équilibre entre ses deux vies passées. Fort de son expérience forcée de naufragé il est reparti vers un autre horizon. Après avoir découvert comment elle aurait dû être, il a refait sa vie.

.....
Marie-Thérèse Leroy

Changer la vie.....

Ma paupière cligne gênée comme par un grain de sable. Je ne dois pas frotter mon œil, c'est impératif. Je me laisse glisser dans une douce torpeur. Est-ce que je vois clair ? Je ferme l'œil gauche, je vois de l'œil droit mais je ne peux pas lire

Durant la quinzaine de jours entre les deux opérations, je vais jouer à voir clair de loin et d'un œil, pour lire je vais jongler avec mes lunettes de myope en fermant l'œil opéré. Allez lire Téléràma dans ces conditions, par contre je peux regarder la télévision mais je n'en ai pas très envie. Consulter mes mails relève de l'exploit qui va être plus aisé après la seconde opération grâce à l'achat de lunettes loupe chez le pharmacien, en attendant mes nouvelles lunettes dans un mois.

Le jour même de la seconde opération, le chirurgien me rassure « j'aurai pu rater aussi l'œil droit, vous avez de l'astigmatisme à l'œil gauche, c'est donc très difficile de réussir à y poser un implant ».

7,5 au droit et 4 au gauche, j'ai l'impression d'avoir une bonne note à un contrôle d'anglais et d'avoir raté un contrôle de maths, de toute façon, je suis fautive, c'est sûr.

Grâce à mes lunettes loupe, j'ai accès à l'ordinateur, à mes mails, à la vie sociale, civilisée, je me sens resocialisée. Je regarde mes proches avec un autre regard plus précis à droite et encore un peu flou à gauche. Je découvre un décalage entre

l'emplacement d'un point lorsque je cache l'un ou l'autre œil. Comment vais-je gérer cette affaire ?

« Tout ira bien avec vos nouvelles lunettes » Ah bon je commençais à m'habituer à vivre sans lunettes, comme avant l'âge de 5 ans. C'était drôle, je refusais de les porter ces lunettes « la pauvre, elle doit porter des lunettes ! ». En plus je me souviens, elles étaient vilaines, c'est pour cela que je ne les voulais pas.

Le chirurgien m'a bien précisé « vous allez enfin pouvoir choisir votre monture bien plus légère, et dans la vie quotidienne chez vous, vous pourrez vous en passer ». Une nouvelle vie s'annonce à moi, un nouveau visage aussi. Ce n'est pas pour me déplaire. En attendant, il me faut vivre cet entre-deux, cet état assez imprévu. Je pensais après ma seconde opération voir aussi bien qu'après la première mais des deux yeux. Et bien c'est raté, je dois attendre mes nouvelles lunettes et pas avant un mois.

Je vis les fêtes de fin d'année avec mes lunettes loupe bleues qui me donnent un air insolite et provisoire. J'arrive à lire le fameux « indignez-vous » de Stéphane Hessel, heureusement voilà un livre court. Pourvu que je ne reste pas comme cela. Imaginez ! Comment trouver des lectures brèves ? Après tout je n'ai pas lu toutes les nouvelles de la bibliothèque !

Le jour de la consultation arrive enfin début Janvier, l'heure de vérité va sonner. Avec mes lunettes j'aurai 9 et 9. Je suis certaine de réussir tous les contrôles de la terre, je vais enfin pouvoir jongler entre les voitures sans angoisse, bref je vais revivre. Pas une minute à perdre, je fonce chez l'opticien, mais il me faudra attendre juste une petite semaine « les verres ça se commande ». Le jour J, je sors de la boutique avec mes lunettes métalliques de mon choix et je monte toute fébrile dans ma voiture. Au bout de 5 minutes, je dois les retirer, je n'y vois rien, l'adaptation sûrement ! Le lendemain cela ne s'arrange pas et en plus ces lunettes me blessent le nez. « Votre cerveau doit s'habituer et enregistrer les nouvelles données ». Fichtre, je n'avais pas prévu ça, comment les retirer quand je veux si à chaque fois mon cerveau doit travailler ? Je squatte le cabinet d'optique à la recherche d'une solution non seulement de confort mais de survie, l'heure est grave. Une nouvelle vie se projetait devant moi tout de même. Je veux changer de vie.

Je repars avec les mêmes verres retaillés et une nouvelle monture pure plastique, monture qui me rassure un peu et surtout ne me blesse pas. C'est très tendance me dit-on ! Je m'en fiche complètement. L'essentiel pour moi est de voir clair. Je cherche mes 9 et 9 que je ne trouve pas vraiment, je cache un œil, ouvre l'autre.....

Il va me falloir être patiente, m'habituer peu à peu à mes nouveaux yeux et attendre la visite de contrôle fin juin. Quelle aventure ou plutôt quelle désillusion ! C'est ça, changer de vie ?

.....
Alain Huré

Il a refait sa vie. Il a pris les morceaux de lui qui s'étaient éparpillés et il a essayé de les recoller pour refaire un semblant de vie. Il n'a pas réussi à les remettre dans l'ordre où ils étaient avant mais c'est une sorte de vie quand même, extérieurement, ça a l'air de tenir, les autres s'y laissent prendre, il y en a même qui pensent qu'il n'a rien de changé depuis qu'elle est partie... mais c'est à l'intérieur que c'est refait de bric et de broc, il ne faudrait pas grand chose pour que ça se refende et que sa vie tombe en vrac sur le plancher, il a sa déchirure à fleur de peau et les fils tiennent encore mal, les nœuds sont lâches, ce sont les nœuds de la mémoire et à la première évocation de la disparue, le tissu se déchire avec un bruit de larmes. Le temps recollera

tout ça, lui dit-on, il recolle tout, le temps, il passera sur les morceaux raccommodés une couche toute neuve de mémoire qui va faire tenir tout ça. Mais si tout le monde croit qu'il va refaire sa vie, à l'intérieur, son absence a défait son cœur.

Je vais prendre les matches un par un. Je vais d'abord commencer par celui-là, facile, un boxeur comme ça, je vais en faire une bouchée... et, après, je continue tranquille jusqu'à la finale... allez, en garde, le gong sonne, il s'approche et... Je vais perdre mes dents une par une.

On peut le changer. c'est pas le modèle qui vous convient, je le vois tout de suite, je sais pas qui c'est le sagouin qui vous a refilé ça mais c'est la honte de la profession, je vous le dis, ça se voit pourtant que vous êtes con, que jamais vous n'arriverez à comprendre le mode d'emploi, si jamais vous le trouvez, rien qu'à voir comment vous avez bousillé le carton, branché n'importe quoi n'importe où, je vais mettre deux heures à lui redonner figure humaine, moi, à cet engin, et, en plus, faut que je vous trouve un truc que vous pigerez, c'est ça qui va être le défi du siècle du vendeur, je sais, je vais vous emmener au rayon spécial pour crétins, où il n'y a rien que des machins avec un seul bouton, et un gros, en plus, où il n'y a plus qu'à brancher et à regarder sans toucher... bien qu'à vous examiner, je me demande si ça va pas être encore trop compliqué pour vous. C'est ça qu'est con, c'est que des demeurés comme vous, on ne peut pas les changer.

Régine Loubière

Il a refait sa vie. On dirait une chanson de Jean-Jacques Goldman, dans la même trempe que « Elle a fait un bébé toute seule ». « Il a refait sa vie », lui par contre, ce n'était pas dans les années un peu folles. Il a refait sa vie ! Et puis ? Ca le regarde. Laquelle d'ailleurs ? Sa vie professionnelle, amoureuse ? Il était intello, c'est maintenant un artiste ? Il était hétéro, c'est finalement un homo ? Il aimait Mozart, aujourd'hui c'est Clayderman ? Il vivait à Paname, il squatte dans la Beauce ? Non. Il avait une femme, des enfants, des petits-enfants qu'il ne reconnaît plus. Il vit depuis 2 ans dans cet institut, dans son monde à lui. Il a refait sa vie.

D'abord, merci de prendre ma question. C'est ce que j'aurai pu dire en ce vendredi 2 Décembre 2009. Il est 7h30, cela fait 30 mn que je suis réveillée, et que j'écoute ma station préférée. Le sujet du jour : Que pensez-vous du fait que le Téléthon soit programmé le même jour que l'élection Miss France ? Avec en prime, l'invitée du jour, « la dame au chapeau ». Mon sang ne fait qu'un tour, peut-être me suis-je levée du pied gauche. Je saisis le téléphone et compose le 3210. Je tombe sur un charmant standardiste, qui me demande, mon prénom et mon lieu de résidence. Je réponds : Régine de Jambville. Je vous écoute Régine. Que pensez-vous de cette programmation ? Tout d'abord, je ne suis pas une adepte de l'élection miss France, qui pour moi ne représente rien. Ceci dit, je respecte tout de même, les jeunes filles qui voient en cette élection, un moyen de s'exprimer. Mais ce qui me désole le plus et m'énervé au plus haut point, c'est le brassage de temps, d'argent, les cadeaux inconsidérés, offerts à cette occasion. Et sur une autre chaîne, on se bat pour trouver le maximum de dons, afin d'aider la recherche. De qui se moquet-on ? Bien Régine, si vous le souhaitez, vers 8h15, nous allons vous rappeler, afin de vous faire passer à l'antenne. Très bien, à tout à l'heure !

Je viens de raccrocher. Zut ! Je dois déposer Grégoire à l'école. Bon, allez p'tit loup, presses-toi de te préparer, maman passe à la radio. Je vais demander à Nath, si elle peut te déposer à 8h30. Ca y est ! Je suis rentrée. Vite un petit café, le combiné du téléphone à côté, je m'assoie, j'ai les jambes qui jouent des castagnettes. Non d'une pipe ! Quelle idée, j'ai eu ? De plus, ça changera quoi ? Je ferai mon don comme chaque année, comme des milliers de gens, et l'élection Miss France ne s'arrêtera pas pour autant.

Ca sonne. Mon charmant standardiste au bout du fil : Allo, Régine ? C'est bientôt à vous, pour faire plus sympa, appelez le présentateur par son prénom. C'est parti ! Geneviève, une nouvelle auditrice.

Régine, qui pour le coup n'est pas du même avis que l'auditrice précédente. Mais c'est son droit à Régine.(encore heureux). Bonjour Régine, de Jambville je crois ? Oui tout à fait, bonjour Vincent, bonjour Mme De Fontenay. Et me voilà en train de revendiquer mon blabla ; J'ai les mains moites, dans qu'elle galère je me suis fourrée ?

Bon, finalement, je ne m'en suis pas si mal sortie. Merci Régine de Jambville, bonne journée. A vous aussi. Et elle fut bonne. Combien de jambvillois en ce matin du 2 Décembre 2009, auront entendu Régine de Jambville ?

.....
.....
13 février 2012

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Eric Rondeau, Guy Teindas, Paulette Teindas

.....
Ecrire la suite d'une histoire...

Régine Loubière

Les épinards se font à la crème

Il pose son journal et s'installe devant la télé. L'heure est déjà bien avancée, d'ordinaire 19h30, ils sont à table devant les infos régionales. La première partie de soirée est commencée, une émission culinaire est programmée. La recette du jour : Les épinards à la crème. Quelle coïncidence ! Viens voir Mireille ! Mais Mireille ne bouge pas, son soufflé qui avait bien démarré, s'est finalement affalé dès qu'elle l'a sorti du four. Viens vite je te dis, ils donnent la recette, tu as juste à mitonner une béchamel, tu disposes, les épinards dans un plat préalablement beurré, tu mets pardessus des œufs mollets et tu tapisses de la sauce que tu parsèmeras de gruyère et hop ! Au four.

Mireille est médusée, il n'a même pas eu besoin de regarder la fin de la recette, il la connaissait déjà. C'est la recette de Nicole ? Ou bien ? E n attendant, son soufflé essoufflé arrive sur la table. Ils mangent sans mot dire. Antoine a zappé. On y découvre un vieux film noir et blanc pris au vol ; 30 mn qu'il est commencé. On découvre un garçonnet attablé dans sa cuisine, seul devant ses devoirs, une pendule, derrière lui, affiche 15h. L'enfant mâchouille son stylo, écrit, rature, recommence, rature, une rédaction à faire pour le lendemain. Le sujet : « Que fait une mère lorsqu'elle n'est pas à la maison ? »

Que dire ? Maman a toujours été à la maison. Et depuis qu'elle sort de plus en plus, je ne sais pas où elle va. Elle n'a rien dit. Elle part avec son sac à main, et lorsqu'elle revient, elle n'a même pas fait les courses. Alors, il imagine. Il se dit qu'elle a peut-être créé une association, pour aider les filles mères. Trouvé des locaux pour la création d'une crèche pour les enfants de moins de 3 ans, vu que la sœur Marie-Félicie du couvent du

coin, n'a rien voulu savoir pour la petite Adrienne. Antoine, zappe. « Encore un film à faire pleurer dans les chaumières », son assiette est vide. Au fait, pas mal tes épinards, Mireille, t'as pas mis d'ail ?

Alain Huré

Les épinards se font à la crème...

Mais là, Mireille sent la moutarde lui monter au nez, pourtant, de la moutarde, il n'y en avait pas dans son soufflé, comment diantre a-t-elle pu atteindre ses narines. Qu'importe. Au salon, Antoine est toujours dans son fauteuil, il a ouvert France Soir à la page où, dans la colonne de gauche, s'étale la rubrique le crime ne paie pas... Comment peut-elle supporter un mari qui profère de telles absurdités, les épinards ne doivent pas se faire à la crème, elle sent monter la colère comme le soufflé dans le four qu'elle surveille.

-Ce n'est pas prêt? Répète t-il.

Mireille prend son courage à deux mains et son soufflé aussi, à travers des gants épais, elle traverse la cuisine avec le plat fumant, sans rien dire et, se postant derrière Antoine, qui lit maintenant Chéri Bibi, elle lève le plat et l'écrase violemment sur sa tête. La colère de Mireille tombe comme le soufflé.

-T'en as voulu de la crème, en voilà!

Mère buissonnière...

Laurent regarde sur la table de la cuisine, le sachet est ouvert, les épinards le regardent avec leur vert cru, il sent qu'ils cachent un secret, des feuilles aussi belles ne peuvent pas se transformer en cette pâte gluante que sa mère lui sert tous les jours. C'est pour ça qu'elle part, se dit-il, elle cherche ailleurs le secret de la recette qui rendra à ces légumes leur beauté, l'âge de l'épinard. Il voit que son père se renferme lui aussi dans le silence, il lit ou plutôt fait semblant de lire son journal. Laurent regarde dehors par la fenêtre, la rue en bas s'étale avec ses restaurants scintillants et odorants, il le sent même à travers la fenêtre fermée, il croit voir sa mère sortir de l'un pour entrer dans un autre, elle tient dans ses bras un buisson d'épinards, sa quête est infinie, son graal est là, elle le sait, dans un pot de crème, elle le trouvera, un jour peut-être, et là, seulement là, elle pourra rentrer dans l'appartement la tête haute et tous trois pleureront autour du plat fumant de la réconciliation, le vert paradis enfantin de l'épinard marié au blanc spirituel de la crème... et ce sera l'âge d'or!

Le prix du bal...

Elle ne peut pas transiger. Sœur Honorine a beau tenter de lui faire changer d'avis, elle sait, au fond d'elle-même, que La Verdière doit rester ce qu'elle a toujours été, un couvent dont le but suprême est de transmettre l'enseignement ultime aux jeunes filles, celui de la recette des épinards à la crème, c'est d'ailleurs l'origine du nom de la Verdière. Faire entrer une italienne, avec son odeur d'ail, serait faire entrer le loup dans la bergerie, elle n'en a pas le droit, elle doit conduire ses oies blanches, blanches comme la crème jusqu'au bal où elles rencontreront un de ces jeunes godelureaux avinés par le pinard, le pinard à la crème, c'est sa recette et c'est ainsi que Dieu l'a voulu.

27 février 2012

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Guy

Teindas, Paulette Teindas, Patrick Futtersack, Anne-Marie Marchay, Christiane Rosset

.....
Texte à compléter

Régine Loubière

La rencontre de Monsieur A et Madame B

Monsieur A

Oh ! Chère amie. Quelle chance de vous rencontrer ici.

Madame B

Très heureuse, moi aussi. Très heureuse de vous rencontrer dans ce quartier vraiment oui !

M. A

Comment allez-vous depuis que la maison a fermé ?

M. B

Depuis que les dessus chics ont été supprimés ?

Et ! Bien ! J'ai continué, vous savez, j'ai continué boulevard Pigalle, mais chez M. Roger.

M. A

Comme c'est amusant.

Enfin, oui vraiment, je trouve que c'est agréable, vous savoir là-bas. J'y allais justement.

M. B

Oh ! N'exagérons rien ! C'est seulement, c'est uniquement par besoin d'argent

Je veux dire : ce n'est pas tellement, tellement par plaisir

M. A

Pas tellement, pas tellement à fond dedans ? Vous croyez?

M. B

Du moins, je le revendique. Je, je, je m'habitue. Enfin ! vous comprenez ce que je veux dire ?

M. A

Oui, je comprends : vous êtes trop modeste, vous avez trop de ??? pour ce métier

M. B

Mais non, mais non : plutôt pas assez de conviction.

M. A

Taisez-vous donc ! Vous n'allez pas nous faire croire que

M. B

Non, non ! Je n'irai pas jusque là !

M. A

Mais, au fait ! Puis-je vous demander où vous alliez ?

M. B

Mais pas de problème !

Non, non, rien, rien. Je vais jusqu'au coin de la rue pour aller chercher du matériel.

Puis je reviens à la boîte.

M. A

Me permettez vous de vous accompagner ?

M. B

Mais, bien entendu ! Nous ferons ensemble un bout de causerie en souvenir du bon vieux temps.

Patrick Futtersack

Mr A : *Oh! Chère amie. Quelle chance de vous retrouver en si belles formes.*

Mme B : *Très heureuse, moi aussi. Très heureuse de pouvoir enfin me trouver si belle devant mon miroir (tiens, ça me rappelle la Castafiore), vraiment oui!*

Mr A : *Comment allez-vous, depuis que vous avez subi cette opération?*

Mme B : *Depuis que* j'ai subi cette intervention? Eh! bien! J'ai continué, vous savez, j'ai continué à me sentir de mieux en mieux.

Mr A : *Comme c'est* une bonne chose. *Enfin, oui vraiment, je trouve que c'est* une très bonne chose.

Mme B : *Oh, n'exagérons rien! C'est seulement, c'est uniquement* pour faire plaisir à mon mari. *Je veux dire: ce n'est pas tellement, tellement* pour snober.

Mr A : *Pas tellement, pas tellement,* pour vous faire valoir? *vous croyez ?*

Mme B : *Du moins je le crois, je, je, je* le pense. *Enfin !* je crois que je le pense.

Mr A : *Oui, je comprends: vous êtes trop* timide, *vous avez trop de* modestie.

Mme B : *Mais non, mais non: plutôt pas assez* d'assurance de moi-même.

Mr A : *Taisez-vous donc! vous n'allez pas nous* mentir.

Mme B : *Non! Non! Je n'irai pas jusque là!*

Mr A : *Mais, au fait! Puis-je vous demander où vous* vous êtes fait faire cela?

Mme B : *Mais pas de* détails! *Non, non, rien, rien. Je vais jusqu'au* point où je commence à regretter *pour aller chercher mon* meilleur profil *puis je reviens à la* raison, tranquille et paisible.

Mr A : *Me permettez-vous de* vous admirer de plus près et de vous accompagner?

Mme B : *Mais, bien entendu! Nous ferons ensemble un bout de* conversation sur ce sujet puisque cela semble tant vous intéresser.

.....

Le fou raisonnable et la belle aventurière

La belle aventurière

Il la guettait depuis hier

L'admirait par devant par derrière

D'une tension quelque peu guerrière.

Amoureux totalement fou,

Transis au-dessus de tout

Comme un paon faisant la roue

Les pieds sur terre, même dans la boue.

Un fou d'amour quand même raisonnable,

Pour vouloir l'inviter à sa table,

Lui fit un mot sous forme de fable

Puis en pris soin telle une belle terre arable.

.....

Alain Huré

-Oh, chère amie, quelle chance de vous voir avec votre éléphante. Elle a l'air très heureuse, même sous nos climats.

-Très heureuse, moi aussi. Très heureuse de fouler l'asphalte humide de cette ville, *vraiment oui!*

-Comment allez-vous depuis que votre cirque a fermé?

-Depuis que mon mari m'a quitté pour partir mener une double vie avec les siamoises? Déjà qu'il avait tendance à prendre son pied avec la femme tronc! *Eh bien, j'ai continué quand même, vous savez, j'ai continué* à présenter mes animaux mais uniquement en appartement, chez moi, au huitième étage.

-Comme c'est original! *Enfin, oui, vraiment, je trouve que c'est* beau de votre part, ce renoncement à la piste, la sciure, les chapiteaux et les voyages.

-Oh, n'exagérons rien! C'est seulement, c'est uniquement les

girafes qui trouvent le temps long dans mon deux-pièces. *Je veux dire: ce n'est pas tellement, tellement* drôle d'avoir le cou continuellement à l'horizontal servant de perchoir aux chimpanzés.

-Pas tellement, pas tellement, peut-être mais elles sont néanmoins plus heureuses que de finir en civet, rôti ou autre fricassee... Je voudrais vous demander, elles auraient bon goût, *vous croyez?*

-Du moins je le ferais, je pense, farci, le cou, le reste au court bouillon. *Je, je, je* n'ose pas vous le demander, je me décide. *Enfin!* Vous qui êtes cuisinier, conseillez-moi, l'éléphante, on peut en faire des brochettes?

-Oui, je comprends, vous êtes trop gourmande, *vous avez trop de* cholestérol.

-Mais non, mais non, plutôt pas assez de place dans la cuisine.

-Taisez-vous donc! Vous n'allez pas nous embêter avec de si petits problèmes, pourquoi vous ne les ramenez pas en Afrique?

-Non, non, je n'irai pas jusque là!

-Mais au fait, puis-je vous demander où vous trouvez ces jupes si élégantes pour éléphantess?

-Mais pas de jupons! *Non, non, rien, rien. Je vais jusqu'au* bout de mes idées, un jupon sur une éléphante, ça ferait trop pute, je regarde des défilés de Karl Lagerfeld et ses top models *pour aller chercher mon* inspiration. *Puis je reviens à la* taille de mon éléphante, il y a peu de différences entre elles, vous savez.

-Me permettez-vous de découper un morceau de cette bête pour faire une sorte de bœuf à la ficelle ?

-Mais bien entendu, nous ferons un bout de ficelle, selle de cheval, cheval de course.....

.....

Le fou raisonnable et la belle aventurière (façon Baudelaire)

Le vaisseau ballotté plongeait dans les embruns

De l'océan furieux que chaque marin craint

Sa figure de proue, déesse poitrinière

Lui valait son surnom de Belle Aventurière

Ces mots inscrits au flan par les vagues cachés

Au regard de Neptune quand le bateau sombrait

Sur le pont, agrippés aux cordages du bord

Les marins fatalistes y attendaient la mort

Recouvrant, découvrant, maelström incessant

Les flots jetèrent soudain un vieux Fou de Bassan

De bâbord à tribord, tournoyant comme un dé

L'oiseau, bec grand ouvert, par le sort fut aidé

Contre les bras du mousse, il atterrit soudain

Surmontant son instinct, se blottit dans ses mains

Et l'on vit au milieu du fracas redoutable

Sur Belle Aventurière, un Fou déraisonnable.

.....

.....

12 mars 2012

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Guy Teindas, Paulette Teindas, Patrick Futersack, Anne-Marie Marchay, Christiane Rosset, Eric Rondeau

.....

J'aime, j'aime pas...

.....

Christiane Rosset

J'aime rêver pour m'échapper
J'aime chambarder pour énerver les copains
J'aime entrer, j'aime soupirer
J'aime râler, j'aime me battre
J'aime apprivoiser les chevelures furtives
J'aime chaud et froid, j'aime froid et chaud
J'aime simple et compliqué
J'aime infernal
J'aime te tracasser, j'aime bouleverser
J'aime sucré, et élastique,
Mielles non pas trop mou
J'aime perle, j'aime peau
J'aime tempête, j'aime prune
J'aime me plaindre, j'aime hurler
J'aime ovale, mais aime plutôt carré
J'aime luisant, j'aime brisant
J'aime étincelant, et scintillant
J'aime fumante

...
J'aime bleu, j'aime rouge et vert
J'aime connu, connaissant
J'aime l'imprévisible qui arrive
J'aime paresseux, j'aime sphérique
J'aime celle que je n'aime pas
J'aime chaparder, j'aime faire peur,
J'aimerais lui tordre le cou

Je hais le lundi, et son Atelier d'écriture
Je n'aime pas écrire
Je hais les tordus, les vaniteux, les orgueilleux
Je n'aime pas tricoter
Je hais l'insipide
Je n'aime pas rigoler
Je hais ceux qui friment
Je n'aime pas la bouillie d'escargot
Je hais la choucroute à la bière
Je n'aime pas qu'on se foute de moi
Je hais le canard et son foie
Je déteste les mensonges
Je n'aime pas me perdre
Je hais les bouclettes frisées et rousses
Je déteste pleurer
Je n'aime pas le cassoulet
Je déteste les râleurs, sauf moi quand je râle
Je hais les paillettes miroitantes
Et déteste les queues de pie
Je n'aime pas uniquement les jours pairs
Je déteste les fins de mois
Je hais les pleurnichards et pleurnichardes
Je déteste les couleurs de l'arc-en-ciel
Qui m'obligent à les observer avec tant de délices
Je n'aime pas la chasse gardée ni pas gardée
Je déteste tout le monde
C'est normal
On est lundi
C'est l'écriture du lundi
Qui me fait dire...
L'inverse de ce que je suis...
Et ce que je vis

J'aime rire
J'aime pleurer
J'aime les ficelles emmêlées et les cordes pourries

J'aime les bateaux et les trous plein leur coque
J'aime plonger dans l'eau et embrasser le manchot sous l'eau
Les coulis de fraises, la sauce ravigotte
Les symphonies de Malher, le Gustave
J'aime la vie en vert et le bleu du ciel
Les raviolis, les souris ; les poulies, les jeudis et les mardis
Les lits défaits ou refaits
Les lys des champs, les bises à la sauvette ; les pissenlits
Obama, Kadafhi, Stephan Grapelli, Sarkozy, et Hollande...
Est-ce possible... ?
Je m'égare...
Les loukoums : les roses et les verts,
Ceux de Turquie, bien sur !
Je n'aime pas les clafoutis, les clapotis
Les épis de blé, les épines, les binocles...
La bicyclette, Libération, Match ni le Figaro
Je n'aime pas l'ordi ni tout ce qu'on fait avec.
Je n'aime pas peindre ni dessiner
Ni le Cinéma
Je n'aime pas les « M'as-tu-vu ? »
Les cheveux blonds, blancs, gris ou châains.
Je n'aime pas les Musées, les Châteaux, ni les Manoirs
Je n'aime pas la Mer, ni les Jardins, ni le faux Champagne
Je n'aime pas me rouler dans la farine, ni dans le goudron
Me regarder dans le miroir, ni me jeter à l'eau
Ni quand la moutarde me monte au nez
Ni bredouiller, ni bidouiller, ni m'embrouiller
Mais, mon problème...
Est que j'aime tout !
Parfois tout le contraire que je viens d'écrire

Alain Huré

-J'aime le temps
-J'aime le temps qu'il fait même si lui ne sait pas comment il l'a fait
-J'aime prendre mon temps, il est à moi, personne ne me le prendra
-Je n'aime pas prendre le temps des autres, ils en ont si peu..
-J'aime jouer
-J'aime les gens qui aiment jouer
-J'aime jouer avec les mots même si c'est toujours eux qui gagnent
-J'aime les mots qui gagnent à être connus
-J'aime les mots inconnus
-J'aime m'asseoir à la terrasse d'un café et regarder les gens
-J'aime regarder, voir, observer, contempler, examiner la vie, elle a tellement d'imagination
-J'aime manger, boire, j'aime remanger, reboire... j'aime avoir trop mangé, j'aime... burp...
-J'aime la vie même si je sais que je ne m'en sortirai pas vivant
-J'aime chanter même seul, d'ailleurs les autres aussi préfèrent que je chante seul
-J'aime rire
-J'aime rire de tout même et surtout si tout n'est pas drôle, sacré tout
-J'aime lire de tout, qu'est-ce qu'il a pu écrire, ce tout, tout et rien
-J'aime aimer

-Je n'aime pas qu'on me dise ce que je dois faire
-Je n'aime pas les gens qui se prennent au sérieux
-Je n'aime pas le sérieux, la vie est trop grave pour être prise au

sérieux

-Je n'aime pas les variétés, rien n'est plus tragique que les fausses joies

-Je n'aime pas perdre les gens que j'aime, j'ai l'impression que je range mal mes affaires

-Je n'aime pas me raconter, je me vois trop mal ou alors dans un miroir mais c'est à l'envers

-Je n'aime pas voir que les autres vieillissent, c'est mauvais signe pour moi

-Je n'aime pas ceux qui n'aiment pas

Patrick Futtersack

J'aime bien la télé, la vision, la télévision, le viseur, le téléviseur, mais j'aime pas que l'on vise ma vision, ma visionneuse, mon visionnaire, mon légionnaire.

J'aime quand même bien le légionnaire qui sent si bon le sable chaud, le sablé chaud, le bon gâteau, le bon gâté, mais j'aime pas trop le trop gâté, le trop flatté, le trop sucré, pas plus que le p'tit salé trop salé..

Mais j'aime bien quand même le p'tit salé aux lentilles, aux Antilles, ça m'titille, ça m'inspire, spiromètre, ça m'essouffle. Et pourtant le souffle de vent, le souffle derrière, partout, j'aime pas. Le vent au levant, la bise, la brise me brisent : J'aime pas.

Et toi tu aimes, tu m'aimes, on s'aime et qu'est-ce qu'on fait ? On fait tout : Ah bon ? Et qu'est-ce qu'on fait dans un faitout ? On fait tout ce qu'on aime mais que d'autres n'aiment pas. Alors si tu aimes tout faire dans ton faitout, moi je n'aime pas ton frichti, ta tambouille.

Non, je parle de ta tambouille et pas de ta bouille. J'aime pas que tu comprennes pas, et comprend que j'aime bien que tu puisses me comprendre.

Quoi prendre ? Qui prendre ? Ah oui, j'aimerais bien te prendre, te surprendre, me méprendre, t'entendre et enfin me rendre.

Mais je n'aime pas la façon d'ironiser, de se moquer, de me narquer, de critiquer quand je n'entends pas, qu'à demi-mot, tes paroles malgré mes maux.

Paulette Teindas

J'aime, j'aime pas ...

Les fleurs, la poésie surréaliste

les bois, les maths

les champignons, les robes de mariées genre pièces montées avec de la chantilly

les cerises à l'eau de vie tous les légumes

tout ce qui rampe , les anguilles, les serpents ,vers les oursins et murènes

les mots ,les lettres, les méchants pure race,les intolérants

les belles mains et les beaux sourires, les insectes, les araignées

le charme, les gâteaux , les fruits sauf les bananes

la musique classique, les gens culottés , les mal élevés

bricoler , restaurer, la vulgarité

rire ou pleurer devant un film, les méduses

me lever tôt , me coucher tôt, le dentiste

ma maison, les amis la famille, les harengs sauf fumés

la cuisine chinoise, les orties,les moustiques

la danse , Gaudi,Luchini,

les faux ongles , la musique psychédélique

la salade de pommes de terre, le désordre

la cheminée,les chats et les chiens, les algues qui entortillent dans les jambes

la spontanéité et la ponctualité, les sables mouvants

la vie...

Régine Loubière

J'aime : Visiter les châteaux, l'impressionnisme, les promenades à Giverny, ma famille, les lapins, manger, boire, faire la fête, inviter mes amis, John Grisham, l'Autriche, les pistaches, mon chat, me promener dans Paris, le repassage, aimer, danser, boire mon café en pensant à Georges, Harry Potter, Sophie Marceau, Mozart, lire, l'Alsace, ne rien faire, la banane, la magie, skier, les abats, le groupe ABBA, les plantes aromatiques, les aquariums, le karaoké, le groupe Scorpions, la tartiflette, voir et revoir Sissi Impératrice, refaire le monde les yeux fermés dans mon lit, regarder la télé, St Germain en Laye, la Téquila, Fernandel, marcher, manger les roudoudous, Sardou, Omar Sy, les figues, les films de Lelouch, les petits suisses, le chant des cigales, le champagne, me déguiser, les fleurs, le bonheur, Cloclo, les shouters, De Funès, Walt Disney, le pain perdu, le père Noël, les souvenirs, les gaufres chocolat-chantilly, les couchers de soleil, le foot, William Sheller, les pommes de terre

J'aime pas : Les desserts à la banane, le nazisme, les lendemains de fête, la gueule de bois, le ponçage, le rap, Beigbeder, Guerlain, les cons, le fromage blanc, aller chez le dentiste, l'odeur d'essence, les poils, les aubergines, être mouillée, les dictateurs, le Ricard, la soie, le lait, la sculpture, les brûlures, les ratures, les lourdaud, les hypocrites, les bobos, le vin en brique, avoir froid à l'atelier écriture, la nourriture, indienne, l'anis, marcher dans la boue, les poux, les chauffards, les routiers, Djamel Debbouze, les paparazzis, les pales copies, les araignées, les serpents, la mauvaise haleine, Stéphane Guillon, m'emmerder, les surnoms cucul la praline, le striptease, la prostitution, les frimeurs, la guerre, les violeurs, la mauvaise foi, les vents violents, le cancer, Alzeihmer, Justin Bieber, les idiots qui se croient intelligents, les feux de forêt, les feux de l'amour, le journal de Claire Chazal, la danse contemporaine, Wagner...

Guy Teindas

J'AIME

J'aime rêver le soir au fond des bois, j'aime chambarder les idées reçues

J'aime entrer, j'aime soupirer

J'aime sa taille de guêpe, j'aime la suavité de ses lèvres

J'aime apprivoiser les chevelures furtives, j'aime chaud quand j'ai froid, j'aime froid mais pas trop

J'aime souple, j'aime infernal,

J'aime les filles du bord de l'eau, j'aime les femmes mures mais les jeunes aussi

J'aime sucré mais élastique

J'aime tout mais rien à la fois

J'aime perle, j'aime peau

J'aime tempête, j'aime prune

J'aime qu'on s'aime, j'aime à tout vent sauf du nord

J'aime ovale, j'aime tordu

J'aime luisant, j'aime brisant

J'aime mes voisins mais surtout ma voisine
J'aime fumante l'étincelle soie vanille bouche à bouche,
J'aime bleu, j'aime moi non plus
J'aime connu connaissant,
J'aime ce qui ne veut rien dire et je suis servi ce soir
J'aime paresseux, j'aime sphérique
J'aime liquide tambour battant soleil s'il chancelle
J'aime à jamais plusieurs fois une seule
J'aime librement, j'aime uniquement
J'aime tout et n'importe et n'importe quoi, j'aime aussi le contraire
J'aimerai toujours ce qui bouge calmement pas comme elle

J'AIME PAS

Les culs de bouteille, les bouchons percés, les odeurs de vinasse, la vulgarité gratuite, les politiciens, les méchants, les tempêtes, les chiens sauvages, les griffes de chat, les limaces baveuses, les voitures de sport, la prétention, le verbiage, les discours démagogiques, les nuits sans sommeil, les ronces, les méduses, les hôtels trop chics, les concierges, les manifestations, le train, l'écriture quand je n'ai rien à dire...

.....
.....
26 mars 2012

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Guy Teindas, Paulette Teindas, Patrick Fattersack, Anne-Marie Marchay, Christiane Rosset,

.....
Michel Butor, la Modification...continuez l'histoire.

Christiane Rosset

Dans le train PARIS-ROME

Un long coup de sifflet strident et assourdissant vous indique que le train va incessamment quitter cette gare triste et grise. Vous devez être à Lyon, peut-être ?

Depuis que vous avez quitté Paris, la fatigue aidant, vous ne savez plus où vous en êtes...

Les portes se ferment, le Contrôleur général siffle une dernière fois pendant qu'un autre crie : « Attention à la fermeture des portes ! »

Vous allez pouvoir, enfin, continuer à rêver... Lyon-Rome, avec un arrêt à Valence, sans pouvoir descendre du train.

L'Ecclésiastique, assis en face de moi, s'endort, son index coincé dans son missel, à la tranche d'or. Il semble en extase... A quoi pense-t-il ?... A Rome ?, à la Vierge Marie ?...à son sandwich qu'il va bientôt déguster ?...

Nul ne sait.

Le voilà bien calé, bien occupé à rêver

J'ai bien envie d'ouvrir la fenêtre, même si cela est pericolaso...

Mais l'Ecclésiastique a son front posé sur la vitre : cela risque de le réveiller et il abandonnera son visage angélique...

Le train a pris sa vitesse de croisière.

L'homme au visage rose commence à s'agiter, coincé entre l'Ecclésiastique et l'Anglais au parapluie.

Voilà qu'un violent coup de frein nous ébranle tous les sept...

Sauf l'Ecclésiastique qui ronfle maintenant. Le chapeau melon tombe sur le chef de celui-ci et lui donne un air de voyou des banlieues romaines.

Le parapluie se plante entre les deux jambes de notre autre voi-

sin d'en face qui en profite pour se cramponner dessus. L'homme au visage rose est de plus en plus agité. Il se lève. Le train redémarre brusquement et le voilà qui tombe sur la femme au capuchon de nylon, toujours haletante, mais qui a réussi à s'infiltrer dans notre compartiment, en face de l'homme au visage rose, vous l'avez compris...

Le parapluie écrase la femme qui hurle de douleur, tellement perturbée par ces violences insupportables.

Elle fermait les yeux pour ne pas voir ces moments trop dramatiques, déjà, ... Mais la douleur aidant, avec ses hurlements à l'accent italien, ... Pericoloso...Elle ouvre soudain les yeux et voit l'homme au visage rose, collé, incrusté sur le haut de sa poitrine ballonnée, sortie de son corsage au décolleté bien ample... Elle n'en croit pas ses yeux !...

Cet homme, c'est lui ... C'est celui dont elle rêve depuis des semaines et qui la rendait haletante, en attente d'une « revoyure improbable »...rien que de penser à lui...!

Elle était donc à sa recherche et l'idée de prendre le train Paris-Rome était devenue tellement forte, qu'elle avait décidé de prendre un billet - aller simple - pour Rome.

Elle ne s'était donc pas trompée !

Quel miracle !... miracoloso... Miracole, Madre mio ! Esta mucha bueno... Que se pasa andante, forte, fortissimo y rapide presto;;; Vierge Maria !...

Là-dessus l'Ecclésiastique, plongé dans un sommeil de marbre, ouvre un œil et ses deux oreilles... Vierge Maria... esta posible?... que miraculo, que se pasa ? Mi amiga aqui ?!

Quel bonheur ! S'exclame l'homme au visage rose, complètement sorti de sa torpeur en se découvrant tellement bien blotti dans les rondeurs chaleureuses : un vrai paradis !

Mi Amor ! Mi Amor ! Comme tu me plais... donne- moi ta main, que je l'admire...Donne-moi ta main que je lui dépose un doux baiser... Mi Amor... Mi Amor !

L'Ecclésiastique, complètement réveillé maintenant, se lève, comme illuminé... Il voyait la Vierge marie présente, ici, dans le train !

... mais c'est une femme épanouie à la voix si belle qui tend sa main si fine à celui qui l'a choisie et qui la demande en mariage, certainement.

Même si les bans ne sont pas encore établis, ni affichés, comme il se doit, à la Mairie, ... Voulez-vous prendre, Madame, pour époux,ce Monsieur si tendre qui vous tient la main si délicatement ?

Si Padre ! Si, Si SI !

Et vous, senior, voulez-vous prendre pour épouse, cette jolie Siniorita quien esta aqui con sus oyos si brillantisimo, même si les bans ne sont pas inscrits sur la locomotive...

Et voilà tout le compartiment qui se met à chanter des GLO-RIA à n'en plus finir, puis tous les passagers du wagon qui défilent dans le couloir, reprenant les cantiques...

Quelle belle fête... Quel mariage unique !... qui sera inscrit, à tout jamais, dans la mémoire profonde de tous les voyageurs du Paris-Rome, ce jour-là !

Régine Loubière

La ligne ferroviaire se rapproche un peu plus de l'autoroute, où vous percevez les véhicules cul à cul dans le bouchon qui n'en finit pas ; vous êtes ravis d'avoir choisi ce moyen de locomotion qui même, s'il n'est pas toujours à l'heure, vous permettra d'arriver à destination, serein et en pleine forme. En pleine forme, c'est ce que vous vous dites, au moment de votre assoupissement interrompu par un ronflement de plus en plus bruyant. En

vous inclinant, vous comprenez vite qu'il s'agit de l'homme rougeaud, monté en toute hâte, qui à présent envoie dans ses expirations, des relans d'alcool qui commencent à embaumer et gêner tout le compartiment. Avec un air un peu écoeuré, l'ecclésiastique se lève et tente de baisser la fenêtre sans lâcher son bréviaire qui d'un geste malencontreux est happé vers l'extérieur au passage d'un autre train, croisant le vôtre. Son air hébété et furieux à la fois, vous donne une envie folle de rire. Mais vous vous en gardez bien, de peur de froisser un homme d'église. Ce petit incident n'a pas pour autant dérangé le sommeil alcoolique de l'homme rougeaud, qui continue ses vocalises. Vous constatez d'ailleurs que le reste du compartiment n'a pas sourcillé et reste à ses occupations. Les quatre visages en face de vous ont cessé de se balancer. Une femme aux cheveux longs décolorés se regarde dans un miroir si minuscule, qu'on se demande si elle perçoit ne serait-ce que la moitié de son visage, et tente malgré les soubresauts de passer le tube de rouge à lèvres. A ses côtés, un petit garçon, qui doit être celui de sa voisine, une femme un peu boulotte qui entre deux mailles à l'envers et deux maille à l'endroit, n'a de cesse d'enlever le doigt de ce garçonnet qui tente en vain, de le mettre dans son nez, afin de le récupérer. Le quatrième ? En fait, le ou la quatrième ? Vous ne savez pas. Une personne plutôt jeune, aux cheveux fins milongs, un pantalon très moulant ainsi qu'un polo tout aussi prêt du corps, laisse planer un doute sur le sexe de l'individu. Votre homme d'église toujours aussi pincé, maugrée en silence. Quand tout à coup, l'homme rougeaud, pris d'une toux incontrôlée et étranglée, envoie un geyser en direction de notre pauvre décolorée qui se retrouve avec une teinte jaune orangée, mêlée d'on ne sait quel reste ingurgité au déjeuner. Le petit garçon qui était resté stoïque, se voit lui aussi rejeter le goûter que venait de lui donner sa mère. L'hermaphrodite qui se trouvait prêt de la porte, a juste le temps de s'éclipser du compartiment 268. Vous voilà debout, à aider l'ecclésiastique à relever le rougeaud alcoolique et d'essayer douloureusement de le sortir alors que celui-ci s'est gentiment rendormi. C'est à ce moment très précis que vous vous dites que finalement, ce n'est pas si mal les bouchons.

Alain Huré

La trépidation saccadée des roues, situées comme par hasard, sous votre compartiment, régulière et lancinante, vous endormirait si, de temps en temps, un changement d'aiguillage ne cassait le rythme et ne vous obligeait à changer la chanson dont il était la scansion jazzée. Vous bougez à peine, le gros homme rougeaud le fait pour vous, trépignant sur la moleskine fanée qui couine avec douleur, tournant nerveusement les pages de son magazine où les starlettes s'étalent en couleurs pastels dans des postures alanguies que l'ecclésiastique sur sa droite essayant d'éviter du regard et se concentrant sur la photo noire et blanche en face de lui, au-dessus du second voyageur qui jouit du coin fenêtre, un vieil homme mal rasé qui ronfle, endormi, peut-être depuis longtemps, peut-être a-t-il raté son arrêt, la photo qui représente un paysage de montagne, une vache sur le flanc d'une colline, des arbres au premier plan, une vue prise d'un train comme les autres, vous ne voyez pas celles qui sont de votre côté, vous n'osez pas tordre la tête pour les voir, comme un enfant curieux, vous ne voyez que l'autre cliché, face à vous, car, pour un cliché, c'en est un, une vue de plage, toujours en noir et blanc, des enfants jouent et courent, un voilier traverse à l'horizon, des cabines de bain laissent entrevoir des jeunes filles qui s'y déshabilleront dans quelques instants, jamais peut-être

puisqu'elles sont figées dans ce cadre métallique que frôle le filet rebondi au dessus.

Soudain, sans qu'aucun signal ne soit donné, les quatre voyageurs d'en face sortent, d'un sac de toile bleu serré d'une ficelle blanche, d'une valise en cuir fauve que le second pose sur ses genoux et qu'il ouvre avec lenteur ou d'un panier sans forme, des provisions odorantes, pâtés entourés de papier sulfurisé, saucissons que leurs couteaux découpent aussitôt, bouteilles dont le bruit que fait le bouchon qu'on ôte vous fait saliver, chacun s'organise sur les genoux une table improvisée sur un torchon protecteur, vous les regardez faire des gestes ridicules pour maintenir droit au gré des saccades du train les verres pleins, les tartines dégoulinantes de graisse et les rondelles de cervelas ou d'andouille qu'ils se dépêchent d'avalier avant qu'elles ne s'échappent. Vous les enviez, eux et leur appétit féroce, leur envie de mordre la vie, dans ce no man's land qu'est ce compartiment, cette peur inavouée qu'ont tous les hommes qui se déplacent loin de leurs pantoufles, chacun pris dans un roman différent, vous qui vous rapprochez de la femme aimée, le prêtre qui rejoint le Vatican sans doute, les autres, les autres, ils s'arrêteront à Lyon, à Marseille ou à Carpentras, ils n'ont pas, sauf l'anglais, si c'en est un, des têtes à passer la frontière. C'est pour ça qu'ils mangent, qu'ils mangent les kilomètres...

Patrick Futersack

Phrase 1

...Et vous continuez ce voyage saccadé par les tac/tac incessants, répétés, du bruit des roues à chaque espace des rails, scandant comme une musique hypnotisante, au rythme de plus en plus rapproché au fur et à mesure que le train s'installe en vitesse, vous regardant les uns et les autres comme pour savoir surtout lequel d'en face, car par retenue vous ne regardez pas vos voisins directs, bref celui de ceux des quatre d'en face qui clignerait le premier des yeux, qui résisterait à cette berceuse musicale des bogies, qui s'assoupirait peut-être ou, pourquoi pas, qui se lèverait pour aller faire quelques pas dans le couloir, non sans avoir plus ou moins bousculé les pieds de celui ou ceux qui, malgré le manque d'espace, aurait eu l'égoïsme d'allonger ses jambes sans même penser que, par cette attitude égocentrique, il faisait office de barrage, démotivant peut-être par là même la plupart de ceux qui auraient pu ou voulu faire quelques pas dans le couloir ou se rendre de façon prématurée aux toilettes en perturbant ses voisins dans leur calme torpeur générée par le bercement du convoi qui continuait imperturbable et indifférent sa longue mission vers Rome, ville tant aimée où vous ne pourrez qu'aimer celle bien-aimée qui vous attend, comme moi.

Phrase 2

Toujours bercé par le ronron et le train-train du train qui vous entraîne, vous pensez vous assoupir pour tenter de vous rendre de moins en moins compte des longueurs du temps qui ne passe pas tant ce trajet est long et monotone, lorsque l'ecclésiastique à votre droite, engoncé dans sa volumineuse soutane noire, se lève pour ranger son bréviaire dans sa petite sacoche, noire elle aussi, rangée dans le filet porte-bagages situé au-dessus de vos têtes, en même temps que l'homme rougeaud à votre gauche, bousculant vos pieds et vous donnant un coup de coude bien involontaire se dresse également pour saisir fébrilement dans sa sacoche rangée aussi dans le porte-bagages un immense sandwich crudités-camembert ainsi qu'une demi-bouteille de vin rouge qu'il avait pris soin de choisir judicieusement munie d'un bouchon à vis, ce qui est pour le moins beaucoup plus pratique que s'il avait dû s'essouffler devant tout le monde sur un tire-

bouchons, et c'est là aussi que vous voyez l'intellectuel du milieu, interloqué, se redresser, se pencher, et regarder d'un air étonné l'homme rougeaud en train d'attaquer sauvagement son sandwich crudités- Camembert en faisant gicler, ce qui était inévitable, du jus de tomate sur son pantalon, qu'il s'empresse d'essuyer du revers de sa manche en reniflant bruyamment, et vous vous demandez si ce spectacle original et parfumé (Camembert de Normandie bien fait oblige), peut vous mettre en appétit ou vous incliner à attendre le prochain arrêt en gare pour que vous achetiez bien plus simplement un bon vieux célèbre "sandwich SNCF", bien vide, bien sec, bien mince, mais surtout sans risque.

In fine

C'est ainsi que vous vous décidez à vous lever, à enjambrer courageusement toutes les paires de jambes qui semblent faire obstacle à votre avancée vers le couloir salvateur vers lequel vous vous dirigez hardiment avec la ferme intention de parcourir les wagons les uns après les autres à la découverte de nouvelles têtes, et vous vous dites que plus vous vous avancez à grands pas de plus en plus vite dans le sens de la marche du train qui traîne, et plus vous gagnez de plus en plus de temps pour arriver plus vite à l'arrivée, à Rome ! : C.q.f.d.

.....
.....
16 avril 2012

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Guy Teindas, Patrick Futersack, Anne-Marie Marchay, Christiane Rosset, Françoise Morin, Eric Rondeau

.....
Discours électoral... et Labiche

.....
Guy Teindas

DARDARD (en dehors, sonnante avec force) *-Monsieur, Monsieur !*

PONBICHET(se réveillant) - Qui est là ?

DARDARD - *Ouvrez ! Ouvrez ! Ouvrez ...*

PONBICHET - Mais qui est-ce donc ?

DARDARD - *Moi, un jeune homme pressé... je bous, je brûle, je flambe !*

PONBICHET (descendant de son lit et passant un pantalon après avoir allumé une bougie à sa veilleuse) - Quelle idée de réveiller les gens à cette heure tardive !

DARDARD - *Dépêchez-vous donc !*

PONBICHET - Et voilà qu'on me donne des ordres à présent !

DARDARD - *Je vous attends (il sonne à nouveau sans discontinuer)*

PONBICHET - Arrêtez de sonner de la sorte, il n'y a pas le feu même si vous flambez personnellement !

DARDARD - *C'est pour vous empêcher de vous rendormir*

PONBICHET (allant ouvrir) - Trop aimable. Qu'y a-t-il de si urgent ?

DARDARD - *Monsieur, je voudrais parler avec vous.*

PONBICHET - Quoi ? C'est pour causer que vous me réveillez en pleine nuit. D'ailleurs quelle heure est-il ?

DARDARD - *Deux heures du matin... Mais ça ne fait rien... je n'y tiens plus ! Je n'y tiens plus !*

PONBICHET (à part, effrayé) – Ce jeune homme serait-il fou ? Suis-je en danger ?

DARDARD - *Je suis un jeune homme pressé : dites-moi si c'est vous ?*

PONBICHET - Je suis Ponbichet

DARDARD - *Le père... ou non ?*

PONBICHET - Le père de Dorothée, en effet, la jeune fille qu'on m'a dit que vous convoitiez. En voilà une drôle de façon de s'introduire pour demander la main de ma fille.

.....
Eric Rondeau

- *Monsieur, monsieur*

- J'arrive ! ...Ca y est, j'ai trouvé ce qu'il vous faut

- *Ouvrez, ouvrez, ouvrez...*

- C'est pas possible ! Vous avez fermé le verrou ? Je vous avais dit de laisser ouvert ! ...Mais qui est-ce qui geint comme ça ?

- *Moi !... un jeune homme pressé... je bous, je brûle, je flambe !*

- Je comprends bien, mais je ne vois pas ce que je peux faire... Vous imaginez bien que la porte ne s'ouvre pas de l'extérieur

- *Dépêchez-vous donc !*

- Mais pour faire quoi ?...Attendez, je vais faire le tour,...en essayant de ne pas me vautrer.

- *Je vous attends*

- Je ne vois pas bien où vous pourriez aller. Mais arrêter de cogner bon sang, vous allez réveiller le chien !

- *C'est pour vous empêcher de vous rendormir.*

- C'est vrai qu'à cette heure là vous n'êtes pas à l'abri, mais si vous réveillez le clébard je me tire, c'est pas mieux ! Qu'est-ce que vous faites là au fait ?

- *Monsieur, je voudrais causer avec vous.*

- Attendez, ce n'est pas le moment...Il y a peut-être un passage entre les planches de derrière...Vous avez de la chance que je passais par là, vous avez vu l'heure qu'il est ?

- *Deux heures du matin... mais ça ne fait rien... je n'y tiens plus, je n'y tiens plus.*

- Mais calmez-vous sacrebleu ! Vous irez vous plaindre à celui qui a terminé le paquet.

- *Monsieur, je suis un jeune homme pressé : dites-moi toujours si c'est vous ?*

- Bien sûr que non, il n'y a plus que les Labiche qui utilisent cette cabane

- *Le père... ou non ?*

- Mais je n'en sais rien moi ! Si je vous dis que c'est Eugène ça va encore faire des histoires ! ...Ah, ça y est, ça passe par là, mais une seule feuille à la fois...Vous en voulez combien ? ...Dépêchez-vous, moi aussi j'irais bien aux toilettes...

.....
Christiane Rosset

Je vous salue, Mesdames et Messieurs, et vous, les demoiselles aussi, bien qu'il me semble que nous ne puissions plus vous appeler Mademoiselle. C'est vraiment dommage, mais, ceci est un autre sujet...

Je suis tellement heureux d'être là, parmi vous : tous les français bien heureux et, vous aussi, ceux qui ne le sont pas encore. Sachez que vous n'êtes pas mis à part. Bien au contraire ! Moi, je vous dis que vous êtes bien plus français que tous les français, vrais ou faux.

Je commence par vous, mes préférés. Sachez que pour ne pas vous démarquer, vous aurez des bulletins rouges pour mettre dans l'urne. Et pour montrer à tous les français de souche, mais si peu de cœur, vous aurez droit à quatre bulletins rouges à mon nom qui seront à votre disposition. Et, même, si vous estimez ne pas en avoir assez pour afficher votre participation active ; les Présidents de Salles de vote, le Maire peut-être lui-même, aura,

non seulement l'autorisation de vous octroyer quatre bulletins supplémentaires. S'il refuse, vous aurez la Mission de supprimer autant de bulletins bleus que vous souhaitez, au moment du dépouillement. Je compte sur vous.

Sachez que les Maires ainsi que tous les soi-disant français auront un bulletin bleu avec le nom du Candidat qu'ils choisiront. Vous pourrez ainsi éliminer tous les bulletins de vote qui ne porteront pas mon nom.

C'est simple, non ? Vous avez bien compris ?

Ainsi, vous serez certain que je serai votre Président pour une République Démocratique, juste, morale et vraiment française. Ainsi, grâce à moi, vous aurez choisi la Liberté de travailler – ou non – J'ai, avec moi, des collaborateurs dignes sur qui vous pourrez compter. Ils visiteront toutes les banques de France, de Suisse, du Luxembourg, de Russie, des Caraïbes, du Brésil, des USA, et bien d'autres encore. Ils auront le devoir de ponctionner férocement les plus riches et de procéder à un virement vers une nouvelle Banque, Franco-Française, qui recueillera ces millions de milliards d'Euros, afin de pouvoir vous les distribuer et vous permettre ainsi de vivre, enfin, correctement.

De plus, cela libérera de beaux Palais, de belles villas, d'appartement et autres Résidences qu'ils seront obligés de quitter dans les délais les plus brefs.

Ils seront obligés de travailler presque autant qu'avant. Vous pourrez les regarder travailler et admirer leur capacité à se concentrer ; à réaliser une somme de résultats positifs...ce qui vous permettra de prendre modèle sur eux : car la plupart des Riches savent vraiment travailler correctement.

Leurs Résidences de vacances vous seront ouvertes : A vous la mer, la montagne, le soleil, le sport, même la Culture si vous le souhaitez.

L'Art sous toutes ses formes, si cela vous tente ; La Musique, la Sculpture, la peinture, la Danse, les films : tout cela sera gratuit et à votre disposition avec une formation pour y accéder pour expérimenter à votre convenance

Des salles de sport seront également à votre disposition

En résumé : tout ce que vous désirez, vous l'obtiendrez sans problème, gratuitement. Il vous suffira de demander aux personnes responsables de ces activités.

Nous fabriquerons de la monnaie et des billets de banque avec la même formule. Vous aurez droit aux billets rouges avec lesquels vous pourrez acheter et consommer tout ce que vous désirez. Il y aura des billets bleus pour les « vrais français » qui ne vaudront rien. Vous pourrez les aider à vivre si vous le souhaitez.

Pour terminer, vous tous ici réunis avec enthousiasme : écrivez tout ce que vous souhaitez que votre futur Président fasse Tous vos désirs seront regroupés par sujets et il nous suffira que quelques semaines d'organisation pour accomplir et mettre en place tout ce que vous souhaitez le plus ardemment possible

Et que vivent vos désirs, vos vœux, vos souhaits, tout ce que vous aimez. Je sais qu'il vous faudra de l'imagination pour savoir quoi vouloir, quoi aimer, quoi attendre pour votre bien-être puisque jusqu'à présent, vous étiez privés de tous ces espoirs.

A bientôt donc. Grâce à vous et avec vous, nous allons réaliser de grandes choses.. Diffusez cette bonne nouvelle afin de mobiliser toutes vos relations et tous vos amis pour venir voter dimanche prochain avec les bulletins rouges

.....
Alain Huré

Française, français, sans fraise et sans frais... Votant en emporte le vent comme le disait la mère Mitchell, une élection, vous en voulez urne, je vous en offre deux. Après le suffrage de pierre, même poli, le suffrage de bronze, celui qui reste cool. Des promesses, oui, des antimoinés, non! Des votes oui, dévots non. Vos désirs sont désordre, et quel désordre... Je ne vous promets pas qu'on va rire, aux larmes, citoyens... entendez-vous, dans cette campagne, mugir ces féroces opposants.

Je suis contre les licenciements quoique je ne comprends pas qu'un lit avec ciment soit préférable. Je suis aussi contre l'impôt sur les partis, l'impôt sur les revenus devrait suffire.

Comment, une question? Cette centrale nucléaire, fallait-il que nous la fissions ? C'est une très bonne question que je ne voudrais pas abîmer par une réponse. Il ne faut pas mettre la charrie de la croissance avant que le fer de la dette ne vende la peau de l'ours du progrès social. La république n'est pas un poisson que l'on peut traire jusqu'à la lie. Les lendemains qui chantent faux dans le concert des nations s'entendront par vos voix et je serai ce chef d'orchestre dont la baguette sera le sceptre tendu vers la note ultime de cette campagne.

Elu, hello.

.....
-Monsieur, monsieur

-Pourquoi deux fois monsieur alors que je suis seul?

-Ouvrez, ouvrez, ouvrez...

-Pourquoi trois fois ouvrez alors que je n'ai qu'une porte? Qui sonne ainsi à mon huis?

-Moi !... un jeune homme pressé... je bous, je brûle, je flambe!

-Pourquoi dois-je allumer une bougie pour ouvrir à un homme qui flambe?

-Dépêchez-vous donc !

-Pourquoi les gens pressés pressent-ils donc à leur tour?

-Je vous attends. (il sonne sans discontinuer)

-Pourquoi les sonnets sont-ils agréables à écouter tandis que les sonnettes vous cassent les oreilles?

-C'est pour vous empêcher de vous rendormir.

-Pourquoi cet empressement à me sortir de mon rêve? Qu'avez-vous de mieux à lui opposer?

-Monsieur, je voudrais causer avec vous.

-pourquoi vous entendrai-je causer si la cause est entendue? Ecoutons plutôt ce que dit la pendule...

-Deux heures du matin... mais ça ne fait rien... je n'y tiens plus, je n'y tiens plus.

-Pourquoi ne plus se tenir? Dans quel tréfonds va t-il tomber si il ne se tient plus?

-Monsieur, je suis un jeune homme pressé : dites-moi toujours si c'est vous ?

-Pourquoi moi, je ne serais plus moi? Un autre se serait-il réveillé à ma place, me laissant dans mon rêve?

-Le père... ou non ?

-Pourquoi pas la mère, c'est ça que vous sous-entendez? Je vous ordonne de sortir de mon rêve, jeune homme pressé! Une orange pressée, soit, mais un jeune homme pressé au petit déjeuner, je ne crois pas que je pourrais.

.....
Patrick Futersack

Citoyens, Citoyennes, Camarades, Mesdames, Messieurs, Mesdemoiselles : Moi, Alphonse Geoffroy Cedric de la Planche du Heaume du Château, né à Champon-les-Vignes en Aveyron (petit patapon), en ma qualité d'issu du peuple dont vous z'é moi faisons partie, oui dis-je, j'affirme qu'il faut que notre peine

hisse au dessus des partis nos efforts solidaires et que, donc, qu'il est évident que tous ensemble nous réussirons à renouer avec une vie saine, sociale, sociétale, conviviale, dénuée de toute contrainte, de toute astreinte, et sans crainte, libres de toute pression, de toute sujétion, de toute obligation !

Si vous votez pour moi, je vous promets d'en finir avec notre planète pas nette, avec le tri de nos ordures trop dur, avec vos impôts tant ils rendent impotents les plus vives ressources de notre nation.

Tous unis, nous œuvrerons jusqu'à plus soif et sans modération pour que, de la façon la plus sensée, nos sens retrouvent enfin l'essence essentielle de nos vies et le sens sensible de nos aspirations les plus sensuelles, et ce encore plus car nous le voulons!

Mais z'encore et bien plus, notre Code de la Route devenu sans pitié un véritable Code de la Déroute, sera profondément réformé et réduit à sa plus simple expression en laissant libre cours, quels que soient les discours, et sans aucun recours, à la liberté de chacun de conduire, de réduire, de séduire, de pâlir, d'entretenir, en bref de ressentir et de se tenir au volant comme il l'entend, comme avant, comme d'antan, comme du temps de grand-maman.

Oui citoyens, citoyennes, camarades, mesdames, messieurs, mesdemoiselles : Si vous m'accordez votre confiance et votre alliance, je vous assure que vous recevrez les miennes....de confiance et d'alliance à vos aspirations, confiance sans réticence, sans allégeance, avec pertinence, ainsi que toute ma reconnaissance, et je vous guiderai vers un avenir meilleur en commençant par réformer les perspectives d'avenir fixées par le passé qui n'ont pas apporté au présent les fruits ainsi promis, et je m'y engage dès le lendemain de mon élection, sans plus retarder, sans plus tarder, sans plus différer, sans plus flemmarder, en bref : Tout de suite .

Eh oui chers amis, tout de suite, oui tout, tout de suite, et encore plus par la suite si vous le voulez bien. Nous économiserons nos énergies : En effet, J'imposerai la sieste d'une heure obligatoire dans toutes les entreprises de plus de deux salariés afin d'économiser l'énergie (renouvelable le lendemain) de nos travailleurs.

Je ferai voter une loi pour faire rembourser par la sécurité sociale les pull-overs et les grosses chaussettes en laine répondant à de strictes normes, pour économiser les énergies de chauffage gaspillées par les ménages : N'ayons pas froid aux yeux!

J'imposerai le silence total dans tous les bars, tabacs, brasseries, restaurants, lieux publics, commerces privés accueillant du public, sous peine de graves peines d'amendes, pour économiser l'énergie de nos compatriotes gaspillée en discours et échanges de vues bruyants, brèves de comptoirs stériles.

Oui, Chers concitoyens, concitoyennes, camarades, mesdames, messieurs, mesdemoiselles, je suis, et je vous affirme, le seul candidat qui effacera au présent immédiat le passé imparfait de nos prédécesseurs, et qui fera du plus-que-parfait le béton de notre futur.

Oui, je conjuguerais sans faute, comme disait ma grand-mère, avec mon verbe le plus haut et le plus fort, de tous temps et tout le temps, mes promesses d'aujourd'hui à venir, avec mes pro-

messes d'avenir auxquelles je m'engage ce jour même devant vous.

Mes chers concitoyens, concitoyennes, camarades, mesdames, messieurs, mesdemoiselles, français, françaises, vos intérêts sont les miens (s.e: et les miens ne sont pas les vôtres...ben voyons !).

Alors, Votez pour moi! Vous avez besoin de moi! J'ai besoin de vous (Re-s.e: Ben voyons)! ! Satisfaisons les uns et les autres tous nos petits besoins (Re-Re s.e; : et les miens surtout)!

Vive la République, Vive la France, Vive...MOI !

.....
.....

30 avril 2012

MT Leroy, AM Marchay, P Teindas, A Huré, Régine Loubière, Christiane Rosset

.....
Shooter au Malabar

La musique.

Castagnette Lyre Vivaldi Wagner Zouk Entrechat Nocturne Adagio Piano Octave Tambour Interlude

.....
Régine Loubière

La musique souvent me prend comme une mer. Quelques vagues faisant un **entrechat**, poussent l'écume au son des **tambours**. Cet **interlude nocturne** me fascine. Je suis là, allongée sur le sable humide. Seule sur cette plage espagnole. J'entends au loin des **castagnettes**. Une troupe andalouse endiable les touristes. Moi, je rêve d'une plage antillaise, au rythme du **zouk**. J' imagine Apollon jouant « vas-y Franky » avec sa **lyre**. Sur un opéra de **Wagner**. Me voilà à rêvasser sous cette belle nuit étoilée. Je remets mes écouteurs, ferme les yeux au son de l'été de **Vivaldi**. J'imagine tout près de moi, un grand musicien à son **piano**, sur le sable fin. **Adagio, octave** et compagnie ne m'auront pas inspiré. Impossible pour moi de les caser, lors de cet atelier écriture du 30 avril 2012. Ah, la musique.

Une magie au-delà de tout ce que nous faisons ici !

.....
Alain Huré

Quoi? Vous n'avez rien répété? Et toi, Régine, tes **castagnettes**, tu les as encore oubliées? Quoi, le shooter, c'est quoi, cet instrument, connais pas? Je vous l'ai répété cent fois, la chevauchée des Walkyries que j'ai adaptée pour **piano, tambour** et castagnettes, ça doit être le clou de la fête du village... Quoi encore? Quoi, Guy, tu n'arrives pas à le jouer en **zouk**? C'est pourtant pas compliqué, **Wagner** l'a pourtant quasiment écrit comme ça... Marie-Thérèse attaque au tambour, pa, pam, papa-pam pa, Régine, tu reprends derrière... si t'as pas les castagnettes, claques des mains, fait des **entrechats**, je m'en fous mais fais quelque chose... et là, Guy, au piano, tu attaques. N'oubliez pas qu'on va jouer devant la foule jambvilloise au grand complet, bon, ils vont être tous bourrés vu qu'on va intervenir en **nocturne**, l'enfer est plein d'amateurs de musique, la musique est le cognac des damnés... et le cognac, il va couler à flots, y a intérêt à être à l'**octave**... Octave, Christiane, pas l'empereur, faut suivre, je sais pas ce que vous avez aujourd'hui. Bon, on fait un **interlude**, je vais vous jouer l'**adagio** d'Albinoni au tur-lusiphone à coulisse, le morceau avec lequel j'ai eu le grand prix

Vivaldi au festival de Frémainville... oui, Anne-Marie, j'ai eu un prix, je me souviens plus si c'était mon poids en choucroute ou une reproduction de la Joconde en allumettes, la musique souvent me prend comme une mer, mais aujourd'hui, c'est marée basse avec vous. Reprenons un peu de shooter, la note de malabar sur la note de ré majeur, la fraise tagada, tagada, voilà les demi-tons... Poète, prends ta **lyre**, prends des lyres, délirez jusqu'au bout de la gamme, on va la jouer, cette chevauchée... Pa, pam, papapam pa, vas-y la castagnette, allez, vas-y Régine, vas-y!

.....
.....
14 mai 2012

MT Leroy, AM Marchay, P Teindas, A Huré, Régine Loubière, Patrick Futtersack

.....
Oulipo Exercices de style de Queneau

.....
Marie-Thérèse Leroy

Céti pas malheureux ce grand flandrin d'son espèce, qu'est flanqué là, les mains dans les poches.... Alors que moi je m'esquinte au lavoir de la Pissotte ! C'est qu' j'avions tout c'linge à laver, moi.

Feignant, va ! Passe ton temps à regarder c'te carriole, des fois qu'une cocotte en descendrait ! Pour la monter, à coup sur ! Voir les poules, ça le démange, l'aut' feignant ! Flandrin avec un cou trop long, et l' chapiau ridicule, l'chapiau !

Même pas honte d'montrer l'mauvais exemple à son p'tit gars!

Ah si Alphonsine était encore de ce monde ! à la baguette elle le mènerait son Gustave ! céti pas honteux !

Et l'aut' là qui va chercher avec c'te carriole de taxi les beautés de Paris. Z'ont qu'à rester à Pigalle, celles là ! Une, l'aut' jour avec un chapiau , l'avait d' la tresse autour, dame oui ! Et ben elle m'a dit des paroles de la plus haute méchanceté que j'répéterai pas, j'suis propre, moi !

Feignant, va, flandrin déguenillé !

.....
Christiane Rosset

Imaginez : me voici au milieu de la chaussée avec de magnifiques pavés, bordés de trottoirs en pierre, assez étroits. Je suis à Vétheuil et marche, détendue, en prenant mon temps, sans craindre quoi que ce soit. Car il n'y a pas encore de voitures, pas de Citroën, ni de Peugeot, ni de Talbot. Nous sommes en août 1908. J'aperçois au bout de cette grande rue, deux vaches tirées par un paysan et qui cachent un peu une carriole tirée par des chevaux. J'ai apporté tout mon nécessaire d'appareils de photo avec trépieds pour réaliser une sorte de reportage

Ici, tout est calme. Une petite vingtaine de personnes se trouvent sur le bord de la Chaussée. Les femmes en robe longue parfois avec un tablier : elles sont dignes et élégantes. Une femme porte un bébé dans les bras en donnant la main à son autre enfant de deux ans, environ. A côté d'elle, une autre jolie Dame au large décolleté, se tient au milieu de la chaussée tandis que quelques hommes assis auprès d'une table, sans doute la terrasse d'un café, des verres de vin rouge à portée de la main. Un autre homme, en face du bistrot, dans une ambiance particulièrement tranquille.

Ce qui me frappe, c'est qu'ils donnent l'impression d'avoir

tout leur temps pour passer l'après-midi à raconter leurs dernières histoires qu'ils ont vécues, les uns et les autres, tout en étant attentifs à mes préparatifs qui n'en finissent pas, pour installer mes appareils à l'endroit le plus approprié.

Même le Labrador, aux poils noir-foncés fait tranquillement la sieste aux pieds de son maître habillé d'un pantalon et gilet noir avec un canotier.

Tout le monde se connaît ici : chacun prend le temps de vivre, personne ne semble bousculé par une quelconque besogne à accomplir

D'ailleurs, pourquoi se bousculer puisque tout doit exister dans cette bourgade : des boutiques variées, aussi bien avec du matériel de pêche, bien précieux pour permettre de faire de bonnes parties de pêche au bord de la Seine, non loin d'ici, et rapporter de belles carpes que l'on se partagera en famille ; plus loin, une autre boutique garnie de belles faïences, puis un magasin de chaussures, la boulangerie, l'épicerie ne sont pas loin non plus, sans doute aussi le bazar où l'on peut trouver des chandelles et des lampes à pétrole pour s'éclairer le soir, car il n'y a pas encore ces horribles poteaux avec des fils porteurs d'électricité qui seront installés, hélas, dans quelques années. On parle déjà de cela autour de la table

.....
Alain Huré

Inauguration de statue

Mesdames, messieurs, l'homme dont nous allons dévoiler la statue, cet homme, je l'ai connu. Oui, quidam, car c'est ainsi que nous t'appelions, sur la ligne S, oui, ton couvre-chef, car tu étais un chef né, orné d'une tresse comme le panache blanc d'Henry IV, ton couvre-chef nous montrait la voie, celle opposée au renoncement, la voie de l'homme qui ne se laisse pas marcher sur les pieds, je l'ai vu, de mes yeux vu.

Et c'est sur cette place, devant ta chère gare Saint-Lazare, que je découvre cette œuvre qui te ressemble... merde, ils ont mal mis le bouton de son pardessus.

Moderne

-C'était sur la plateforme arrière de l'autobus S.

-Quoi? C'est quoi, une plateforme? C'était un camion?

-C'était comme ça, à l'époque, tu montais par l'arrière, c'était ouvert, le receveur tirait une chaîne pour dire au chauffeur de démarrer, ding...

-Ouah, l'autre, le moyen-âge!

-Bon, je continue. Sur cette plateforme, j'y vois un quidam...

-Un quoi?

-Un quidam, un type, un mec, un voyageur, quoi.

-Oh, trop mortel, le quidam!

-Bien. Ce quidam, donc, portait un chapeau...

-Une casquette?

-Non, un chapeau avec une tresse autour, à la place du ruban...

-Des cheveux? Il est ouf?

-Non, pas une vraie tresse, une en ficelle...

-T'es pas clair quand tu racontes.

-De plus, il avait un long cou.

-Ouah, elle est chelou, sa chetron!

-Ce type, donc, je le vois échanger des mots assez vifs avec un autre type...

-Contre quoi il les échangeait ses mots? C'est des sortes de Pokémon, de couleur vive?

-Pas du tout, en fait, ils s'engueulaient.

-Ben, fallait le dire, c'est top nawak, ton histoire.

-Puis il va s'asseoir à une autre place.
 -C'est tout! Il l'a pas fritté, il avait pas de gun?
 -Non, mais je l'ai revu, ce quidam, plus tard, gare Saint Lazare...
 -Ah, bouffon, y avait déjà des gares à ton époque?
 -Ta gueule. Il discutait avec un ami qui lui conseillait de remonter le bouton de son pardessus.
 -Grave, l'autre! C'est une taffiole?
 -Quoi?
 -Ouais, c'est un péd, le tailleur?
 -Mais non, il lui conseille de remonter le bouton de son pardessus, c'est tout...
 -Oh, le mito, un pardessus, ça le fait, c'est trop la classe.

Régine Loubière

Récit :

Cette nuit, petit Poucet a entendu ses parents, discuter d'un éventuel abandon dans la forêt, de ses frères et de lui-même. Il a donc décidé de semer des petits cailloux blancs sur le chemin, afin de retrouver sans difficulté, la direction de la maison.

Interrogatoire :

- Veuillez vous asseoir.
- Nom, Prénom, adresse.
- PETIT POUCKET maison dans les bois
- Que s'est-il passé dans la nuit du 12 au 13 Octobre dernier ?
- Je me suis levé pour faire pipi, et j'ai entendu papa et maman qui discutaient doucement
- Que disaient-ils ?
- Qu'il n'y avait plus rien à manger, et qu'il serait difficile de nous nourrir mes frères et moi.
- Ensuite, qu'ont-ils dit d'autre ?
- Qu'on partirait en forêt chercher du bois, loin, très loin. Et là, ils nous abandonneraient.
- Et alors, qu'avez-vous fait ?
- Je suis allé chercher des petits cailloux blancs que j'ai mis dans ma poche.
- Pourquoi faire les cailloux ?
- Pour semer sur le chemin.
- Mais pourquoi donc ?
- Et bien, pour retrouver le chemin du retour.
- Très bien, qu'on fasse entrer les parents.

Télégramme :

Cette nuit, entendu les parents. Stop.
 Veulent nous abandonner dans la forêt. Stop.
 Vais semer des cailloux à l'aller. Stop.
 Retrouverai le chemin du retour avec mes frères. Stop.

Futur :

La nuit prochaine, petit Poucet entendra ses parents discuter d'un éventuel abandon dans la forêt de ses frères et lui-même. Il décidera donc de semer des petits cailloux blancs sur le chemin, qui lui permettront de retrouver sans difficulté, la direction de la maison.

A l'envers :

Ils sont enfin de retour à la maison. Les petits cailloux blancs semés ce matin, ont été très utiles. C'est après avoir entendu ses parents la nuit dernière, parler d'abandon dans la forêt, que petit Poucet a eu cette ingénieuse idée.

Patrick Futersack

En fait ce midi-là, il voulait aller au restaurant qui, en fait, était juste en face de chez lui. Voilà. Mais, en réalité, en fait quoi, voilà qu'il voulait d'abord lire la carte qui, en fait, était affichée à l'entrée. Voilà !, c'est tout et pas plus compliqué que ça en fait! Mais, en fait, voilà que les plats annoncés semblaient en fait ne pas tellement lui plaire.

Alors voilà : Il décida de s'inviter chez son ami qui, en fait, fêtait ce jour-là la fête de son anniversaire. Voilà. Et que firent-ils ? Eh bien voilà : Ils fêtèrent ensemble la fête de l'anniversaire de son ami puisqu'il était, en fait, aussi venu pour cela.

Voilà.

Du restaurant la carte il regardait,
 Mais aucun plat, de fait, ne lui plaisait.
 Pour une fois pourtant,
 S'offrir un restaurant,
 Quelle ne fut pas sa déception
 De cette envie subir la rémission.
 Déçu mais cependant ragaillard, i,
 Se mit à penser à son ami,
 Qui en ce jour d'anniversaire
 Devait le fêter, c'était très clair.

Aussitôt pensé dans le sens de cette raison,
 Il s'empessa d'aller à sa maison,
 Où , là, bien heureux de ces retrouvailles,
 Ils purent faire ensemble agréables ripailles.
 Tout ça, en fait, grâce à la carte du bahut
 Dont les multiples plats lui avaient fort déplu.

Voilà ! En fait, c'est tout !

4 juin 2012

M.T.Leroy, C.Rosset, P.Teindas, R.Loubière, A.M.Marchay,
 P.Futersack, G.Teindas, A.Huré

Cartes postales anciennes, improvisation théâtrale, faire parler un personnage, décrire la carte, etc...

Guy Teindas

Au carrefour des chemins du Bout Guyou et du Hazay, deux chemins de terre marquant la fin du bourg avant de se perdre dans les bois de Jambville tout proches ,se trouve la ferme de la famille Porot. Devant l'entrée ouverte à tous vents, des voisins du quartier sont rassemblés autour d'un cabriolet à cheval qu'ils admirent. Il s'agit du dernier modèle fabriqué par l'entreprise Dumont de Montalet-le-bois, spécialiste de véhicules tractés par des animaux. Son propriétaire est le riche fermier du coin qui exploite la plupart des terres agricoles de la colline, les autres ayant cessé leur activité au début du siècle à la suite d'une grave crise économique. On le voit se pavaner devant sa dernière acquisition qui en jette plein la vue à tout le monde. Les autres ne disposent que de leur tombereau pour se déplacer dans les villages alentour. Ce n'est pas un mauvais bougre , ce père Guy et il est connu pour être un grand travailleur qui ne rechigne devant aucun effort et dont les journées de peine vont de l'aube

naissante à la nuit profonde. Son sens de l'humain le fait apprécier de ses voisins malgré sa richesse matérielle. Il a toujours eu beaucoup de chance dans les affaires, ce qui aurait pu générer des sentiments de jalousie chez ces mêmes voisins. Il n'en est rien car il est profondément honnête et plutôt de bon service ; personne ne peut se plaindre de son attitude devant les difficultés des autres.

Il fait partie de ces hommes généreux prêts à aider les gens en difficulté.

Son cabriolet est beau mais il est encore loin de la traction de Fittersack fabriquée par Citroën.

Marie-Thérèse Leroy

La photo bretonne

Ils sont plusieurs sur cette photo jaunie, aux rebords incertains, sûrement la famille d'Ernestine, devant la ferme des ses parents. D'ailleurs derrière se tient le père, magistral, la mère tête haute avec sa coiffe bretonne, ses 3 grands fils, ils sont beaux ! dommage qu'ils soient morts jeunes, l'un en mer par une nuit de tempête, les deux autres à la guerre 14/18. Ernestine tient sur ses genoux Adrien attifé d'une robe blanche, c'est le seul qui paraît à l'aise.

Ce qui frappe sur cette photo ce sont les vêtements. Etaient-ils faits à la maison ou le tailleur d'habits a-t-il été mis à contribution ? Que d'attention, que d'heures de travail pour se vêtir ainsi de la tête aux pieds ! La photo dit qu'il faisait frais, avec un peu de vent dans les longs cheveux d'Adrien. Il devait avoir 4 ans. Lilas n'était visiblement pas encore arrivée dans la famille. Elle s'appelait Lilas, la petite sœur d'Adrien car tout juste née, elle avait été trouvée devant la porte de l'église d'un village voisin du bord de mer par une villageoise qui portait du lilas blanc plein les bras, elle allait décorer l'église pour un mariage. Quelle ne fut pas la surprise de cette femme de découvrir un bébé bien emmitoufflé devant la porte.

C'était le 5ème enfant d'Ernestine, elle ne voulait pas l'abandonner, et s'est très vite ravisée après la découverte de Lilas. Courageusement Ernestine a ensuite élevé tous les enfants qui lui restaient avec l'aide de ses vieux parents. Toujours est-il qu'Ernestine sur la photo a encore fière allure, même si elle a perdu la taille de guêpe qu'elle affiche sur une autre photo, sa photo de mariage !

Aux obsèques de Lilas, à presque 100 ans, quelqu'un s'est hasardé : « ce qu'elle a pu souffrir tout de même ! », à la grande surprise de tous, car personne ne connaissait vraiment son histoire. Dans le village, au contraire, tous l'appelaient « la comtesse », peut être parce qu'elle se déplaçait en taxi et était toujours impeccablement habillée.

Oui, sur cette photo Lilas n'est pas là mais dans le regard déterminé d'Ernestine, on peut sentir qu'elle n'est pas loin... Quelle femme cette Ernestine pour son époque !

Alain Huré

T'as vu ça? Le premier prix, on a eu le premier prix! J'aurais pas cru ça, nom d'un p'tit bonhomme, ça fait des années qu'on le fait, ce char, à chaque fois, c'est Rueil qui gagne, tu penses, c'est chez eux qu'on donne le prix. Moi, je suis au premier plan, les mains sur les hanches, c'est moi qu'ai eu l'idée, cette année, les déguisements, alors tu penses que je suis pas peu fier, la petite devant, c'est la Mireille, j'ai bien l'impression que si j'insiste un peu, la soirée finira dans le grenier à foin, faut d'abord

qu'on passe récupérer notre argent chez l'actrice, au château, tu sais, la polonaise qui fait des films, elle s'est mariée l'an dernier à Seraincourt avec le prince Mdivani, tu parles d'un nom, elle est rien belle, elle aussi, mais il lui faut plus qu'un grenier à foin, j'ai l'impression. Sur la photo, on a l'air conquérant mais chez elle, on fera moins les fiers. Bon, j'arrête de t'écrire, faut qu'on y aille.

Minuit passé, je reprends la lettre, faut que je te raconte la suite. Bon, on passe chez la princesse, bon dieu qu'elle est jolie, elle nous sert à boire du champagne, on a fait drôlement gaffe de rien renverser, t'aurais vu les tapis... le Gustave, il était bien parti, le Gustave, c'est celui qu'est appuyé sur la roue, un rigolo mais il tient pas le vin, il a tout de suite envie de frapper alors, on l'a fait sortir vite fait sans que les châtelains ils le voient. Bon, ça, c'est fait, elle nous remet le prix, une enveloppe avec 500 francs, t'imagines, le pactole, on te la remercie poliment, on serre la main du maire qu'était là, ceux-là, ils sont jamais loin dès qu'y a des électeurs... et on se barre faire la bringue avec notre enveloppe, moi, je tenais la petite Mireille par la taille, c'était du tout cuit. On s'arrête au café, les deux tilleuls, tu sais, en face du prévent, il fait aussi tabac, les malades, ils ont de quoi se remplir les poumons de bon air sans filtre... on commence à prendre des apéritifs, des vrais, pas du rouge comme de tous les jours, des vins cuits, des anisades, il lui restait même un fond d'absinthe au bistrotier, j'en ai goûté, je préfère le 12 degrés... bref, c'est pour te dire qu'on était en train de se piquer la ruche et que, je sais pas qui c'est, l'andouille, le crétin des Alpes, le bougre de mes deux, il y en a un, celui qui tenait l'enveloppe par devers lui, v'là qu'il la pose sur la fenêtre ouverte... Je te raconte la suite? T'as compris, quand le gargotier nous pose la douloureuse sous le nez, t'aurais vu notre bobine, il a jamais voulu croire à l'histoire de l'enveloppe, il a fallu aller chercher nos vieux pour le régler, en plus, il nous a fait faire la plonge, résultat, la Mireille, elle s'est barrée avec un autre... L'année prochaine, ils la feront tout seuls leur cavalcade!

18 juin 2012

MT Leroy, R.Loubière, C.Rosset, E.Rondeau, A.Huré
Acrostiches

Régine Loubière

Gamine, j'aimais y aller avec pépé
Regarder les pêcheurs rentrer au port
Allions à la pointe du Roc
Nous revivions le débarquement
Vivement, je montais sur le canon
Iles Jersey et Guernesey
Lointaines et pourtant si prêts
La grisaille et le crachin
Essayaient de les cacher

Il y a

Il y a des coquelicots dans les champs

Il y a le cri des enfants dans la cour

Il y a le bruit du vent dans les tilleuls

Il y a l'atelier écriture un lundi sur deux

Il y a de la bière et des amuses bouches

Il y a Monsieur Le Maire reticent à rentrer

Il y a des spectateurs aujourd'hui pour nous déconcentrer

Il y a de la bière mais pas de p'tites pépés

Il y a le clocher pour l'heure nous rappeler
Il y a l'heure qui tourne, il faut se dépêcher
Il y a du bruit derrière, difficile de se concentrer.

Syllabe imposée

Dédé déambulait comme un débile dépit par le départ de la députée. Décidé à délirer pour déconner.

Il n'attendit pas le déjeuner. Déchiré par la déception du départ de la députée, il décampa accroché au décolleté qu'il décida de déchiqueter. Les délégués décontenancés, le firent décamper sans délibérer.

La pauvre députée décoiffée et désordonnée, pris le décapsuleur pour déboucher une 17 degrés.

Détrônée son départ fut déclenché.

Alain Huré

A... Alors, que dire sur soi?

L... Léger problème schizophrénique.

A... Autobiographie, elle serait mieux écrite par un autre.

I... Introspection malade, se pencher sur son passé fout le ver-tige. Peur du vide.

N... Non, finalement, trouvons un autre sujet...

P... Pays lointain soudain qui me devient si proche

O... Où le désir me frappe aussitôt qu'elle approche

L... Longtemps attendre celle qui deviendra ma mie

O... Obstiné, répéter kochana pour chérie

G... Guillerets au milieu de ce monde si gris

N... Nous étions la couleur, la passion et les ris

E... Et quarante après, Ewa et ce pays me hantent

Il y a autour de nous des bouteilles qui dansent

Il y a des sujets qui deviennent des objets

Il y a tant de bruit que mes pensées sont sourdes

Il y a dans le ciel des traces que les oiseaux rivalisent aux avions

Il y a le portrait d'un retraité qui me regarde

Il y a la nappe rouge qui se couvre de miettes

Il y a une mouche qui veut apprendre à lire et se pose sur nos écrits

Il y a tant de mots que l'écriture n'est qu'un choix où le plus dur est de partir.

La Syllabe imposée

Marcel, malabar malais mafioso maltraité marchait, malheureu-sement marié, marâtre maboule, madone malfaisante, malédic-tion mammaire. Ma manouche mange ma maison, maugrée t-il, marmonnant maladivement. Maman!

10 septembre 2012

Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Régine Loubière, Annie Maugard, Alain Huré

Est-il possible ? de Rainer Maria Rilke

Commencer par « est-il possible ? » et terminer par « oui, c'est possible »....

Alain Huré

1- Est-il possible de rester le doigt en l'air ,devant la page de l'ordinateur immaculée, sauf le sujet, en haut de cette page, sujet que Marie-Thérèse nous a donné, sujet qui nous nargue,

qui nous renvoie aux années d'école où on transpirait devant une rédaction, on voyait, comme ici, les autres écrire des pages entières en tirant la langue, la tête et les épaules penchées pour qu'on ne copie pas sur eux, est-il possible de retrouver cette sensation, ce frisson d'angoisse qui, maintenant, vous paraît char-mant parce qu'il procède de la nostalgie et qu'il y avait des dizaines d'années qu'on ne l'avait pas eu, ce frisson, est-il pos-sible finalement, qu'on ait plaisir à rechercher ces moments ter-ribles et qu'ils nous ravissent plus que tous les autres souvenirs? Oui, c'est possible.

Est-il possible que, quand vous choisissez une file, que ce soit au super marché ou dans une station-service ou sur une auto-route embouteillée, celle-ci, qui avançait normalement jusque-là, se bloque devant vous, un produit qui ne passe pas, on doit appeler un chef de service, une personne âgée qui a l'air d'avoir fait des courses en prévision de ses cinquante prochaines années et qui essaye de les faire tenir dans deux cabas ridicules, avec une lenteur de tortue anémique, et vous, qui êtes maintenant coincés derrière, vos malheureux trois achats sont déjà sur le tapis, pour les station-service et les autoroutes, il suffit de rem-placer la vieille par un camion, est-il possible que ce soit une malédiction, ces files ? Oui, c'est possible.

2- Est-il possible que, quand vous écoutez à la radio une émis-sion passionnante sur la théorie des quanta, la découverte de la Mongolie orientale ou, et ça, c'est encore pire, une histoire drôle qui a l'air irrésistible, est-il possible qu'au moment le plus cru-cial, celui ou, en quelques mots, on vous dévoile pourquoi, alors que le rayonnement émis par l'électron accéléré possède une fré-quence égale à la fréquence angulaire du mouvement et que l'électron tombant continûment sur le noyau, sa fréquence angu-laire augmente continûment, la lumière émise par une lampe spectrale à vapeur atomique présente un spectre de raies discret alors qu'on devrait observer un spectre continu, est-il possible qu'à ce moment-là, le téléphone sonne ou on frappe à la porte, pour nous vendre des panneaux solaires, assurances ou autres billevesées, et qu'on restera dans notre ignorance, le plus grave étant pour l'histoire drôle, on se dépêche de raccompagner l'im-portun ou de lui raccrocher au nez, on tend l'oreille et on entend « oui, c'est possible » et l'auditoire de s'esclaffer sans qu'on ne puisse jamais comprendre pourquoi ? Oui, c'est possible.

3- Est-il possible d'avoir un dessin d'actualité à faire, pour un journal paraissant le mercredi, vous devez le rendre le dimanche soir, vous avez une superbe idée, le sujet est fort et restera d'ac-tualité les trois prochains jours, vous la dessinez, vous l'envoyez par coursier au journal qui la met en page ? Est-il possible que, le mardi matin, vous voyez, dans Le Monde, le même dessin, la même idée dessinée par Plantu et qu'il est trop tard pour chan-ger quoi que ce soit, votre journal étant déjà imprimé? Est-il possible d'avoir l'air d'avoir plagié un concurrent célèbre ? Oui, c'est possible.

Régine Loubière

Est-il possible de penser qu'à l'aube d'un demi-siècle, on puisse changer de vie ? Oui, c'est possible.

Est-il possible de faire marche arrière quand une journée nous a déçue ? Non, ce n'est pas possible.

Est-il possible de faire réviser sa voiture chez le garagiste, sans

avoir l'air de se faire arnaquer ? Non, ce n'est pas possible

Est-il possible de faire croire qu'il ait pu marcher sur l'eau, transformer l'eau en vin, faire recouvrer la vue à un aveugle en y apposant les mains, qu'on peut porter un enfant sans qu'il ne se passe rien ? Oui, c'est possible

Est-il possible que Joseph ait pu avaler ça ? Oui, c'est possible

Est-il possible de changer de sujet d'écriture lorsque l'on n'est pas inspiré ? Non, ce n'est pas possible

Est-il possible que l'inspiration arrive avant la fin de l'exercice ? Oui, c'est possible

Est-il possible d'en avoir réellement la conviction ? Non, ce n'est pas possible

.....
.....
24 septembre 2012

Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Régine Loubière, Annie Maugard, Alain Huré, Eric Rondeau

.....
Trouver des adverbess...

.....
Alain Huré

Enfin. La rue sort du village, la maison où l'on va est presque au bout, avant les champs, à proximité du château d'eau bétonné. On marche un peu pour y arriver, la soirée est belle, on regarde les maisons, elles sont de plus en plus récentes, on a quitté les murs de pierre du village historique pour les pavillons quasi semblables des constructeurs franciliens sans goût. Quand, subitement, entre deux de ces pavillons, une petite maison détonne, presque un préfabriqué, petite, le toit à peu près plat, le jardin sans âme, l'herbe semble même plus grise que celle de ses voisins, un arbre maigrichon ose à peine lever ses branches malingres et un portail de bois qui demande déjà d'être repeint. Mais, près de la porte, elle aussi quelconque, le nom de la maison éclate, son fer forgé décollé du mur le crie au monde de ses lettres penchées, la première lettre en majuscules... un cri tragique lancé à la face du monde : **Enfin !**

Ailleurs. C'est toujours mieux, ça doit être la perspective qui fait cet effet-là, l'herbe y est plus verte. C'est là où se passent les choses les plus extraordinaires, plus l'ailleurs est loin, plus c'est dur de vérifier. C'est l'endroit de notre imaginaire où on se réfugie quand le réel devient pesant. C'est là où est l'absent. C'est là d'où viennent les autres avant qu'on n'apprenne le nom de leur ville ou de leur pays, ailleurs n'est pas sur mon GPS. C'est ici quand on y est plus. Ailleurs est partout.

Vraiment. On parle, on explique, arguments à l'appui, certain de la vérité de ses raisonnements mais on sent dans les yeux des autres le doute s'installer, ils vous échappent. Vraiment les remet dans l'écoute, on leur indique par là que l'on ne ment pas, vraiment insiste sur le vrai, l'authentique, il pose sur vos paroles le label de l'incontestable. Il faut le dire avant eux parce que, si l'un d'entre eux, sourire en coin, yeux brillants, vous le lance de façon interrogative : vraiment ?... c'est que vous les avez perdus, ils ne vous croient plus, les rattraper à votre cause relève de la

remontée de rivière en crue, vous êtes vraiment dans la panade.

.....
Marie-Thérèse Leroy

VOYAGE DANS LES ARCHIVES FAMILIALES

HIER, l'écriture était magnifiquement brodée : des majuscules à tous les noms communs, des majuscules extraordinaires, de vraies calligraphies.

AUJOURD'HUI, les sms sont expéditifs, les mots sont raccourcis, écrits phonétiquement pour aller plus vite, pour être le plus direct possible, les caractères sont minuscules et frisent la monotonie.

HIER, les actes notariaux parlaient de métiers tels que charon, cultivateur, instituteur primaire, cavalier, tailleur d'habits, meunier, employé en chemin de fer de ceinture, monteur de machines, marchand épiciers, bourrelier. Certains aussi étaient rentiers, vivant de leurs placements ou héritages.

AUJOURD'HUI, on parle de professions telles que professeur des écoles, secrétaire de direction, informaticien, ingénieur généraliste, assistante sociale, éducateur spécialisé, technicien de surface, directeur de supermarché.

HIER, les échangistes échangeaient des lots de terres « Les échangistes auront à compter de ce jour la pleine propriété possession et jouissance des immeubles par eux reçus en échange respectivement à la charge de les prendre en charge dans leur état actuel sans garantie de contenance, lors même que la différence excéderait un vingtième ».

AUJOURD'HUI, les échangistes ne sont que des libertins très controversés, surtout depuis une célèbre affaire de mœurs mettant en cause un célèbre politicien.

HIER, les enfants jouaient dans un film sans autorisation écrite des parents. Il suffisait que le cinéaste fasse irruption dans la classe en exigeant : « Il me faut une fillette et 5 garçons » et la fillette pouvait faire une bise à Monsieur le Curé pour un bonbon sans que celui-ci soit assigné au tribunal correctionnel (film l'Abbé Constantin)

AUJOURD'HUI, la protection de l'image de l'enfant est présente dans les milieux scolaires mais aussi dans tous les clubs sportifs, par crainte de l'exploitation des images par des pédophiles. Impossible de prendre des photos de groupe sans autorisation écrite des parents.

HIER, les journaux de village, les tracts associatifs étaient tirés à la ronéo à l'alcool.

AUJOURD'HUI, c'est l'imprimeur qui en fait son affaire, une fois la maquette mise au point par le rédacteur en chef stressé.

HIER, l'automne annonçait son arrivée avec les premières couleurs chatoyantes des érables.

AUJOURD'HUI, la tempête a déjà fait tomber des feuilles et des branches provoquant des coupures d'électricité mettant tout le quartier en émoi.

HIER, c'était avant, c'était automatiquement mieux avant il y a très longtemps ...

AUJOURD'HUI, c'est ici et maintenant avec toutes les incertitudes de demain et de l'avenir. C'est déjà demain.

.....
Eric Rondeau

"Tout de suite"

C'était lors de ces belles journées d'automne qui peuvent faire oublier que les beaux jours sont derrière nous et que le feu d'artifice du nouvel an est plus proche que celui du 14 juillet.

C'était en début d'après-midi, alors que le soleil, dont aucun nuage ne semblait vouloir contester le pouvoir pendant un bon moment, régnait haut dans le ciel.

C'était au cours d'une randonnée bien agréable avec une amie, sur l'un de ces chemins qui offre à tout instant au regard ces paysages étendus et minutieusement détaillés dont le Vexin a le secret.

C'était juste au moment où notre conservation venait de laisser place à une contemplation silencieuse de notre entourage.

Conscient que cette prolongation de l'été était la bienvenue et voulant partager le sentiment de plaisir qui en découlait je ne pus m'empêcher d'affirmer sans l'ombre d'un doute : "Nous avons vraiment de la chance car tout de suite il ne fait pas très beau".

Je vis instantanément un éclair de surprise traverser ma voisine, mais celui qui m'a atteint une seconde plus tard, lorsque la leur vive de son explication m'a traversé l'esprit, fut plus profond encore. Je me rendais compte soudain que cette expression "Tout de suite", que j'utilisais depuis des années et que je tenais, je l'ai appris juste après, de ma mère qui la tenait elle-même de mon grand-père, non seulement ne signifiait plus ce que j'y entendais, loin du petit nid douillet de ma jeunesse, mais exactement son contraire.

Régine Loubière

« Tu aurais pu profiter du sujet pour développer, il y avait matière », m'avez-vous dit, il y a deux semaines. Alors j'y vais. Cependant, j'ai eu du mal à démarrer, mais je me lance ; Mon stylo m'aidera-t-il, une fois parti ? L'arnaque chez le garagiste, en voilà un bon sujet. **Cependant**, que faire lorsqu'on n'y connaît rien en mécanique. Vous prenez rendez-vous pour changer un pneu crevé, cependant, dans votre for intérieur, quelque chose coince, vous ne savez pas quoi, mais vous sentez bien que vous ne passerez pas à la caisse pour une simple roue crevée.

Cependant, vous y allez quand même et décidez qu'aujourd'hui vous n'avez rien de spécial à faire. Alors, vous allez rester, et regarder le mécanicien œuvrer sur votre véhicule. Peut-être que, comme dans la pub, vous allez être reçue comme ce client important qui a droit au café pendant l'intervention, et là, on vous dira « Il n'y a pas de supplément ». Mais non. Déjà, vous ne patientez pas dans ce beau bureau vitré, mais dehors dans le froid et sans café. **Cependant**, vous gardez le sourire. Après tout, il ne vous a pas obligée à rester. Et là, ça tombe. « Madame, votre pneu avant gauche est usé de l'intérieur, on dirait que votre voiture tire à droite, quand vous roulez ». Vous sentez bien que ça ne va pas s'arrêter là. **Cependant**, placide et toujours souriante, vous écoutez. « Je vous propose de la changer et nous effectuerons le parallélisme pour vérifier ». A peine a-t-il ôté les deux roues du véhicule, qu'il passe dessous et commence à noter on ne sait quoi sur son carnet. **Cependant**, vous restez stoïque devant ce spectacle que vous n'aviez pas prévu. « Je vois que vos plaquettes ont besoin, elles aussi d'être changées, ce n'est pas très alarmant, mais **cependant**, il faudrait y songer sans trop tarder ». Très important, le « sans trop tarder », ça veut bien dire, ce que ça veut dire. Rien de tel pour vous culpabiliser. **Cependant**, je ne réponds rien et le laisse consulter à sa guise, les dessous de mon véhicule. Devant cette pauvre femme inculte que je suis devant les problèmes de mécanique, il se sent important ce jeune pubère tout fraîchement diplômé. Et il continue à me parler de vidange, du changement du filtre à air, filtre à pollen pour la clim, etc,... Mais je le laisse cependant. Je m'en amuse d'ailleurs et finis par me dire, que j'ai bien fait de rester.

Cependant, le temps tourne et il va bien falloir que je lui dise que ma visite concernait uniquement une roue crevée. Et que ma voiture est allée au garage il y a trois semaines pour la visite des 50 000.

8 octobre 2012

Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Annie Maugard, Alain Huré, Eric Rondeau, Patrick Futersack, Dominique Pelegrin

Andrea Zanzotto, italien, poète, la polenta...

Ecrire à propos de la nourriture...

Alain Huré

Je me suis jeté sur le canapé de toile rouge sombre, aussitôt rejoint par le chien, à cette époque, un caniche fou qu'on avait récupéré dans la rue. Je n'avais surtout aucune envie de le caresser, tout entier tourné vers mon estomac qui hurlait sa faim. Je venais de terminer mes devoirs, la lumière déclinait à l'extérieur, la petite ville allumait ses réverbères, j'avais faim ! Ma mère était dans la grande cuisine, j'entendais remuer les ustensiles, les assiettes, les casseroles, chacun de ces bruits pénétrait en moi comme un instrument de torture. Et le pire était encore à venir, j'entendais les pas de mon père dans l'escalier du château. Il revenait de la cuisine de cette maison de retraite de Villers-Cotterêts où il était chef, il nous rapportait toujours quelque chose, souvent des morceaux de gibier qu'un automobiliste avait renversé dans la forêt de Retz, d'énormes entrecôtes persillées que son fournisseur lui avait donné, des tranches de pâtés délicieux, le bruit de chacun de ses pas dans l'escalier me faisait saliver et serrer les poings de rage. Papa entra avec une cassolette qui emplissait aussitôt l'air de la senteur grasse du confit de canard rissole avec des pommes de terre. Je me cachais la tête dans un coussin, c'était trop dur, je ne tiendrai pas ! Ma sœur, Maïté, sourire ironique aux lèvres, entra dans le séjour avec des assiettes à la main. Cette garce, qui ne mettait jamais le couvert en temps normal, se réfugiant dans sa chambre pour y écouter ses disques, me narguait en ne posant ostensiblement que trois assiettes, ma place restant vierge.

-Ça va ? ricana t-elle.

-Gnnnnnn... grimaçai-je.

Je n'avais pas, comme elle, l'avantage d'avoir une chambre à moi, je devais attendre le soir pour ouvrir le canapé et y faire mon lit, j'étais donc coincé dans le séjour, condamné à les regarder manger devant moi... et, en plus, un soir de confit !

Papa s'installa sans rien me dire, il me comprenait, lui, les mots ne serviraient à rien, il le savait. Il s'assit en me tournant le dos pour ne pas me provoquer inutilement. Brave homme qui se servait maintenant un verre de vin pour mieux préparer le gosier au canard. Maïté s'assit à son tour, prit du pain qu'elle grignota en faisant le maximum de bruit. Je cherchais à rassembler en moi les forces qui me permettraient de résister à l'envie que j'avais de l'étrangler, je pris sur la commode un livre au hasard que je fis semblant de lire, les mots bougeaient devant mes yeux affamés comme des fumées montées de la casserole.

Maman entra alors et le pire commença. Le plat fumant posé sur la table était beau, grandiose, ruisselant de graisse de canard, frissonnant encore de la chaleur du four. Je rentrai mes ongles dans ma paume pour ne pas hurler ou, pire, me précipiter sur la table pour y arracher une cuisse délicieuse. La suite fut trop dure pour que je la raconte, mon estomac faisait des nœuds, eux se

bâfraient sans vergogne.

Toute la nuit, je ne pus dormir, je me retournais nerveusement sur mon lit, revoyant le plat, essayant de recréer dans mon esprit le goût du confit, gémissant de faim dans cette pièce où l'odeur fantomatique du plat traînait encore dans l'air.

Au matin, à jeun comme jamais je ne l'avais été, je dus avaler cette horreur de mixture qui devait me débarrasser de ce ver solitaire qui partageait mes repas et qui, j'en suis sûr, avait dû souffrir le même martyr que moi pendant cette soirée.

Patrick Futtersack

Ce jour-là, sur sa terrasse en bord de mer, il avait décidé de nous offrir "une partie de fruits de mer" comme il aimait le dire, huîtres, crevettes et coquillages, en bref de la bonne humeur garantie sur fond d'air salé, aux chants des mouettes et cormorans.

Tout en devisant sur le temps, le bon temps, l'ancien temps, et tant et tant de sujets anodins divers et variés, on installait religieusement la table accessoirisée de multiples outils de torture, piques, curettes, fourchettes biscornues et autres casse-noix et outillages divers, laissant préjuger d'une très proche activité intense et studieuse, adoucie cependant d'un étal de pains beurrés, citrons et vinaigre à l'échalote.

Ambiance active et conviviale, accompagnée d'échanges de vues sur les actualités, le voisinage, le paysage, les oiseaux et leur ramage, les bateaux et leur voilage.

Ainsi donc arriva sur la table une montagne de mollusques et crustacés de toutes sortes dominés par d'énormes araignées bien roses aux grandes pattes provocantes, lesquelles allaient inévitablement générer un silence religieux entre les convives qui ne pensaient plus désormais qu'à se ruer sur ces impressionnants phénomènes de la mer, non sans s'être préalablement dûment saisis des armes contondantes mises à leur disposition.

Et crac, des pattes arrachées! Et crocs, des bruits sinistres de solides molaires s'activant à détruire nerveusement avec hargne et délectation ces appendices fort goûteux! Et zip, et zap, va et vient des curettes jusqu'au fin fond du fond pour ne rien laisser perdre du moindre morceau de chair! Et destruction à pleines mains du corps de ce fruit encore tiède pour y pénétrer goulûment avec fourchettes et couteaux en tous genres! Et Glurp, et Chlurp, et Pschitt, comme désormais seuls sujets de conversation, lampées, aspirations, déglutitions, respirations, troublés seulement par le bruit de fond des vagues fouettant la plage qui nous faisait face.

Tout en me régaland, je regardais mon hôte en face de moi, mais qui ne me voyait même plus tant il était affairé à casser, curer, aspirer, gratter, dépicher, dépiauter, nettoyer sa victime, relevant à peine la tête pour s'essuyer rapidement les lèvres avant de replonger et de recommencer son œuvre anthropophage, jusqu'à achèvement total, sans perdre de temps, ni surtout la moindre miette (ce qui eut été gaspillage blasphématoire).

Je m'arrêtais de martyriser mon pauvre cadavre pour me reposer un peu, m'essuyais les mains, puis bu un petit coup de vin blanc en pensant au triste spectacle que pouvait offrir cette scène violente où chacun excellait à s'énervier jusqu'au bout du bout du dernier morceau de chair, massacre minutieux et silencieux.

En réalité, n'étions-nous pas des charognards, dans notre genre?

Eric Rondeau

Sandwich nature

La réussite de notre première expérience nous avait tout naturellement conduits à la renouveler dès le lendemain.

Juste avant de partir pour l'école, j'avais vérifié que le morceau de pain que j'avais ouvert par le côté puis tartiné de beurre sur les deux faces pendant le petit déjeuner était toujours dans ma poche. Il avait fallu que j'attende que personne ne me regarde dans la cuisine pour l'envelopper à la va-vite dans mon mouchoir et cela n'avait pas été chose facile, mais il était bien là.

Dès que j'ai pu discerner le visage de Julien, j'ai su que lui aussi avait réussi son coup. Tout en descendant le long du mur des scouts, nous avons commencé à cueillir quelques mûres bien noires, sélectionnant les plus grosses qui étaient à notre portée. Nous les posions alors une par une dans notre futur sandwich que nous refermions ensuite et que nous pressions bien fort. A la vue de ce que nous savions être très sucré et qui était maintenant bien étalé sur le beurre, nos papilles s'éveillaient. Comme la veille, nous avons eu du mal à trouver des fraises des bois bien rouges, mais rien qu'en les cherchant, leur goût nous venait à la bouche. Mais notre salive en formation devait tourner au moins sept fois dans notre bouche avant de pouvoir opérer car il n'était pas question de croquer notre œuvre avant sa constitution complète. Arrivés au niveau du gros noyer, nous étions fins prêts lorsque de petites baies orange ont attiré notre regard. Elles étaient si mignonnes, on aurait dit de minuscules mandarines. Un regard l'un vers l'autre suffit pour nous convaincre d'ajouter quelques-unes de ces graines à notre festin.

Vint alors le moment tant attendu, celui de la dégustation, juste devant la grille de l'église, comme la veille.

Quelle merveille! Rien à voir avec les confitures et autres pâtes à tartiner de l'épicerie du coin! Que du naturel! Et en plus c'était nous qui avions cueilli les fruits nous-mêmes dans la nature.

Le jus des mûres mêlé au beurre était délicieux. Venaient ensuite les saveurs plus discrètes mais aussi plus complexes des fraises. Puis à nouveau le goût de la mûre. Puis une petite boule qui se mit à craquer sous ma plus belle molaire.

Julien et moi avons craché exactement au même moment tout ce que nous avions dans la bouche. Nous avions beau créer de la salive en urgence pour expulser les dernières molécules infâmes, rien n'y faisait.

Ceci dit cela ne nous a pas empêchés de faire de nouvelles expériences les jours suivants, dont certaines ont largement compensé nos échecs.

Dominique Pelegrin

....C'était comme un jeu. Des amants, des enfants, enfouis dans un monde imaginaire où ils auraient tout, le lit carré comme une île, les draps colorés comme une fantaisie ou un jeu avec le soleil et la chaleur, la plage sur le plancher, la forêt vierge dans le cagibi qui servait de salle de bain. Durant ces quelques jours où nous sommes restés serrés l'un contre l'autre dans cet appartement, nous avons mangé des choses que les enfants mangent, en riant la bouche pleine, en se léchant les doigts : des pâtes à cinq heures du matin, des croissants à midi. On se partageait des tartines de pain noir avec de la confiture de framboise. Tout était bon, dans ce lit où nous étions pressés, passés, serrés l'un contre l'autre malgré la chaleur la poussière et le bruit, on était enfouis dans ce plaisir, rester allongés l'un contre l'autre, toutes trajectoires suspendues, sauf celles qui apparaissaient quand on se racontait des histoires.

Les murs blancs un peu sales, les dessins punaisés et des listes

de choses à faire, les jouets d'enfants oubliés dans les coins équilibraient une sorte de cage où nous étions parfaitement libres. On allait à la cuisine chercher des fruits, des salades, le genre de chose que mangent des amoureux très intimes et presque revenus à l'innocence sans mémoire du jardin premier, on avait besoin de se mettre un peu de vert en bouche pour souligner la jeunesse des baisers. On sortait furtivement pour aller au marché ou ne sortait pas, on ne faisait pas de sport, on ne travaillait plus, on se lavait dans ma salle de bains réduite à un lavabo et une douche étroite, et nos corps brillaient de toute leur beauté.

Mon amant était nourricier et je n'avais besoin de rien.

Nos mouvements se faisaient de plus en plus économes comme si au lieu d'être des amoureux l'été en plein Paris, dans un appartement poussiéreux et bruyant, nous étions des cosmonautes isolés dans une capsule minuscule mais avec beaucoup de vide autour et le projet d'arriver quelque part. Je ne savais pas quelle était la nature du projet, les étoiles tremblaient, les planètes étaient loin, j'acceptais que cet appart soit devenu inter-sidéral.

.....
.....
Atelier du 22 octobre 2012

Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Régine Loubière, Annie Maugard, Alain Huré, Patrick Futersack.

.....
Les surréalistes, le cadavre exquis...

.....
Régine Loubière

Un écran de globules bleus pétrole passe du flou au net.

Alain vient d'allumer son ordinateur portable. Nous sommes tous installés autour de cette table qui nous réunit chaque quinzaine. Ce soir le couple Teindas est absent, nous avons d'ailleurs reçu un e-mail, nous prévenant qu'ils ne pourraient être présents. Telle ne fut pas ma stupeur en apercevant Guy repartant à l'heure où nous devions arriver. Je l'embrasse, fais le tour de son véhicule pour faire la bise à Paulette. Oh ! Stupéfaction ! Un homme que je ne connais pas est assis à sa place. Avec un large sourire, qui ne trompe personne, il me sert à la cantonade : « Et non ! Ce n'est pas Paulette ! »

La réaction de Guy en dit long. Mais, où est Paulette ?

Je monte en direction de la salle, suivis de Annie et Christiane. Eric manque à l'appel lui aussi, pourtant, il devait être là, avec un sujet, en plus ! Alain s'empresse de nous dire qu'il a peut-être loupé la navette. Bien étrange tout ça. Guy, toujours accompagné de sa moitié, en est séparé, Eric est resté dans l'espace. De toute façon, il a toujours l'air dans les nuages, alors un peu plus haut ou un peu plus bas. Ça ne change rien à l'affaire.

Mais où est Paulette ?

Mais bon sang ! Anne-Marie n'est pas là, elle non plus. Je ne l'ai pas revue depuis début septembre, au moment où elle devait quitter la France pour le transsibérien. Son escapade en Chine l'aurait-elle emmenée jusque sur la grande muraille de Chine, où un régiment de Huns, envahissant l'édifice, l'aurait kidnappée ? Bien étrange tout ça. Le maire est là, je l'ai entendu de son bureau en arrivant. Ce soir, Guy aussi je l'ai vu, mais pas de femme !

Eric est en retard ? Tu parles ! Lui par contre, on l'a revu depuis la reprise. Serait-il parti avec l'Autrichien Baumgarther dans sa capsule ?.. Mais on ne l'a pas vu sauter. Et puis, la capsule était vide quand ils l'ont récupérée. Toutes ces absences sont bien

étranges.

Mais où est Paulette ?

Alain tapote sur son clavier, l'air de rien. Avec toutes ces histoires abracadabrantesques qu'il nous pond dans ces romans ou lors des ateliers, il aurait passé le cap que ça ne m'étonnerait pas. La fiction se serait-elle mélangée à la réalité ? Non ce n'est pas possible, pas lui. Quoi que. Dans « La route fleurie » tout n'était pas fiction, mais bien réel. C'est lui qui me l'a dit. Qu'y a-t-il de si surprenant ? Tout est possible. Il connaissait les dates de départ et de retour d'Anne-Marie, le circuit avec les sites qu'elle devait visiter. C'était facile de demander à Eric de mettre à sa disposition une navette. D'aller rencontrer les mongols pour mettre en place le kidnapping et revenir comme si de rien n'était. Profitant de l'exploit de Baumgarther, une capsule de plus ou de moins dans l'espace... Inaperçu, je vous dis. Comme une lettre à la poste. Mais Eric a des remords, c'est pour ça qu'il n'est pas là. Oh mon dieu ! Mais non, Alain a bien dit en arrivant « il a loupé la navette ». Lui aussi, il l'a éliminé, trop gênant. Ma pauvre Régine, arrête de lire les romans d'Alain, ça ne te réussit pas. Tu deviens aussi loufoque que lui.

Tout de même !

Mais où est Paulette ?

.....
Patrick Futersack

" Lorsqu'il voulut reprendre sa voiture, il constata qu'un camion stationné en double file l'empêchait de se dégager " (selon San Antonio)".

Sans même attendre, et déjà dans un état réflexe d'exaspération épidermique, il se dirigea d'un pas décidé vers cet intrus sans gêne, dans la ferme intention non dissimulée de le déloger au plus rapide de sa position autoritaire et insolente.

Camion blanc, sans porte à l'arrière, sans fenêtre sur les côtés. C'est quoi ? c'est qui ? - et en double file en plus comme s'il n'avait pas pu, tout simplement, aller se garer un peu plus loin à cinquante mètres, à gauche, sans gêner personne, ...et surtout pas lui, d'abord !

Et en plus, sans vergogne, juste devant une banque où la place de stationnement réservée à cette dernière était, à son tour, squattée par un énorme 4x4 affublé d'une carte GIG.

De mieux en mieux tout ça : Déloger ce 4x4 impudent, pour ensuite déloger ce camion : Missions multiples et pas évidentes, mal envisagées par lui qui était si pressé d'aller rejoindre des amis au restaurant du port.

A l'approche de ce véhicule massif, il aperçoit des meurtrières derrière lesquelles s'agitaient visiblement des regards inquisiteurs, attentifs, alors que deux personnages armés jusqu'aux dents (qui ne se voyaient pas derrière leur cagoule), habillés d'uniformes rembourrés bleu nuit, bottinés jusqu'aux mollets, montaient une garde fébrile devant la porte de l'établissement bancaire, en scrutant les abords à cent quatre-vingt degrés.

Surpris de ces découvertes, il fit un quart de tour sur sa gauche, suffisamment pour lire "transport de fonds" sur la porte avant du véhicule, suivi immédiatement d'un autre quart de tour à gauche encore, bref accomplissant un demi-tour complet en finale, pour s'en retourner à sa voiture, tout en baissant du nez pour n'avoir pas pour exercer son habileté à libérer les lieux.

Résigné de force devant cet insupportable état de fait, quelque peu dépité, il rejoignit sa place au volant, alluma la radio pour patienter impatiemment en somnolant, lorsqu'une ombre importante arriva sur sa gauche, lentement, sûrement, réduisant la lumière du jour et l'obligeant à tourner la tête vers l'extérieur

pour s'apercevoir qu'il s'agissait d'un énorme camion citerne marqué "Fuel Service" qui s'avavançait au pas, jusqu'à aller se caler juste derrière le véhicule blanc de transport de fonds.

Au bout de trois minutes, les transporteurs démarrèrent enfin, libérant la voie, oui mais au seul profit du camion citerne qui s'arrêta à son tour devant la banque afin d'assurer le remplissage de la citerne de celle-ci !

Il n'en croyait pas ses yeux, respira fort, tapotait nerveusement ses doigts sur le tableau de bord, respira fort de nouveau en serrant les dents et les lèvres, haussant les sourcils, soufflant, maugréant pour qui ne pouvait pas l'entendre et, n'en pouvant plus, se décida à téléphoner à ses amis qui devaient l'attendre encore à table.

"Allo ? Marc ? Oui , c'est moi , et bien voilà..." et ainsi de suite. "Commencez sans moi, je pense que j'arriverai pour le dessert. Oui, Oui,...bien sûr, je viens ...euh...tout de suite.....mais à pied".

Alain Huré

-D'abord je ne m'appelle pas Cécile, dit Cécile. Je n'ai pas l'habitude de m'appeler, les autres s'en chargent. Alors, ne commencez pas, avec vos questions !

-Mademoiselle Humbert, vous êtes devant nous pour répondre de faits graves, ne jouez pas avec mes nerfs !

-Oh, dites, je ne sais même pas comment on y joue, avec des nerfs, alors, faut pas m'accuser... ou alors, vous m'apprenez d'abord la règle du jeu.

-Nom de Dieu, Cécile, je vais craquer !

-Ah ! Et, si vous craquez, vous pensez que je pourrai réparer les morceaux ? Ou est-ce que je devrai appeler vos collègues ? Non, parce que moi, les puzzles, j'ai jamais su les réussir quand ils avaient plus de trois pièces... alors, faut me promettre de craquer en trois morceaux, pas plus.

-Du calme, Robert, du calme... Reprenons, mademoiselle Humbert, Cécile, où étiez-vous dans la soirée du 22 octobre 2012 ?

-J'ai droit à combien de réponses ? Je peux faire appel à un ami ? C'est dur, votre jeu !

-Ce n'est pas un jeu, c'est une enquête ! Un atelier d'écriture en entier qui disparaît, ce n'est pas un jeu !

-Et qu'est-ce que je viens faire dans cette disparition ? Je n'ai pas disparu, moi ! J'ai vu disparaître un lapin, un soir, avec un magicien, mais c'était pas le 22 octobre, le lundi, c'est pas le jour du lapin, le lundi, c'est ravioli.

-Je vais te le dire, Cécile, le rapport... les six membres de l'atelier, ils planchaient tous sur des textes où tu figurais...

-Six membres ? Des bras ou des jambes ? Sûrement des bras, si c'est un atelier d'écriture, les jambes, c'est pour ceux qui écrivent comme des pieds... C'est de moins en moins clair, votre histoire !

-Et le cadavre exquis, vous l'avez caché où, ce cadavre ?

-Jamais ! Je ne dénoncerai jamais l'endroit où un cadavre se cache, c'est à vous de le trouver, celle-là, au moins, je la connais, la règle du jeu de cache-cache...

-Et l'Angle Mort, ça ne vous dit rien, peut-être ?

-J'ai connu un angle droit qui était finalement très obtus, c'est pas lui, peut-être ? Parce que lui, il vivait avec une bissectrice, j'ai toujours trouvé ça pervers, d'être bissectrice. Pas vous ?

-La vie sexuelle des angles n'a rien à faire ici, mademoiselle Cécile ! L'Angle Mort, c'est un roman, écrit au Mercure de France...

-Ah, au mercure, vous êtes sûr ? A l'encre, c'est quand même beaucoup plus lisible et moins dangereux pour la santé, non ?

-Revenons à nos moutons et à ce roman où vous figurez...

-Ca veut dire que j'y mets ma figure, c'est ça ? Mais qu'est-ce qu'un mouton vient faire ici ? C'est pas le Petit Prince, quand même, parce que, moi, je sais pas les dessiner, les moutons...

-Vous y êtes comme héroïne, dans l'Angle Mort ? vous ne vous rappelez pas ?

-Jamais, jamais je n'ai été une héroïne ! J'ai déjà été cannabis, cocaïne ou amphétamine, mais jamais héroïne. Vous êtes stupéfiant, comme enquêteur !

-Bon, avec vos réponses alambiquées, vous avez réussi... pour en revenir à la disparition de cet atelier d'écriture, voilà, c'est presque fait, quand vous aurez fini de lire, ils seront tous partis...

-Même pas vrai, ils vont réapparaître le 5 novembre !

Atelier du 5 novembre 2012

Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Régine Loubière, Alain Huré, Eric Rondeau, Guy Teindas, Paulette Teindas, Anne-Marie Marchay

Avec les 8 mots négatifs : Noir, Tombe, Taupe, Mélancolie, Sinistre, Cadavre, Crime et Autopsie, faire un texte gai.

Anne-Marie Marchay

Il était une fois une petite brune qui n'avait jamais connu le bonheur, car c'était un être fragile comme une tortue sans carapace et que tout le monde exploitait. Comme elle avait gardé un cœur d'enfant, elle ne fut pas surprise lorsqu'un jour se présenta à elle une bonne fée sous les traits d'une taupe.

- Voilà, je suis ta marraine et j'ai été envoyée pour t'aider. Tu es trop gentille et naïve et tout le monde profite de toi, donc maintenant, je vais essayer de te transformer en parfaite égoïste et t'aider à être heureuse.

- Mais si tu es vraiment une fée, où est donc ta baguette, marraine ?

- Ma baguette est enfouie au fond de toi, elle s'activera si tu suis mes conseils.

-Oui, marraine je t'écoute et je ferai ce que tu me demanderas.

- D'abord, enlève ces oripeaux mais avant va faire les boutiques et cherche ce qui est dans l'air du temps. Puis tu passeras chez un bon coiffeur et tu verras, en te regardant, que tu es déjà une autre personne.

La petite brune obtempéra et de retour chez elle se précipita devant le morceau de glace qu'elle détenait, sans constater grand changement.

-Taupe, ma bonne marraine, cela ne suffit pas à changer ma vie, s'écria-t-elle !

La taupe la regarda d'un air goguenard et lui déclara :

-Oui, pour l'extérieur cela va mieux mais la conquête de l'égoïsme intégral demande autre chose que des efforts vestimentaires ! Maintenant réfléchis à ce que tu désires le plus au monde !

-Heu, eh bien je voudrais oublier tous ces gens qui m'exploitent et être seule ! Enfin, non, plutôt avoir une famille à moi, un mari et des enfants. Je souhaiterais un homme, grand, blond avec des yeux verts et surtout qu'il s'intéresse à moi et m'aime plus que tout !

-Alors, sors de chez toi, rencontre des gens et peut être le trou-

veras tu !

-Mais où irais- je puisque je ne connais personne ?

-Va dans une agence de voyage, pars pour un pays exotique et tu verras bien.

-Viendras-tu avec moi ?

-Oui, bien sûr, je veux être là si tu découvres la perle rare que tu convoites.

Alors, elle fit tout ce que lui avait suggéré la taupe et revint de Jamaïque mariée à un beau rasta, qui n'avait pas les yeux verts, ni des dreadlocks blonds mais qui souhaitait avoir un visa et la battait entre deux visites à la préfecture.

N'en pouvant plus, tous les jours, elle appelait sa marraine :

-Taupe, tu m'avais promis de veiller sur moi, vois où j'en suis maintenant, j'ai trouvé un homme qui m'exploite et me martyrise et je me retrouve à la case départ !

Mais personne ne répondait et en soupirant, elle retournait à son état de Cendrillon.

Quelques semaines plus tard, elle eut un appel des douanes, lui demandant de venir chercher un colis. Intriguée, elle se précipita à Roissy où on lui remit après avoir rempli des tonnes de formulaires divers, une cage dans laquelle était une taupe. Elle s'en saisit et devant l'air ébahi des douaniers, elle commença à l'injurier. Lorsqu'elles eurent quitter l'aéroport, la taupe qui faisait la morte, ouvrit enfin les yeux et lui dit :

-Je te rappelle que tu n'as pas eu le droit de m'emmener en Jamaïque, pays anglo-saxon, qui n'admet pas les animaux et que tu as été contrainte de me laisser à l'aéroport où je t'attends depuis.

-Mais je croyais que tu étais une fée et que, comme Joséphine ange gardien, tu pouvais en claquant des doigts te déplacer comme tu voulais !

- Mais non, tu regardes trop la télévision, cela ne marche pas comme cela et puisque j'ai échoué dans ma mission, je m'en vais maintenant et retourne dans mes galeries que je n'aurais jamais dues quitter, avant que ton rasta de mari ne me tue à coup de bêche .

Et elle disparut de la cage, laissant la petite brune abasourdie et en larmes.

Alain Huré

A la troisième taupe, c'est le cadavre de la bouteille qui tombe sur les cubes de glace, un véritable ice-crime. J'appellerai l'assureur plus tard pour déclarer ce sinistre. Je suis complètement noir, j'attrape alors mon autopsie musicale pour jouer la belle chanson de Léo Ferré, Mélancolie.

Jean Echenoz, décrire une scène avec un lutin sur l'épaule...

Julien enlaça la blonde, son parfum entêtant l'enveloppant et les isolant des autres danseurs. Il pencha lentement la tête pour l'embrasser dans le cou, soufflant délicatement sur ses mèches légères afin de dégager la peau douce et frémissante de la fille. -Qu'est-ce que t'attends pour lui rouler un patin tout de suite ? Tu perds du temps, espèce de con.

Julien sursauta, il l'avait oublié, celle-là. Une bonne conscience, tu parles, il s'était fait rouler. Après avoir fait un max de conneries, la jeunesse, vous savez, il avait voulu se racheter une bonne conscience... mais le vendeur, dans cette banlieue pourrie, l'avait roulé, ce succédané était plus proche de l'état libidinal de la conscience, totalement pas refoulé, plutôt défoulé... et, une fois qu'on l'avait, pas question de s'en débarasser, elle vous pourrissait la vie à l'envie. Elle apparaissait à

Julien sous la forme d'une coccinelle, elle avait lu Gotlib, qui se posait ou voletait devant lui et lui parlait avec une voix de rogomme.

La fille ne comprit pas pourquoi ce type, qui lui plaisait, s'était mis à faire des gestes désordonnés, la décoiffant sauvagement. C'était un slow langoureux, pourtant. Elle le regarda, il se reprit et lui sourit.

-Viens, on va sortir.

Elle sourit à son tour. Ils quittèrent la salle discrètement, il claqua la porte-fenêtre au nez de sa créature de malheur même si il savait que ça ne servait à rien. D'ailleurs, elle était là, dans la pénombre, se posant sur son nez.

-Ca y est, elle est à point, tu vas te la faire... ouah, t'as vu ses nichons.

Julien essaya de se fermer les oreilles mais bernique, une conscience, ça ne se ferme pas comme une radio, Julien serra la fille contre lui et lui susurra des mots doux où il était question de clair de lune, d'amour et de beauté...

-Putain, quel con, vas-y, attaque, nom de Dieu.

Sur le banc, il soupira longuement. La fille leva la tête et, subitement, d'un coup de revers de main, elle écrasa l'insecte sur le mur. Elle se rapprocha de Julien, posant ses lèvres contre les siennes.

-Ah, elle commençait à me faire chier, cette bestiole. Bon, alors, tu me déshabilles, oui ou non ?

Eric Rondeau

C'était pas le chat

Tu tombes bien, l'autopsie du cadavre a parlé, ce n'est pas ton chat que j'ai tué ! Tirer sur une taupe dans le noir avec un canon scié c'était pas gagné ! De sinistre mémoire je n'ai jamais vu un bout de bidoche pareil ! Mais arrête de chialer, toi et ta mélancolie, c'est pas un crime tout de même !

Dialogue avec sa conscience

Comment ça j'ai trop bu ?

Chicxulub fait un bond en arrière sur la table pour éviter la main de Raoul

Ce dernier, emporté par son mouvement, se rattrape de justesse au lampadaire

-Comment ça j'ai trop bu ? J'fais c'que j'veux !

-T'as trop bu j'te dis, tu vas encore être malade

-Et d'où tu sors encore ? J'en ai marre d'te voir à chaque fois que j'picole !

Chicxulub se cache derrière le grille-pain, seule sa tête est désormais visible

-J'suis ta conscience, faut bien que j'fasse mon boulot

-Tu m'fatigues ! Et avec tes grosses pantoufles et ton bonnet vert t'as l'air malin !

-C'est pas sympa d'se moquer, tu sais bien qu'c'est l'uniforme officiel

-Et ton pif, t'as vu ton pif ? Même pas rouge !

Chicxulub sort de sa cachette d'un air décidé

-Tu l'auras voulu ! C'est parti...

Chicxulub prend place fièrement au centre du repose-plats et commence à gesticuler

-Non, pitié, pas la danse des cadavres de bouteilles !

-Trop tard, t'avais qu'à réfléchir avant...

Raoul, toujours accroché au lampadaire, commence à vaciller

-Arrête de bouger, tu vas m'faire dégueuler !

-C'est fait pour. Tiens maintenant un peu de french cancan...

Chicxulub fait virevolter ses pantoufles en l'air en chantant "de

l' Offenbach" à tue-tête

-Sale nain ! En aparté : J'me sens vraiment pas bien...

Chicxulub, qui s'est arrêté de danser, se tient face à Raoul les mains sur les hanches

-Alors t'es sûr que t'as pas trop bu ?

-Toujours en aparté : J'sais pas c'que j'ai, y'a tout qui tourne...

-Ah on fait moins l'malin ! Maintenant un petit coup de der-viche...

-Aussitôt dit, aussitôt fait, Chicxulub se met à tourner comme une toupie

-Raoul, plié en deux, pendu au lampadaire, se retourne vers le fond de la pièce

-Hou là là ! J'irais bien aux toilettes...

Extrait du roman "Chicxulub versus dinosaures"

..... **Paulette Teindas**

Pourquoi était-elle verte?

La dame en noir retournait la taupe dans tous les sens, l'air mélancolique.

Ses petits yeux ronds et noirs (ceux de la taupe et non pas ceux de la dame en rouge) semblaient fixer la dame qui se demandait: pourquoi est-elle verte???

De la moisissure ou l'auteur du crime l'aurait-il peinte en vert, dans quel but ?

Pour ne pas la confondre avec les fraises des bois, lui murmurait à l'oreille une petite voix insolente;

Il nous faut en avoir le cœur net, dit-elle d'une manière solennelle : demandons une autopsie...

Alors elle empoigna le cadavre par la queue le montra à ces messieurs qui d'un air sinistre lui dirent : avant de la mettre dans la tombe, trempez-la dans l'eau, trempez-la dans l'huile etc.,etc.

..... **Patrick Futersack**

1er Sujet : TAUPE-là mon Gars ! ça TOMBE bien pour moi ce sujet qui consiste à essayer de chasser cette SINISTRE soi-disant MELANCOLIE factice qui est générée à la longue par la multiplication de tous ces films NOIRS, plein de CRIMES, de CADAVRES et d'AUTOPSIES, de tous ces films de sang qui ont poussé à créer des écrans...plasma !

2ème Sujet : Sur cette route de campagne à travers champs, personne à l'horizon, elle conduisait alerte et dynamique, allant bon train, le rétroviseur central rabaissé vers ses longs cheveux blonds bien laqués qu'elle surveillait attentivement, recalant telle ou telle mèche indisciplinée, de temps en temps, mèches rebelles soumises aux courants d'air dûs aux vitres abaissées.

Panneaux 30, limitations 50, ? 30 Quoi ? 50 Quoi encore ? Elle continuait allègrement, lorsqu'un ange électronique salvateur venu d'en haut survint pour la rappeler à l'ordre et l'incliner à plus d'attention, à ralentir, à abandonner les désordres de sa coiffure.

Oui : C'était son Guide Pour la Suivre, la sécuriser, la sauver, son GPS quoi, son ange gardien permanent, parlant, persiflant, qui s'imposait sans cesse pour casser le ronron lancinant de la voiture et ramener sa conductrice à meilleure conduite, sa bonne fée, sa bonne conscience en quelque sorte.

Arrivée à une croisée de chemins, elle se trouva un peu perdue, lorsque cet ange gardien électronique se mit à tempêter énergiquement et ordonna : "Faites demi-tour dès que possible". Troublée, impressionnée, découragée, désabusée, déstabilisée, elle finit par s'exécuter et retourna tristement chez elle pour faire

un bécot à son mari Gilbert, en pensant : " La solitude, ça n'existe pas ".

..... **Régine Loubière**

En ce beau matin d'Automne, Monsieur Taupe arriva sur son lieu de travail en sifflotant.

Cela lui arrivait très souvent, ce grand fan des premiers jours de Joe Dassin avait dans sa discographie, tous les titres de ce dernier, même les moins connus. Ce matin, l'air qui lui collait aux lèvres, était « Si tu t'appelles mélancolie. Ce n'était pas la plus gaie, mais pas non plus la plus sinistre. En poussant la lourde porte noire, il se prit les pieds dans le tapis et s'affala de tout son long aux pieds de la jeune réceptionniste qui venait de la déverrouiller. Il se releva tant bien que mal aidé de la jeune fille. La remercia et se dirigea vers la chambre froide. Son collègue était déjà là, et commençait l'autopsie du dernier arrivé. « Ah ! Tu tombes bien » dit-il. Un cadavre fraîchement rentré ce matin. Un accident ? Un crime ?

Il s'agit d'écrire un texte, une scène incluant un petit personnage, tel Gimini Cricket.

Monsieur Bono était allongé sur le sofa, un verre de raki posé sur le guéridon tout près de l'assiette où gisaient les restes de gâteau que lui avait porté sa petite femme de ménage. Celle-ci lui avait été recommandée par son amie et voisine Anne-Marie. Il aimait après son travail, se passer un disque de Joe Dassin, toute sa vie remontait à la surface et pendant cette petite heure de relaxation, une toute petite voix, La Voix, se posait sur l'abat-jour et lui faisait l'inventaire de sa discographie : « Voyons Monsieur Bono, depuis que votre bande s'est dispersée, on vous appelle mélancolie. Pourtant, on croyait que le bonheur était de retour depuis le jour où votre regard s'était plongé dans les yeux d'Emilie. A partir de ce moment, vous n'avez cessé de lui acheter chaque matin des petits pains en chocolat. Tous les dimanches, lors de vos promenades, vous alliez siffler sur la colline, et les passants au loin, d'un signe de la main criaient « salut les amoureux ! » Plus tard, accompagnés de vos 4 bambins, c'était « tiens ! v'là la bande à Joe » ou bien « tagada tagada, voilà les Daltons ! ». Dans le jardin, vous jouiez aux cow-boys. C'était l'été indien. Allez, monsieur Bono, terminez votre petit verre. Bonne soirée. A demain.

..... **Guy Teindas**

Quelle joie ! je n'ai plus de taupes dans mon jardin .. Ah ces sinistres animaux noirs qui m'ont fait passer des nuits agitées, sont enfin tombés dans mon nouveau piège (il s'agit de la huitième technique expérimentée).

Je suis très heureux bien que ma belle-mère exprime de la mélancolie pour la pauvre bête dont je viens de lui présenter le cadavre. Mais c'est un crime , s'exclame-t-elle ! ; De quoi est-elle morte ?

Avant de creuser sa tombe, je ferai faire une autopsie, belle Maman

Non tu ne peux pas t'approcher de cet homme accoudé au bar. Certes, il est beau mec, il a de l'allure, il est très bien habillé, à la dernière mode s'il vous plaît. Mais attention, il n'est pas de première jeunesse et il pourrait presque être ton père. Arrête de le regarder avec tant d'insistance, il y a bien d'autres gens à observer dans cette discothèque ; Par exemple, ce couple de jeunes qui danse dans un rythme effréné. Ils sont vraiment

heureux d'être ensemble... et ceux-là qui se font la grimace, n'ont-ils pas l'air ridicules.

Mais je te répète qu'il faut orienter ton regard dans une autre direction que vers ce bellâtre. Il va finir par te remarquer et il viendra te draguer.

Tu auras bonne mine si cela t'arrive car dans le fond de toi-même tu as envie qu'il s'approche de toi.

Allez commande donc un autre verre, boire te changera les idées.

Zut, il s'approche de toi ; il a vu dans tes yeux l'intérêt que tu lui portes ; c'est malin ! Maintenant, je ne peux plus rien faire pour toi. Advienne que pourra...

«Bonsoir, jolie blonde ! Puis-je t'offrir un verre ou on monte tout de suite. »

Atelier du 19 novembre 2012

Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Alain Huré, Guy Teindas, Paulette Teindas, Anne-Marie Marchay, Annie Maugard, Régine Loubière, Patrick Futersack, Rozenn Lefort, Eric Rondeau...

Merci de Daniel Pennac

Guy Teindas

C'est le jour du « merci ». Mais je commence à y voir plus clair tout en recherchant des exemples contraires à l'explication professorale d'une amie :

Merci de, si c'est suivi d'un verbe.

Merci pour, si c'est suivi d'un mot.

En m'interrogeant sur cette nuance de la langue française, j'étais loin d'imaginer que le « merci » serait le sujet de notre atelier d'écriture.

Quelle belle habitude que de remercier même pour un détail. N'est-il pas préférable de dire un merci systématiquement, plutôt que de se forcer à le dire quand on ne peut pas faire autrement.

Heureux ceux qu'on a obligé à dire « merci » pour un tout petit rien, ils sauront s'abstenir de le dire, pour exprimer leur désapprobation.

Merci de dire merci comme habitude

Merci pour votre habitude de dire Merci.

Régine Loubière

Merci, Marie-Thérèse pour le sujet. Merci de quoi ? Merci pourquoi ?

MERCI Comme :

Manque d'inspiration !

Envie de passer à autre chose

Remercier Daniel Pennac ?

Continuer d'écrire pour ne rien dire ?

Inspiration perdue, quand tu nous tiens !

Merci. Ce mot magique qui manque souvent aux enfants. S'il te plaît, bonjour, au revoir, bonne journée, Merci.

Qu'est-ce-qu'on dit ? J'ai pas entendu ! Combien de fois vais-je te le dire ? On doit dire Merci ! Mais, mère, si je vous l'ai dit.

Pourtant, lors de grandes engueulades, on entend dire aussi « Je ne vous dis pas merci ! », Donc ? Vous me dites quoi alors ? Si ce n'est pas merci . Un autre mot commençant par la même let-

tre, celui que l'on doit à ce cher Cambronne. Bon ! Ce n'est pas le tout, il faut y aller, alors comme disent les Jeun's maintenant: Cimer Albert !

Alain Huré

Merci. Pardon. On est à la merci quand on demande le pardon. On demandait merci quand on était à genoux, que l'autre vous dominait et était prêt à vous enfermer, torturer, tracter. Quel jour, à quelle heure, ce mot a subitement changé de sens, quel est le soldat, le bourreau devant qui l'homme tremblant, préférerait ce merci qui sauverait sa vie s'il était pris en compte, quel est ce soldat qui lui a répondu ce jour-là : Il n'y a pas de quoi. L'autre, à quatre pattes, n'a pas dû comprendre, qu'est-ce qu'il veut dire ? Il me tue, oui ou non ? Depuis, quand on vous tient la porte, merci, on devrait penser à ce soudard qui, contre toute attente, changea du tout au tout le sens du mot. De quel droit ? En plus, il a dû s'expliquer, devant les autres, il s'est pris pour un intellectuel, ce ruffian... « Oui, j'ai inventé un nouveau sens, je vous laisse l'utiliser, vous verrez, c'est pratique, on vous offre un verre de vin, hop, vous dites merci. Ça manquait, non ? Et, pour les droits d'auteur ? »

Paulette Teindas

Merci peut faire crime ou écimer ou que sais-je encore mais la réalité est le nombre incalculable de fois où l'on dit merci ; il est même des gens qui sont à la merci d'un merci.

Pourquoi dit-on merci? Gracias, danke, chi-chi ; on le dit sans réfléchir, c'est instinctif mais au contraire, ne pas dire merci volontairement est une autre démarche, donc on ne dit rien.

On devrait pouvoir dire (comme au temps jadis : Monsieur, je ne vous salue pas) :

Monsieur, je ne vous remercie pas, car le cadeau que vous m'avez offert pour Noël était nul à mourir.

Qui, franchement, aujourd'hui oserait s'aventurer dans une telle démarche?

Eric Rondeau

En 5 on a beau te retourner dans tous les sens, si tu n'es pas toi-même tu n'es que crime.

En 3 tu n'es qu'un pauvre mec, une mer démontée, au mieux une mie de pain. Pas de quoi pousser le dernier cri.

Mais en 4 quel pantin ! Quel kaléidoscope ! On admire ta cime, tu fleures bon la cire, on se mire en toi, tout n'est plus que rime...

Tu t'appelles Rémi ? Tu n'as pourtant pas l'accent !

Moi, c'est Eric.

Patrick Futersack

Superbe ce texte de Daniel PENNAC, plein de vérités et d'humour, et merci à Alain de nous l'avoir si bien interprété, au point où l'on n'ose même plus le remercier d'avoir lu cet extrait de "Merci", si sympathique.

En revanche, je ne remercie pas Marie-Thérèse de nous laisser si peu de temps pour travailler sur le mot "Merci", un sujet un peu étroit, il faut bien le dire, même si le mot "Merci" c'est rond, quoiqu'on puisse en penser.

Et puis, aussi merci pour leur devoir de vacances, à Eric qui nous a séduit avec son beau voyage sur la Bernon, sous les étoiles, à cheval sur son piano, et aussi merci à Régine, merci à

Alain, merci encore à Marie-Thérèse pour leur beau texte touristique, respectivement en Bretagne, à Cracovie, en Normandie. Et aussi merci encore à Guy et Paulette pour le thèse très intimiste, silencieuse et discrète, introvertie ou timide peut-être, sur les bienfaits du silence : Grand merci à eux.

Merci à la Mairie pour son accueil,

Merci à Alain pour ses recueils.

Merci enfin à ceux qui m'ont déjà remercié et qui me pardonneront d'avoir oublié de les remercier de leurs remerciements.

19 h 55 mn : Merci au temps qui passe, enfin, et Merci encore à Anne-Marie qui vient de sonner la fin de la récréation, de sa si belle voix caractéristique de stentor.

Atelier du 3 décembre 2012

Christiane Rosset, Alain Huré, Guy Teindas, Paulette Teindas, Anne-Marie Marchay, Annie Maugard, Rozenn Lefort

Acronymes

Dominique Pélegrin

1er épisode

Roger Smirtom ne s'occupait pas des poubelles dans sa commune. C'est son père qui avait inventé ces modes de gestion des ordures générales ménagères, autrement appelées OGM. Roger était bien l'héritier de son père, il avait un sens du collectif qui faisait merveille, mais il ne travaillait pas dans la commune. Roger Smirtom se levait tous les soirs comme tout le monde pour aller travailler, il engueulait au passage sa femme et ses enfants qui avaient tendance à trainasser devant la télé alors qu'il était largement le temps pour eux de diner.... Après quelques kilomètres en voiture dans les bois sur une petite route généralement LRD, luisante rapide et dangereuse, surtout à l'automne quand les feuilles mortes s'empilaient dans les virages, et se melaient à la bouse de cerfs et de licornes, nombreuses dans la région, Roger arrivait sur son lieu de travail. Il était 19h 30, dans une demi heure, il prendrait son service.

Son lieu de travail se voyait de loin, c'était toujours émouvant, mais émouvant n'est pas exactement le mot, j'ai mis ça parce que je suis un peu pressée, en fait c'était surtout embêtant. Depuis la semaine dernière. Il y avait un problème. Et un gros. L'indice GALPT (Glycémie A La Perspective de Travailler) de Roger partait dans les hauteurs. Pour se rassurer, il donna une petite claque à son GPS placé à coté de son volant. Comme tout le monde, Roger Smirtom était en fait amoureux de son GPS, à qui il avait donné une voix féminine particulièrement CC (calinecochonne) mais il avait renoncé depuis quelque temps dans le cadre d'un sevrage salvateur à mettre son GPS (gestation personnelle des situations) pour faire ces 17 kilomètres dans la forêt de Rambouillet, les mêmes kilomètres, hélas, tous les matins, les mêmes vraiment, à part les saisons rien ne changeait, c'était une routine un peu effrayante.

Surtout avec ce qui se passait, maintenant.

Arriver en vue de L'hôpital de Bry Le Conte était toujours impressionnant. Les bâtiments en L se détachaient sur le plateau nu au sortir des bois, on ne voyait que ça, et les petites maisons annexes, demeures de divers serfs (j'ai bien dit serfs, mais là je parle FO Féodalité ordinaire) attachés au service de l'hôpital, paraissaient écrasées par la masse des huit étages, sur trois ailes, mille sept cent lits, deux cent CHQ (chirurgiens de haute qualité) six cent trente sept infirmières DE (dindes expertes), c'est

moi qui dis ça. Roger a essayé une fois ce genre de plaisanterie, qui lui a valu huit jours d'arrêt de travail, et une cérémonie de RPHN (Remise en Place de l'Humilité Naturelle) autrement dit une présentation officielle d'excuses qu'il avait trouvé carrément humiliante. De toutes façons avec ce qui se passait maintenant, de nuit, dans l'hôpital, il était clair que la grande époque des salles de garde et de leurs LPLP (lourdes plaisanteries long playing) était révolue. C'est aussi ce que pensaient les huit cent quatre vingt sept aides soignantes en poste, dont trois avaient disparu en une seule semaine.

Roger Smirtom était cadre infirmier de nuit.

Il était 19h52 quand il entra dans le bâtiment central où se trouvaient les vestiaires, les pointeuses et les réserves d'alcool pour tenir. Roger tenait l'aile Ouest, chaque nuit, jusqu'à 8h le lendemain. Il salua sa collègue Jeanne Meredith qui tenait la nuit l'aile Est. Elle avait déjà enfilé sa blouse et consultait les TC (transmissions ciblées) laissées par le responsable du jour.

Des nouvelles ? demanda Jeanne

C'était pure courtoisie. L'aile Est était intacte, pour le moment. RAS (non pas Rien A Signaler, mais Réussir A Sourire), comme disait sa collègue quand ils se retrouvaient à la pause de minuit vingt puis à celle de 4h 30. Les trois disparitions d'aides soignantes, que le PD Personnel Dirigeant de l'hosto avait réussi à cacher pour l'instant s'étaient toutes produites dans l'aile Ouest. Roger Smirtom avait mauvaise mine. Trois aides soignantes volatilisées en une semaine. Elles n'avaient pas reparu chez elles. Leurs enfants étaient déjà à la DAS (direction de l'abnégation scolaire). Avec ses collègues du PD et l'inspecteur Zavatta, de la célèbre famille du cirque mais qui avait refusé les déterminismes familiaux, Roger savait ce que ces trois femmes avaient en commun. Sauf que ça ne les avançait pas beaucoup. Elles étaient fortes (taille 50 minimum). Elles étaient entrées dans la chambre 1204 du premier étage de l'angle G du secteur Trois de l'aile Ouest consacrée à la CROUS (chirurgie réparatrice des risques oubliés et usures sociales). Dans la chambre 1204, il n'y avait ordinairement personne, pas de malade dange eux, pas de serial killer s'étant fait refaire un visage différent pour continuer à perpétrer ses crimes. C'était une chambre d'angle, assez grande, et les PD avaient décidé un mois plus tôt d'y entreposer une machine PSG (pré souricière groupée) qui permettrait de se débarrasser de tous les rats MRG (mangeurs de restes grossiers) et UMP (j'ai oublié à quoi correspond ce sigle mais Roger lui le sait il faut que je lui demande, je crois que ce sont des rats mangeurs de personnel).

Aïe ! des rats mangeurs de personnel !

Avant d'accuser la machine d'avoir escamoté, digéré peut-être les trois aides soignantes bien en chair, il fallait peut être voir du côté des rats, pensa soudain Roger (lui et moi, on a des FIL ensemble, (Filières d'Information Louable). Descendre dans les sous-sols de l'aile Ouest, affronter les PAT (portes à tambour) et les VRP, les Verrouillages Risqués des Portes et enquêter là, dans cet univers de tuyaux chauds, d'arrivées d'azote et de mercure au chrome, oui, il fallait de toute urgence prendre contact avec les rats UMP, ça y est, je me souviens du sigle: Unis pour Manger le Personnel.

Bon sang, pensa Roger. Il était courageux. Il avait beaucoup de travail. Il convoqua deux infirmiers, Blaise et Tanguy, et deux infirmières, Annabelle et Rosita, en charge du premier et du deuxième étage, donc les plus près du sous-sol en terme fonctionnel. Il les arma.

Et ainsi, tous à la file, ils descendirent dans les sous sol de l'hôpital (AS, autrement dit, A Suivre). Comme il me reste quelques minutes je peux noter ce qui se passera.

Deuxième épisode

C'était un paysage assez terrible, ces sous sols de l'hôpital, on n'a plus l'habitude des canalisations dégorgeant des liquides noirs et des égouts à ciel ouvert dont le jus est plus épais qu'une soupe de serfs, (je parle toujours des SF, serfs féodaux, bien sûr). Roger faisait marcher ses infirmiers-infirmières devant, comme des couples en maraude, l'air de rien. Il leur avait demandé de se tenir par la main et de dissimuler leurs pistolets à seringues hypodermiques. C'était glissant. Ils n'avaient pas exactement l'équipement mais gardaient leur sang-froid jusqu'au moment où ils entendirent un mot de passe modulé façon ancienne :

-Holà, compagnons de la M, je veux dire de la Marjolaine, qui c'est qui passe par ici ?

- C'est la garde montante, répliqua Annabelle, elle avait été formée par les PD au flux RSS (Réparties Sans Sanies)

- Que venez vous faire ici ?

Ils étaient à un barrage de rats. En s'approchant, on voyait bien qu'il serait impossible d'aller plus loin. Ils étaient nombreux, et munis de dents aiguisées.

- Nous voulons parler aux représentants syndicaux du MDR. Le MDR, vous n'êtes pas sans savoir que c'est le Monde Des Rats.

-Lesquels ? Les MRG ou les UMP ?

Roger et les autres voyaient bien qu'ils ne s'en sortiraient pas comme ça, il fallait agir vite tant que la situation restait presque calme.

-Nous voulons voir L'Instance Suprême de la Faune, l'ISF, présente en ces souterrains depuis la construction de l'hôpital au beau milieu de cette plaine céréalière et animalière.

-Nous voulons une approche globale du sujet, insista Tanguy.

Lui aussi avait été formé au DS, c'était un mode de déplacement mental périmé, mais le Dialogue Social continuait avec tout ce que l'hôpital comptait comme faune. Ça pouvait marcher. Récemment il y avait eu des réunions avec le FN, représentant la Faune Normale. C'est à dire surtout les sangliers. A l'automne, ceux-ci avaient tendance à attaquer les plates-bandes juste devant la cantine et l'entrée centrale de l'hôpital, ce qui ressemblait beaucoup à une manoeuvre d'intimidation des personnels. Ça compliquait énormément le travail des équipes de nuit. Les sangliers labouraient tout et faisaient peur aux infirmières et infirmiers, déjà pas si nombreux dans les étages la nuit. Quant aux malades, c'était pire. Un patient arrivé en urgence et en ambulance (autrement dit un PAEUEA) la semaine dernière en avait eu un AVC, rien qu'à l'idée d'arriver de nuit dans un hôpital où le personnel est constitué d'une horde de sangliers qui l'attendaient sur le parking. Le représentant de la Faune arriva. Comme on pouvait s'y attendre, c'était un cafard. Le syndicat majoritaire dans la plupart des hôpitaux est la CGT, (Cafard Génome du Travailleur). Roger me demande de préciser qu'en réalité le sigle signifie Cafard Généreux et Travailleur. Merci.

A son habitude, Roger fut bref et direct

- Avez vous un rapport avec la chambre 1204 ?

Le cafard prit l'air chagrin.

- Vous parlez de la chambre 1204 du premier étage de l'angle G du secteur Trois de l'aile Ouest consacrée à la CROUS (chirurgie réparatrice des risques oubliés et usures sociales) ?

- Oui.

- Ma réponse sera dépourvue de tout affect, dit le Cafard : c'est non. Nous orientons notre action dans certains secteurs précis. Surtout la branche rat du syndicat. Puis je formuler une plainte

au passage ? En tant que PD ou proche des PD qui vous dirigent, vous ne devez pas laisser les sangliers prendre le pouvoir la nuit dans l'espace de l'hôpital, c'est mauvais pour la réputation

- Je transmettrai votre remarque aux PD de jour, dit Roger Smirtom.

Les infirmiers et infirmières, Tanguy et Blaise, Rosita et Annabelle, approuvèrent.

-Donc nous allons reprendre l'enquête à zéro, dit Annabelle qui avait suivi des formations pour ne jamais lâcher la SFR (service de filiation des responsabilités).

- Rendez vous au prochain comité HCTH (comité d'hygiène et de sécurité) fit Roger en direction du cafard qui avait déjà tourné le dos.

-Il faut retourner dans la chambre 1204, dit Blaise, qu'en pensez vous, Roger ?

Soudain Rosita eut une idée

I-l faut biper Gik.

Bien sur dit Roger, vexé de ne pas avoir pris cette précaution élémentaire. Gik était un sacré bipède qu'il fallait souvent biper. Il vivait pratiquement dans l'hôpital où il s'occupait de la maintenance des machines qu'il avait lui même créées le plus souvent depuis son clavier. En réalité il s'appelait Patrick Gik, c'était un Geek mais là c'est une coïncidence. Il était l'inventeur de la fameuse machine PSG (pré souricière groupée) entreposée en chambre 1204. C'est avec lui qu'il fallait reprendre la question : qu'est-il arrivé à nos trois aide-soignantes, Imelda Machado, Patricia Cornet et Séverine Belong (elle avait un mari vietnamien). Patrick Geek arriva en même temps qu'eux devant l'entrée du couloir. Patrick était un très très beau mec.

Désolée, je sais que mon insistance sur ce point - un point en plus étranger à toute progression du récit et donc qui ne devrait pas avoir sa place ici- mon insistance, donc, déplaît énormément à Roger Smirtom qui, on l'aura compris, tient énormément à son statut de héros principal de cette histoire. Mais bon, on a beau être écrivain, on n'en est pas moins femme et je précise donc que la beauté de Patrick Geek était totale. Foutu comme un billet de mille dollars, tout en muscles. Comme il fabriquait ces machines pour l'hôpital, des lasers, des appareils radiologiques, des roulettes pour les dentistes, il lui arrivait bien sûr de faire un peu de perruque. Il avait donc créé des appareils à muscu, RSA, (pour Renforcement Subtil des Abdominaux) et RMI (Rénovation Minceur Intense) sans parler des AVC (Auto Valorisation Chimérique). Non seulement Patrick ressemblait à un play mais à un BOY (Beau, Organisé Ylang ylangisé... de fait il était parfumé à l'Ylang ylang, personne n'est parfait). A force de faire des essais de roulette auto-administrée, il avait une dentition magnifique -à mon avis, comme d'ailleurs à celui de Roger, c'était presque trop- Ses lèvres légèrement retravaillées au LSD (laser spéculatif desiderata) étaient proprement merveilleuses.

Note pour les lecteurs : le mot desiderata désigne l'ensemble des désirs et émotions sexuelles suscitées chez les femmes (de préférence hétéros) par un personnage de la trempe de Patrick Geek.

En fait, tous arrivèrent en même temps dans le couloir du secteur Trois de l'aile Ouest où se trouvait la chambre 1204. Roger Smirtom et ses accortes et acolytes, Jean Bernard Zavatta, issu à la fois d'une grande famille du cirque et du grand commissariat de La Ferté sous Roskoff.

Moi, l'écrivain, j'entre avec eux dans la chambre et si vous croyez que je sais d'avance ce qu'ils vont y trouver, eh bien vous vous trompez. Ils ont peur, moi aussi. La pièce est plongée dans le noir, avec de petits clignotis clignotas ici et là, et un doux

ronronnement...

Personnellement, en tant qu'écrivaine, mes sens sont plus giratoires et capables d'anticipation que chez les autres. Je décide immédiatement qu'il y a quelque chose de repus. Oui, de repus. REPUS.... Et là, si vous m'en croyez c'est pas une de vos stupides acronymes

... dans ce ronronnement de la machine

- je suis d'accord avec vous, Dominique, dit Roger Smirtom, mais si vous continuez à me voler la vedette, je me retire de cette histoire, qui est d'abord la vôtre, vous savez. Vous vous êtes imposée alors que je partais travailler tranquillement à 19h et quelque, comme tous les soirs. Vous avez tout fait dévier. Mettre des bouses de cervidés sous les pneus de ma voiture ! j'ai trouvé ça de mauvais gout. Vous êtes pire que la Elisabeth Castillo de l'écrivain sud américain Coetze dont j'ai oublié le prénom. Elle vient se mêler de tout, de la vie de ses personnages c'est....

- Pardon, SD, sincèrement désolée, dis je.

- Faut quand même qu'on avance dans cette enquête dit Jean-Bernard Zavatta qui était un type plutôt silencieux (en plus son père et sa mère étaient des clowns tristes, ça l'avait beaucoup marqué) et qui cherchait depuis cinq minutes comment allumer la lumière dans cette pièce.

- On ne va quand même pas rater la pause de minuit vingt parce que vous vous embrouillez avec l'écrivain, dit Annabelle, vertement.

- L'écrivaine, corrigea Tanguy.

- Oh, fit Annabelle méprisante (et c'est pour ça que je n'ai pas développé le personnage tant que ça, faut bien que je MVDF (que je Me Venge Des Fois) Ces gens là, les écrivains, n'ont pas plus de sang que les machines. Et nous avons sur les bras une histoire qui fut peut être sanglante même si pour le moment la disparition des trois aides-soignantes ressemble plutôt à une évaporation.

- Bon sang, fit Patrick Geek ! une évaporation ! C'est.. affreux. C'est... impossible ! il faut que j'interroge la machine. Il se tenait aux coté de la machine qui me sembla être encore plus grosse, je veux dire qui sembla à Roger être encore plus grosse que la dernière fois qu'il...

- Rétablissez immédiatement vos circuits grammaticaux, me dit Roger, furieux, sinon, sans blague, je me barre. C'est moi le personnage, pas vous.

Patrick Geek caressait une AMAP de la machine (n'aimant pas me faire engueuler par mes personnage j'ai oublié ce que ça veut dire ce sigle, mais ça ressemblait à une mandibule). A ce moment, Rosita poussa un grand cri, elle avait compris, et Zavatta s'écria

- Patrick Geek vous êtes en état d'arrestation. Vous nous avez menti. J'ai consulté les plans sur internet toute la nuit dernière. Cette machine n'est pas ce que vous dites, ce n'est pas une PSG (présouricière groupée).

- Il faut interroger la machine, dit Roger, tandis que Zavatta passait les menottes à Patrick.

- A quoi sert cette machine? Répondez, fit Zavatta, bien dans son rôle, je me demande si je n'aurais pas dû lui donner la vedette un peu plus tôt dans l'histoire, rien que pour faire bisquer Roger. Il m'a agacée. En tant qu'écrivain, j'étais tentée moi aussi de me retirer de l'histoire. J'aimais bien Roger, pourtant, je voulais le laisser vivre, c'était un assez bon héros sorti de mon BP, bas-tringue personnel. Mais si je ne suis plus là pour raconter.... Comment feront Roger et ses infirmiers, sans parler de Jean-Bernard, pour obtenir une augmentation quand ils auraient finalement résolu cette terrible affaire ? Je le leur rappelai, il y avait eu mort de femmes dans cette histoire et si ce n'est pas tout à fait

mort d'homme, ce n'est pas non plus franchement négligeable. Ce que tous approuvèrent.

Donc là, on a 9500 signes de plus mais pas la résolution, et comme il est 15h 57 toujours en ce mardi 4 décembre 2012 je vais prendre 30 minutes de plus pour finir cette terrifiante aventure.

A cette minute, ils sont tous face à la machine qui n'a pas l'air de vouloir se laisser interroger, dans la chambre 1204 du premier étage de l'angle G du secteur Trois de l'aile Ouest consacrée à la CROUS (chirurgie réparatrice des risques oubliés et usures sociales).

L'indice GALPT (Glycémie A La Perspective de Travailler) de Roger part dans des hauteurs insoupçonnées.

- RAS, Réussir à sourire, dit Annabelle, encourageante.

Ce fut Patrick Geek qui parla.

- Cette évaporation, mon Dieu, c'est ça. je ne m'évaderai pas, dit-il, détachez moi que je vous montre quelque chose.

Jean Bernard Zavatta le démenotte. Les quatre infirmiers et infirmières sont postés devant la seule issue et la fenêtre, tenant leurs fusils à seringues hypodermiques braquées sur lui.

Patrick le Geek passe derrière la machine.

- Attention, il va s'évaporer, crie Zavatta, qui fait son boulot le mieux possible dans cette chambre 1204 et en pleine nuit.

- Mais non, fait la voix de Patrick. Je voulais vous montrer ça. Je comprends tout maintenant.

Il ramène sur le devant de la scène deux fémurs KS (King Size) totalement dépourvus de tout reste de chair, et tout le monde dans la chambre 1204 se souvient que Imelda Machado, Patricia Cornet et Séverine Belong (elle avait un mari viet) étaient des femmes sympathiques, certes mais très enveloppées.

Les pauvres.

Patrick Geek se met à pleurer et tend les mains vers Zavatta pour qu'il le RDVS (Remenotte Durement Voire Sadiquement)

- Tout est de ma faute !

Voyant que les quatre infirmiers, le policier, le cadre infirmier et l'écrivaine attendent une explication, il sèche ses larmes et se redresse, après de longs sanglots qui expriment bien son désarroi.

- Cette machine n'est pas une machine PSG (pré souricière groupée) qui permettrait de se débarrasser de tous les rats MRG (mangeurs de restes grossiers) et UMP (universels mangeurs de personnel !), c'est une PMU.

- Une PMU ! font les autres, effarés.

- J'en ai entendu parler mais il paraît que ce n'est pas encore au point, s'exclament Rosita, Tanguy et Zavatta.

- Je suis l'inventeur, avec mon GIEC (groupe d'inventeurs excités mais charismatiques), poursuit Patrick Geek qui retient péniblement ses larmes. On en a placé quelques unes pour les ester. Le projet est presque au point. Vous savez quelle évolution ce sera. Oui, tout le monde attend ça. Incroyable ! Une PMU je parie que les autres, quand ils sauront ça, seront fous !

- Ces aides soignantes sont entrées trop vite, elles ont été mangées par la machine. Je n'avais pas eu le temps de la régler.

Patrick tend de nouveau ses mains à Zavatta qui le démenotta. Il prit une clé à molette et tourna quelques boulons sur le corps de la machine. Puis il appuya sur quelques boutons et la machine dit

- Merci Patrick, je crois que je suis OK.

- Open to Kill? pensa Roger, tandis que Patrick tendait de nouveau ses bras à Zavatta pour qu'il le RDVS (Remenotte Durement Voire Sadiquement).

- Prête à remplir mon office de PMU, à soigner le monde entier, d'un murmure. Dit la machine, d'une voix compétente.

Les autres tournaient autour de la machine, d'abord avec méfiance, puis avec délices. Cette machine... c'était l'avenir. Une PMU, Pré murmure universel.

Le rêve des médecins des infirmiers, des malades

Une PMU qui murmurerait à l'oreille des patients, et ils seraient guéris, aussitôt, quel que soient leurs maux. Ce murmure soignant avait demandé des dizaines d'années d'études, enfin, il était au point. Une nouvelle médecine allait commencer.

- Victoire, dit Roger Smirtom. Et il commença à organiser les plannings pour le lendemain, avec les quatre infirmiers, tandis que Zavatta emmenait Patrick Geek.

Dehors, au delà du plateau que surplombe l'hôpital de Bry Le Conte, avec ses deux cent chirurgiens de haute qualité, ses infirmières DE, ses trois mille malades presque tous endormis, les petites routes sont LRD, luisantes, rapides et dangereuses, surtout à l'automne quand les feuilles mortes s'empilent dans les virages, et se mêlent à la bouse de cerfs et de licornes, nombreuses dans la région,

Il était minuit dix, dans dix minutes, enfin, la pause de minuit vingt.

Il est aussi 15h49 pour l'écrivain, à qui il reste juste le temps de rendre un dernier hommage aux aides soignantes, Imelda, Patricia et Séverine. Toutes trois, des BEPC: bien en pulpe et en chair. Elles ont donné leur corps à la science.

REP. Qu'elles reposent en paix

Paulette Teindas

Quand nous arrivons à l'AE (atelier écriture), nous ouvrons tous nos cahiers et nous écoutons M-T qui nous lit la PDT (proposition de texte).

Tous les MDAE (membres de l'AE) se regardent et un RH (regard hébété) s'affiche sur nos visages.

Pour moi en tous cas qui ne sort pas de l'ENA, je me sens tout de suite HC (hors concours).

Le GPS (Patrick and Guy society) propose un JB pour s'inspirer et les autres MDAE (se référer au début du texte) disent OK.

L'alcool aidant, nous pondons des OGM (oeuvres généralement marrantes) puis chacun lit son texte CGT (c'est généralement travaillé); certaines fois, ce sont de PS (phrases sensées), d'autres textes sont des TGV (très grande vivacité), d'autres des FMI (formes magnifiques d'imagination).

L'essentiel est que nous passions des moments TVA (très vive animation) avec des ABS (amis bien sympas)...

Alain Huré

Au coin de ma rue, il est là, toujours là, assis par terre, avec, autour de lui, un attirail disparate de choses récupérées, de cartons usagés, de bouteilles vides. Quand on passait, avant, il vous demandait, avec une voix de rogomme, une pièce pour manger, on n'était pas dupe, on savait que c'était pour la boire mais on donnait, il faisait partie du paysage de la rue, c'était notre clochard. J'suis clodo, c'est ma destinée, le rouge est ma couleur, le camembert mon inaccessible étoile. On l'écoutait un peu, on lui filait des clopes, merci mon brave, qu'il disait.

C'était avant.

Maintenant, il est devenu Sdf, il touche le Rmi. C'est un autre homme. Il ne sait pas ce que veulent dire ces acronymes mais il en est fier, c'est comme un diplôme qu'on lui aurait donné. Il ne

mendie plus, ce serait déchoir de sa condition, il pose à ses pieds une boîte avec une étiquette : soutien au Sdf. Il pense ouvrir un jour une Ong, il aime bien le son que ça fait, Ong, il sait que ça marche bien pour récupérer du fric, mieux que de jouer au Pmu, il espère être à l'Isf un jour. Il ne nous parle que si on lui dit qu'on a fait Hec ou l'Ensad, il est devenu un homme de lettres, trois lettres, c'est facile pour cacher la réalité. On aurait pu dire Hdr, habitant des rues, Dst, dormeur sur trottoir, non, on a choisi de bien spécifier qu'il lui manque quelque chose, non seulement c'est plus un homme mais un sigle mais en plus c'est un sigle en négatif. Et ça a marché, il n'y a plus de clodos que dans les romans de Simenon, comme il n'y a plus de rapides mais des Tgv, ça fait pas gamin, ça, de dire, j'ai pris un train à grande vitesse, c'est même pas français, comme phrase, on a l'impression que c'est vous qui étiez à grande vitesse pour prendre votre train. Le Crédit Lyonnais est devenu, par je ne sais quel brainstorming de créatifs débiles, Lcl, sans doute pour copier la Lcr, ligue Communiste Révolutionnaire, ce qui ne m'étonnerait pas des banquiers. Lcl, Pourquoi ce premier L, c'est contre toute les règles des sigles et acronymes, les articles en sont exclus l'Association des amis de jambville, c'est l'AAJ, pas LADADJ... Et, comme l'avait trouvé Sacha Guitry, LSKCSki ou Marcel Duchamp, sur la Joconde, LHOOQ....

Rozenn Lefort

RSVP avec A/R à cette proposition d'écriture !

Je vous le donne en mille ; sur mon PC- HP svp !- j'ai un dossier que j'ai nommé ADE, un comble pour quelqu'un qui a horreur des sigles ! Et pourtant, bien que classée HB (has been) comme les mines de plomb, ni trop dures ni trop molles, et située plutôt HS mais pas encore KO, je m'aperçois qu'insidieusement la siglomania m'a atteinte, moi aussi, pour classer mes textes de l'atelier d'écriture.

Et voilà que ce lundi PM, j'ai suivi la RD43 sans mon GPS tout de même, pour écrire des mots enchanteurs, sur, par exemple, une petite maison en Bretagne qui fleurit bon la bruyère, les embruns et la lande romantique où un autre lieu tout aussi délicieux qu'on louerait bien pendant l'été. Et je suis tombée sur l'exercice de sigles auquel Raymond Queneau ne s'était même pas frotté, ce n'était pas dans son ADN -et pour cause, à son époque le PSR et le PSF fusionnaient en SFIO, puis plus tard, les FFI et les SS guerroyaient et les RG n'avaient pas de moyens-.

Alors, je me suis remémoré cette annonce si efficace d'une petite location estivale qui ne fleurit plus rien du tout : Loue T3 en RDC, grande PAV*, 2 chambres, SDB et WC séparé, équipement TV LED, Hi-Fi, CD, DVD. Cuisine TE***, LL, LV, prêt VTT. Paiement CB ou VB.

Quelle poésie ! Avec une annonce pareille, le logis va être rempli JJAS** à coup sûr !!

Atelier du 16 décembre 2012

Christiane Rosset, Alain Huré, Guy Teindas, Paulette Teindas, Anne-Marie Marchay, Annie Maugard, Rozenn Lefort, Dominique Pelegrin, Régine Loubière

Résumés de séries TV...

Guy Teindas

Rainn Wilson, un explorateur et son meilleur ami partent en

Afrique sur les traces d'un navire disparu .Ils rencontrent une femme médecin persuadée que le trésor a un lien avec une menace redoutable pour le monde. Au cours de leurs pérégrinations, ils arrivent à la conviction que le navire disparu transportait une cargaison d'or et de diamants provenant d'Afrique du Sud, ce qui corrobore les dires de leur nouvelle amie.

Mais qui a pu investir autant pour récupérer ce trésor par 7000 mètres de profondeur ? Les moyens à mettre en œuvre sont bien au-delà des possibilités techniques actuelles, même après l'exploit des personnels, ingénieurs et plongeurs de l'IFREMER qui ont atteint l'épave du Titanic oh combien d'années après son naufrage !

La réponse leur viendra quand ils rencontreront Rin Okumura , un ado de 16 ans adopté par un exorciste dès son plus jeune âge qui découvre un jour qu'il est le fils du Malin. Le grand maître de l'Univers avait concentré tous ses pouvoirs à cette fin.

Mais comment fit-il pour parvenir à l'épave ? La réponse sera dans le prochain épisode de mardi prochain à 20h45 sur Télé « JE SAIS TOUT, JE VOIS TOUT »

Régine Loubière

Pierre Vidal est nommé à la tête d'une banque le temps de remplacer son Directeur, parti en vacances. Son nouveau travail est pour lui une source de stress dont il ne s'était pas douté.

De peur de se faire agresser à la fermeture et à l'ouverture de l'établissement, il a décidé de rester sur place et de passer la nuit dans son bureau. En homme très organisé, il a prévu duvet, plateau repas et nécessaire de toilette. Il faut dire que Pierre Vidal n'est pas réputé pour sa témérité. Pierre Vidal est un petit homme rondlet, sans cheveux, des petites lunettes rondes, cachant des petits yeux de fouine. Ce qui lui vaut d'ailleurs, son surnom bien sur.

Il n'est pas très apprécié de ses collègues, rien ne lui échappe et aussitôt le rapport est sur le bureau du directeur. Pas étonnant qu'on lui ait demandé d'assurer l'intérim durant l'absence du Directeur. Il peut être stressé, car ses collègues ont décidé de lui mener la vie dure, pendant cette semaine. Mademoiselle Futaie, la quarantaine, vieille fille aux cheveux tirés en chignon très stricte, petit tailleur années 50, grandes lunettes à la Nana Mouskouri est secrètement éprise de Vidal et bien entendu, n'est pas mise dans la confidence des trois autres employés de l'agence, qui ne sont pas dupes. Le trio qui ne manque pas d'inspiration, a décidé de pimenter la semaine à venir. Casimir Hypolite le gai luron a décidé d'épier Vidal et prévenu ses comparses du projet de ce dernier de passer la nuit dans l'agence. Il s'est donc fait enfermer alors que tout le monde quittait le travail. Julie et François Steldon, mari et femme dans la vie comme au bureau assurent la liaison de l'extérieur. Vidal se croyant seul, n'hésite pas à se mettre dans le plus simple appareil, sans se douter qu'une ingénieuse installation vidéo a été imaginée, et qu'au même instant, celle-ci est diffusée sur les panneaux de la ville. Au petit matin, à son réveil, Vidal s'aperçoit que ses vêtements ont disparu. La vidéo continue...

Patrick Futersack

Premier Résumé : L'histoire de Rin okumura, un ado de 15 ans adopté par un exorciste dès son plus jeune âge, qui découvre un jour qu'il est le fils du Malin.

Deuxième résumé : suicide? Séquestration. Un village près de

Macon. Rose, 38 ans, est enfermée dans une cave depuis plus de 24 heures, sans eau ni nourriture. Qui a bien pu séquestrer la jeune femme et pourquoi ?

Rin okumara recherchait sa sœur Rose depuis la veille, en vain, ne sachant pas pourquoi elle n'était pas venue dîner avec lui. Il s'inquiétait d'être sans nouvelle car elle avait une tendance dépressive, peut-être même suicidaire.

Il allait et venait en tous lieux où elle avait l'habitude d'aller, questionnant les gens, frappant aux portes, signalant cette disparition à qui voulait bien l'entendre.

De plus en plus inquiet de silence de sa grande sœur, celle qui, à 38 ans, a toujours pris soin et fait et cause pour lui, il décida de signaler ce fait à la gendarmerie, en insistant sur le profil dépressif de Rose dont le silence prolongé ne présageait rien de bon, et appuyant énergiquement sur l'urgence à lancer des recherches.

Disparition, fugue, suicide, et pourquoi pas séquestration ? Et comment? et par qui? et pourquoi? Toutes les hypothèses, même les plus invraisemblables étaient envisagées.

Escadron de recherche, chiens renifleurs, bénévoles du village, tous à la recherche de Rose : Appels, battues, ratissages systématiques, pendant des heures et des heures, mais toujours sans résultat.

Rin interrogeait le curé, le restaurateur, le buraliste, l'épicier, bref, tous ceux qui auraient pu apercevoir Rose, mais il se heurtait sans cesse et encore à des réponses négatives.

En désespoir de cause, il se retira chez lui, enfin chez celui qui l'avait adopté et élevé, et qui avait des pouvoirs exceptionnels au point où tout le monde dans le village l'appelait " "l'exorciste", celui qui pouvait tout, qui voyait tout , qui devinait tout , qui savait tout.

Il se raccrocha à lui, à ses pouvoirs extralucides, pour tenter de savoir s'il serait capable d'avancer un indice quelconque qui lui permettrait de retrouver la trace de sa sœur.

Et c'est alors qu'il entendit des coups sourds, comme frappés sur des murs de la maison semblait-il, et venant peut-être de la cave.

Sans conviction, il s'y dirigea et découvrit avec stupeur Rose qui y était enfermée depuis plus de 24 heures, sans eau ni nourriture.

Il la délivra, l'aida à remonter dans une chambre et regarda l'exorciste : « Est-ce toi qui l'a ainsi séquestrée ? Et pourquoi ? »

Et l'homme, un peu confus de répondre :

«C'était la seule façon pour moi d'essayer d'exorciser ma fille, ta sœur, quoi, de son envie de se suicider.»

Alain Huré

Un homme conduisant avec un pieu planté dans la tête meurt en face du casino

Rose, 38 ans, est enfermée dans une cave depuis plus de 24 heures, sans eau ni nourriture. Qui a bien pu séquestrer la jeune femme et pourquoi ?

Rose commence à s'inquiéter, la cave est fraîche, d'accord mais le temps commence à lui sembler long. Plus un seul son ne provient de l'étage, si ça continue, elle va la gagner, cette partie de cache-cache. Mais elle n'aurait pas dû la pousser, cette armoire, devant la porte, maintenant, elle n'a plus la force de la tirer, cette saloperie d'armoire normande, et la lumière s'est éteinte depuis que l'armoire a démolie le bouton près de la porte. Bon, elle a trouvé des bouteilles contre le mur mais, boire dans

le noir, c'est pas simple, c'est surtout pas facile de distinguer un Mouton-Rothschild d'un Sauvignon, quoique à la septième bouteille, elle pensait qu'elle y arrivait maintenant mais comme personne n'était là pour corroborer ses choix, elle n'était sûre de rien. Où était passé Gérard ? Il devait être super tard. Au nombre des bouteilles vidées autour d'elle, elle estimait à deux jours son séjour dans cette cave, il exagère quand même, ce mec. En plus, il devait aller voir son médecin, je suis sûr qu'il l'aura oublié, ça aussi.

Non, Gérard n'avait rien oublié, il avait bien trouvé les copains qui s'étaient cachés dans la gouttière, ceux qui s'étaient glissés dans la niche du chien, enfin, il avait retrouvé les os, le pitbull, c'est très joueur mais c'est aussi très affamé, il avait trouvé ceux qui s'étaient enfermés dans la chaudière mais trop tard pour eux aussi, ils ne pouvaient pas savoir que le système se mettait en marche automatiquement à 19 heures, quand l'angélus sonnait. Bref, après trois heures de jeu, il n'y avait plus que Rose qui lui manquait. Mais Rose était trop forte à ce jeu, déjà, pendant la visite des catacombes, il avait fallu trois jours pour la trouver, ça leur avait valu des emmerdes à n'en plus finir, ils n'avaient pas aimé qu'elle grignote leurs ossements pour survivre.

Bref, tant pis pour elle, il devait aller chez son acupuncteur pour ses migraines à répétition, surtout les jours de grand jeu. Exceptionnellement, il lui avait donné rendez-vous au casino, le magasin d'Hardricourt où ce praticien achetait ses aiguilles par paquets de douze. Sur le parking, il s'allongea dans le break. L'acupuncteur, un chinois (les meilleurs sont chinois, comme la vodka est polonaise, les chipirons basques et le madère de la femme de ménage), sortit du magasin. Li, car Li était son nom, depuis quelque temps, inquiétait Gérard, il voyait bien que sa vue baissait et qu'il choisissait des aiguilles de plus en plus grosses mais là, à voir avec quoi il était sorti !...

Ce fut sa dernière pensée, là, dans la voiture. Le pieu dépassait de la fenêtre. Déjà, un oiseau tournait autour, ça ferait un endroit intéressant pour y poser son nid.

Rose s'était maintenant bien installée dans sa cave, trois mois, ça suffit pour y avoir ses habitudes, ses yeux ne lui servaient plus à rien, seules ses mains avaient acquis cette sensibilité que développent les aveugles, elle se nourrissait des cafards et des araignées, elle avait d'ailleurs remarqué que les araignées se mariaient très bien avec le Macon 92...

Autres textes

Marie-Thérèse Leroy

Pour être grand-mère,
Prendre une femme d'âge mûr,
Pas trop âgée et encore assez alerte,
Il faut qu'elle puisse tout assumer
Avec des mains chaudes et câlines,
Avec des genoux bien articulés et hospitaliers
Et des qualités de négociations nécessaires sinon indispensables,
Se laisser solliciter sans rechigner,
Accepter ses rides se dessiner
Et sa mémoire flancher.
Surtout, ne pas être ringarde
Un chouya radoteuse
Et ne pas paraître moralisatrice
Savoir raconter des histoires
Ne pas hésiter d'ailleurs

A raconter souvent la même histoire
Surtout sans en changer un seul mot
Chanter faux, à tue tête et sans honte
Jusqu'à l'endormissement.
Savoir préparer sans se lasser les mêmes menus
Avec poulet patates et compote de pommes
Etre la reine des gâteaux au chocolat et du pain grillé
Fêter la chandeleur au moins une fois par mois
Passer en boucle le même CD de chansons enfantines
Indémoudables jusqu'à saturation.
Etre experte en pâte à sel
Faire semblant de savoir dessiner
Reconstruire aussitôt démolies des montagnes de cubes
Et surtout ne pas dire que cela a assez duré
Découvrir toutes les cachettes de la maison
Jusqu'à faire de la gymnastique acrobatique
Pouvoir colmater les plaies du corps, du coeur
Sans rien dire seulement écouter et reconforter
Juste être là et apprendre à savoir ne pas être là
Au moment où il le faudra....

ALPHABETISIER

Patrick Futersack

Après tout pourquoi pas un abécédaire.
Bien, allons-y
Ce n'est pas si facile surtout avec les lettres de la fin,
Dommage de devoir réfléchir le jour du dernier atelier de l'année
Enfin, c'est parti. Les perturbateurs se sont momentanément tus.
Faisons semblant de s'accrocher au sujet.
Gaiement ou pas c'est notre devoir.
Heureusement que le temps imparti est limité à 45 minutes
J'ai tellement peu d'inspiration que j'en baille. Les autres le voient.
K cela ne tienne, je n'ai pas réussi à caser le mot Koala !
Le sujet imposé permet toutes les fantaisies imaginables.
Mouchoir, mon nez coule.
Ne croyez pas, chers Amis, que les ateliers d'écriture m'indiffèrent
Oubliez mon manque d'inspiration d'aujourd'hui, je suis enrhumé.
Peut-être vous en étiez-vous rendu compte...
Qui oserait témoigner du contraire...
Reste à terminer avec les lettres difficiles de la langue française.
Très loin encore d'obtenir mon diplôme d'écrivain municipal
Serait-ce la fin de ma carrière. Le S est avant le T, n'est-ce pas ?
Un effort encore pour prétendre au prix Nobel de littérature.
Vaut la peine de le tenter.
White spirit, le mien n'est pas clair du tout. Warf. Wok, Wifi,
Whist, web, wc, wassingue ...c'est bon pour les scrabbleurs, pas pour les abécédairistes.
Xeres c'est similaire au Madère mais là-bas on dit et on écrit JEREZ
Y avait pas de quoi en faire une montagne, grâce aux boissons alcoolisées, on y arrive quand-même !
Zut ! C'est déjà fini.
On recommence ? Non car je suis enrhumé et je risquerais de Zozoter

Guy Teindas

La maison du maquis

Il s'agit à la base d'un souvenir de mon enfance. Agé de 6 ou 8 ans, il était fréquent que les « hommes » de la famille : grand-père, père et mes deux frères aînés, partent aux champignons au-delà des seuls territoires que mes petites jambes me permettaient d'atteindre. Ils allaient vers la « Maison du Maquis ». À leur retour, je me sentais frustré de ne pas avoir participé à cette excursion et c'est devenu presque un rêve inaccessible.

Vint l'adolescence et d'autres rêves plus passionnants me remplirent la tête.

Devenu adulte, j'ai repris ce vieux rêve d'enfant de façon plus rationnelle, et je déterminais sur plan le lieu probable de la Maison du Maquis. Elle se situe dans le bois de Guéry à faible distance du Malera. Il n'y a encore 40 ans, existaient encore les ruines d'une maison assez grande en cours de destruction sauvage. Elle fut d'abord une sorte de refuge pour de jeunes adolescents aventureux, puis squattée par des vagabonds.

Ces dernières informations proviennent de mon frère puis-né qui a beaucoup rayonné dans les bois de Jambville et des villages avoisinants ; mais moi, je restais dans la méconnaissance des lieux, car mes séjours dans le Vexin étaient courts et éphémères.

Passé du stade de petit garçon à adulte retraité, je demandais à mon frère de m'emmener sur les lieux voir ce qu'il restait de ces ruines... afin de m'assurer qu'il s'agissait bien d'une réalité et non d'un conte de Noël... Il n'y a plus rien si ce n'est un espace contenant une haie de lauriers (signe de civilisation passée !) Plus aucun mur debout, quelques pierres enfouies sous les feuilles rescapées de nombreuses récupérations de matériaux de construction. En cherchant bien, mon frère redécouvrit quelques marches s'enfonçant dans le sol en direction de ce qui avait dû être une cave. Le plafond en était effondré, et la végétation avait repris ses droits.

Alors je reste un peu sur ma faim, mais je ne peux pas nier que la Maison du Maquis a bien existé. A-t-elle jamais accueilli des maquisards ? Il faudrait interroger des « vieux » de la région, mais ils sont de plus en plus rares.

J'y retournerai quand-même malgré les défenses de circuler dans les bois de Lainville au risque d'être poursuivi comme maquisard du 21ème siècle.

Été 2012

Texte adressé à une ville, un village, un lieu

Eric Rondeau

JAMBVILLE

Ton nom est définitivement incompréhensible par téléphone. Même en l'épelant soigneusement, la partie est rarement gagnée. Dans le meilleur des cas l'interlocuteur finit par comprendre que le "n" était en fait un "m" et que ton nom s'écrivait en un seul mot, mais sa découverte du "b" non suivi d'un "e" le laisse perplexe. Mais quel trésor derrière ce nom !

J'ai découvert ton visage, en tout cas celui de ton lieu dit "Les Noquets", il y a maintenant bien longtemps. C'était un après-midi de printemps. De la voiture de l'agence immobilière je t'ai vue approcher de moi, blottie entre deux petites crêtes arborées, assise au milieu de champs d'herbe verte, le long d'une de ces

vallées de pleine nature qui montent en pente douce de Meulan où je demeurais alors.

Dès mon arrivée dans la région dix ans plus tôt j'avais été séduit par ton environnement. Mon âme amoureuse et admiratrice de la nature avait enfin trouvé dans cette partie du Vexin français l'image de ses rêves. J'aime ces vallées verdoyantes peuplées de petits hameaux discrets, de champs souvent non clôturés, de petits bois savamment répartis, de magnifiques noyers solitaires et de minuscules ruisseaux serpentant entre les frênes et les aulnes. J'aime ces collines couronnées de sombres forêts de châtaigniers aux formes complexes reliées par des crêtes livrées aux vents mais si riches en panoramas étendus. Mais surtout j'aime ces innombrables chemins qui se relayent pour relier chaque recoin de ce superbe territoire à échelle humaine de vingt kilomètres de côté. Nulle part ailleurs en France je n'ai retrouvé cet équilibre entre reliefs, arbres et chemins qui fait de cette région le véritable paradis du randonneur contemplatif.

Je connaissais déjà la plupart de ces reliefs, de ces arbres et de ces chemins qui formaient ton écrin et je t'avais déjà saluée plusieurs fois, de par ta situation au centre même de mon domaine de promenades, mais ce jour de printemps, à la faveur d'une crise immobilière, j'allais m'approcher plus près de toi en découvrant ma future maison de campagne. Il pleuvait, le jardin était en friches, des papiers peints étaient décollés, des fils dénudés apparaissaient au plafond et un premier sentiment de rejet a failli empêcher notre rencontre. Mais une fois dans les salons baignés de lumière et si proches des arbres du jardin ton charme a opéré en me transmettant un sentiment de bien-être. La vue des fenêtres de l'étage sur un monde exclusif de verdure et de silence a fait le reste. Tu m'avais apprivoisé.

J'ai passé des mois à remettre sur pied mon nouveau domaine, mais je n'ai pas regretté. La forêt vierge s'est transformée en parc et les murs laissés à l'abandon sont devenus les témoins du refuge où je pouvais enfin méditer sur la vie, m'exprimer librement au piano et observer le ciel et les étoiles. Rapidement j'ai découvert les autres trésors du lieu : l'absence de vis-à-vis, un silence profond au réveil et au coucher, un terrain vallonné aux multiples essences et coins secrets, des écureuils dont j'ai volontiers échangé la charmante présence en leur laissant la propriété exclusive de mes noix et de mes noisettes et, non des moindres, un accès à la Bernon, cette petite rivière coulant en bas du jardin dans laquelle j'ai parfois deviné de petits poissons, tout ceci avec comme toile de fond des chevaux dans un large champ d'herbes.

Après toutes ces années mes sentiments envers toi sont restés intacts. A chaque fois que je sors de chez moi, que ce soit pendant un week-end ensoleillé ou après une dure journée de travail, j'ai aussitôt l'impression d'être en vacances. En une minute je suis sur l'un de tes chemins qui sentent si bon la campagne, entouré de vieilles demeures, de chants d'oiseaux, de chevaux et d'ânes, de poules et de canards. Une de mes fiertés d'habiter sur tes terres est plus connue. Bon nombre d'anciens adeptes de bérets, de foulards, voire de bonnes actions te connaissent en effet grâce à ton centre national de formation des scouts de France installé dans ton très beau château. J'en ai même rencontré un au sommet d'une dune de sable en plein Sahara ! Puisque l'on parle de ce sujet sache que je n'ai jamais pu admettre que tu n'aies pas été choisie pour la ressemblance de ton nom avec le fameux "Jamborée" des scouts. Malgré le négationnisme qui

entoure cette question je reste convaincu que tu as été élue parmi d'autres pour cette seule raison. Du coup ta visite vaut pèlerinage, ce qui me vaut parfois le passage de centaines de bus vrombissants devant ma porte.

Le doute existe également pour la signification de la désignation du hameau des Noquets, là même où j'ai aménagé mon nid. Pour ma part le choix de la "conduite amenant l'eau à un moulin" me paraît évident, le quartier comprenant pas moins de trois de ces moulins. En tout cas je préfère habiter ici qu'au hameau de Damply tristement écartelé entre deux communes. La plus grande partie de tes protégés se cache en fait sur la colline plus au nord, à l'entrée de la grande forêt, mais tu as installé ton quartier général un peu plus bas dans un site que tu as certainement choisi pour son large point de vue sur la campagne environnante. C'est là que l'on peut admirer tes meilleurs éléments, parmi lesquels on trouve l'église et surtout le château dont les dimensions dans un si petit village surprennent plus d'un visiteur. Combien de fois ai-je remonté le chemin de la messe menant des Noquets au centre du village, ne serait-ce que pour m'asseoir sur "ma" pierre, face aux champs de moutons, avec le soleil couchant à ma droite. Car il ne faut pas oublier tes moutons. Lorsque l'on me demande où j'habite je ne peux m'empêcher de parler de tes moutons. Abriter le dernier élevage de moutons d'île de France ce n'est pas rien !

J'aime l'ambiance qui anime tes âmes et c'est elle qui m'a fait t'adopter pour de nombreuses années. Ton découpage en plusieurs hameaux n'est pas propice à la solidarité mais si l'on fait partie de la vingtaine de bénévoles, dont une des passions est d'animer le village par tous les moyens, le sentiment d'appartenance à une "famille" est très fort. Tant pis pour les six cents autres assistés inconscients. J'avoue que je me suis assez bien occupé de toi. Pense à l'époque où, tel un général soviétique, je pouvais arborer mes médailles de pianiste d'orchestre de variétés, de président de ton association sportive, de conseiller municipal et de délégué au parc naturel régional du Vexin français. Depuis j'ai aussi été accompagnateur musical d'une troupe de théâtre avant d'être l'un des premiers membres de ton atelier d'écriture. Certaines obligations administratives et certaines permanences de scrutin imposées par grand beau temps m'ont parfois coûté mais, étant sans cesse en bonne compagnie, ce fut toujours un plaisir de contribuer à ton animation.

Il y a bien sûr quelques petites ombres à ton tableau. Certains de mes voisins, bien qu'ils soient invisibles, sont trop souvent bruyants et pire ne s'en rendent apparemment pas compte. La pollution lumineuse sans cesse grandissante de la vallée de la Seine et des villages environnants m'empêche petit à petit de profiter pleinement des nuits étoilées. Certains chemins de terre sont élargis et parfois même goudronnés. Des morveux à molyettes volontairement privés de silencieux, des tags et des actes de vandalisme apparaissent au fil des années. Mais tout ceci importe finalement peu face à tout ce que tu m'apportes.

Mais un jour, lorsque je n'aurai plus la force de tailler ma haie, lorsque je n'aurai plus le courage d'aller chercher du pain à pied, ou tout simplement lorsque j'aurai envie d'un ciel plus clément, de jour comme de nuit, le temps de te dire adieu sera arrivé. Mais où que j'aille sache que tu auras été ma compagne la plus fidèle, celle que l'on reste à jamais satisfait d'avoir rencontrée.

.....
Alain Huré

1

La ville, on la connaît en s'éloignant du centre
La place est un nombril, la vieille ville le ventre
Confite dans l'histoire, gangrenée de touristes
Happés par la culture, on sent qu'elle résiste.
Une ceinture verte l'entoure en respirant
D'où partent des artères qui vont en s'étirant.
Certaines vont au château, ancien cerveau royal
Qui ne gouverne plus que des cartes postales.
Son dragon de métal crache son feu au fleuve
Crachat porté jusqu'à la capitale neuve.
Les églises pullulent, des champignons de pierre
Arrosés par la foi de ce peuple en prière.
Soutanes noires partout, sans doute la raison
Pour laquelle, du corbeau, la cité tient son nom.
Sous le poids des soucis, l'asphalte s'est ridé,
Plis de circulation, vagues aux trottoirs brisées.
Ville grise apathique dans les files d'attente
Et qui, depuis renaît, excitante, envoûtante.
Chaque rue, chaque lieu, pour moi est souvenir
De nos premières fois, baisers fous et soupirs.
Fille que j'ai ravie et toujours me ravit,
Ville que j'ai aimé avec elle : Cracovie.

2

La ville, sans visage, avait toujours le sourire aux lèvres. Les immeubles du centre-ville s'élevaient majestueusement grâce aux éleveurs locaux qui, tous les printemps, les conduisaient aux sommets pour qu'ils puissent y brouter le béton frais qui assurera leur croissance. Les rues s'y croisaient à 35 degrés Celsius, ce qui assurait aux habitants une chaleur agréable toute l'année. La visite de cette cité m'avait été faite par un ami architecte audiophoniste, indispensable dans cette ville où les murs ont des oreilles. La police vous tient à l'œil dans cette ville où les bars sont louches, les hôtels borgnes et la justice aveugle. Les rues étaient pavées de bonnes intentions. Au-dessus de nous, le réseau de fils électriques était tellement dense qu'on pouvait marcher dessus pour éviter les embouteillages du dessous.

-Ca tombe bien, j'ai la dalle, lui dis-je.

-On va tourner après le prochain pâté de maisons.

-C'est bon, le pâté de maison ? lui demandai-je.

-Dans le porc d'Amsterdam... chantonna t'il, tout est bon.

On a fait la tournée des bars du port, on a vite été pris de poisson !

Au restaurant, Chez Poupoune, la spécialité du pays, les navets, même cinématographiques, les petits plats dans l'écran.....
L'endroit était désolé, moi aussi.

..... Anne-Marie Marchay

J'aime les grandes villes, leur tumulte et celle-ci m'a passionnée. Il faut des heures pour la traverser et le mystère reste entier sur ce puzzle dispersé. Une ville rotative et multiforme, un grand bruit dans l'infini. Building de verres qui reflètent le soleil comme autant de miroirs éclatés. Immeubles avec leur marque, maisons de briques, de ciments et de pierres, à style ou sans style, parsemés de boutiques, modestes ou de luxe, temple de la consommation. Et puis cette foule qui vous entoure et vous pousse, comme si leur destination était aussi la vôtre ? Tout cela semble se bousculer, la ville est un billard électrique où tout

bouge frénétiquement.

Je m'engouffre dans le métro, le plus grand manège du monde mais ce n'est pas un train fantôme, malgré ses kilomètres de tunnel plus sombres les uns que les autres. Et puis soudain, c'est l'air libre et le ciel sans nuage. Il y a là aussi une vie le long de ces rails avec des hommes, des femmes, des enfants et des commerces collés entre le grillage et le souffle du train. Et puis des murs gris tagués à l'envi, comme pour donner des couleurs à tout cela. C'est un long village avec des immeubles délabrés et d'innombrables maisons de poupée, faites de caisse ou tapissées d'affiche. J'arrête ma course au milieu de ce décor de film. Demi tour entre des gigantesques panneaux publicitaires et me revoilà dans la foule. Ici, il me semble que l'indifférence soit un impôt obligatoire et je me laisse emporter par ce flot jusqu'à mon hôtel. Demain j'explorerai d'autres morceaux de ce gigantesque puzzle, jusqu'à ce que je reconstitue la carte entière de cette ville, que j'avais mémorisée et qui vient de m'exploser avec sa réalité.

Régine Loubière

La météo si changeante, te donne à chaque instant un teint nouveau. Humide ou sec, ton paysage enchanteur, inspire selon l'humeur. Les promenades interminables sur tes plages sablonneuses, à perte de vue, lorsque l'océan solitaire, s'éloigne des côtes.

Les voiliers tels des maquettes, sur l'horizon, nous semblent inaccessibles. Le vent qui nous fouette le visage, les embruns qui nous glacent ou nous rafraîchissent.

Que dirait Claude devant son cheval ? Pourrait-il achever son oeuvre, si comme moi, il n'avait que deux semaines pour profiter de ta beauté ? Aurait-il assez de sa palette pour immortaliser toutes tes couleurs ? Ton caractère instable, nous désarçonne tel un cheval au galop.

Tout comme la mer lorsqu'elle remonte vers les côtes et recouvre le témoignage de mon passage.

Les châteaux éphémères des enfants s'inventant des histoires entre deux seaux de sable et trois pelletées, l'empreinte de ma serviette, si vite oubliés.

Quinze jours et quatorze nuits à vivre selon tes caprices, pas de planning, seule ton impulsion nous guide.

Pas de soumission, que des sujétions.

Je me laisse guider comme un voilier errant au grès du vent.

La plage, la baignade, la promenade, les visites dans un village médiéval, un musée océanique, l'arrêt à une terrasse pour déguster une crêpe arrosée d'une bolée de cidre,

L'achat d'un Kouin Aman partagée en famille ou entre amis, en revivant la découverte de ta belle région, nommée Bretagne.

Patrick Futersack

C'est assoiffés de nouveautés et sous un ciel menaçant avec de très lourds nuages sur la tête, si tu vois ce que je veux dire, que nous étions venus à ta rencontre et faire ta connaissance. Tel était l'objectif de notre promenade le long de l'allée où tes tilleuls semblaient vouloir nous abriter d'une probable pluie imminente.

Mais quelle était cette noria d'autocars qui défilaient ce jour-là devant la grille de ton château et qui déversaient des flots de jeunes gens ?

Nous avons eu la chance de croiser ton cantonnier Pierre, qui fait partie des murs nous avait-il dit (normal puisqu'il s'appelle Pierre) et qui nous renseignait donc sur ce Jamboree traditionnel: Nous étions informés.

Une poignée de minutes plus tard, nous avons arpenté la rue du Regard bordée d'une brochette de pavillons récents, pas vraiment typiques du style du Vexin, accueillis chaleureusement par des chiens aboyant, et surveillés de très haut par d'autres nombreux chiens, assis cette fois et silencieux, soigneusement coiffés de belles tuiles rouges. Puis, d'un pas décidé de Centurion (quatre vingt quinze peut-être), nous sommes revenus vers ta Mairie, sa façade habillée de drapeaux, sa cour aux pavés historiques pleins de secrets inavoués et conservés par eux pour toujours, ses pompeuses jardinières de géranium aux couleurs apaisantes, sa boîte aux lettres jaune canari qui n'aspire qu'à recevoir dans sa large bouche les cartes postales (du Château évidemment) que nous, visiteurs d'un jour, voudrions bien lui confier.

Le jour commençait à tomber (boum!) et l'on décidait d'aller parcourir ton célèbre Chemin du Hazay, chemin au nom curieux, tourmenté, indécis, sinueux, sinusoïdal, et ses montées, et ses descentes, chemin incertain de son propre tracé, où là encore nous avons été copieusement applaudis sur notre passage par des chiens généreusement attentifs aux nouveaux venus. Quel accueil enthousiaste dans ce joli village, havre de paix et de sérénité. Quelles braves bêtes amis de l'homme qui passe.

Retour par le Chemin du Bout Guyou et la rue du Regard. Des chevaux nous ont salués. Nous avons échangé quelques mots.

Et puis, le ciel voulant de plus en plus aller se coucher, nous avons pu encore apprécier en chemin tes champs, lesquels le matin de bonne heure doivent être les champs des mâles d'aurore quand les tracteurs reposés de la veille reprennent leur service.

Enfin, nous avons repris notre chemin sous tes tilleuls protecteurs en direction de la grille du château, sans qu'aucune goutte de pluie ne soit venue nous importuner depuis notre arrivée, ce qui confirme que quelquefois les tilleuls mentent, et en chemin nous avons rencontré trois couples qui se dirigeaient vers le même endroit. Nous partîmes donc à deux mais par ce prompt renfort nous nous vîmes huit en arrivant au fort (tiens, ça me rappelle quelque chose), pardon, au Château, où notre voiture, fidèle serveur de tous les instants, les sens en éveil, ça c'est sûr, nous attendait fidèlement et silencieusement.

Comme chaque jour, la nuit s'était confortablement installée, de plein droit, comme toujours.

Alors nous t'avons quitté en se promettant de revenir très bientôt te saluer, sans encore savoir que bientôt nous viendrions nicher chez toi.

Marie-Thérèse Leroy

Cotentin sauvage et superbe !

On emprunte la route en lacets qui monte au Cap de La Hague, à partir du port de Carteret. On voit les dunes, des kilomètres de dunes. On ne s'en lasse pas, un véritable paysage lunaire, tel qu'on l'imagine ! En face c'est Jersey. On ne peut pas la louper, à cause des sms sur nos téléphones portables : «vous êtes en Grande Bretagne, si vous voulez vous connecter, etc».

On se rappelle de Jules Barbey d'Aurevilly et de son oeuvre à scandale *Une vieille maîtresse*. On est sûr que le paysage n'a pas vraiment changé depuis 1851 Il écrivait alors : *Carteret et Jersey se regardent, et de si près qu'on pourrait dire qu'elles se regardent dans le blanc des yeux... Cette mer qui se prolonge à votre droite, devant vous, cette immensité de sable que le vent roule, par places, en dunes assez épaisses et assez hautes... à votre gauche... les toits bruns de Barneville et la tour carrée de son clocher singulier.. tout cet ensemble austère mais grandiose doit captiver les imaginations rêveuses.*

Non seulement on est captivés mais en plus on a la trouille. Où est-on vraiment ? en France, en Angleterre, au bord de la mer, sur une plage, devant une falaise, dans les marais à l'intérieur des terres ? Tout change en si peu de temps, ici.

Face à la centrale de Flamanville, on se rappelle qu'on est bien en 2012. Plus loin, là haut c'est l'usine de retraitement de La Hague ! Le monstre veille. D'ailleurs les falaises provocatrices sont éblouissantes et cachent des grottes qui ont dû servir d'abris. L'imagination peut galoper devant cette immensité. Face à la mer, des vaches blanches affichent leur tranquillité. On a bien entendu le fermier ce matin dire que sa production était biologique. Curieux pays tout de même !

A La Hague, on dit qu'on est *au bout du monde*. Le paysage est à couper le souffle. Le phare, perdu au large, envoie ses faisceaux de lumière. Les jours de grande tempête, le ciel doit être noir confondu avec les eaux, *les déferlantes* de Claudie Gallay. Elle a dû sûrement venir ici à La Pointe d'Auderville observer les oiseaux migrateurs. Elle a sans doute visité le jardin de Prévert comme on vient juste de le faire ! Possible que le type de l'accueil qui se présente comme un vieil ami de Prévert soit le *Monsieur Anselme* du roman.

On ne connaissait pas le Cotentin, on reviendra !

.....
.....